

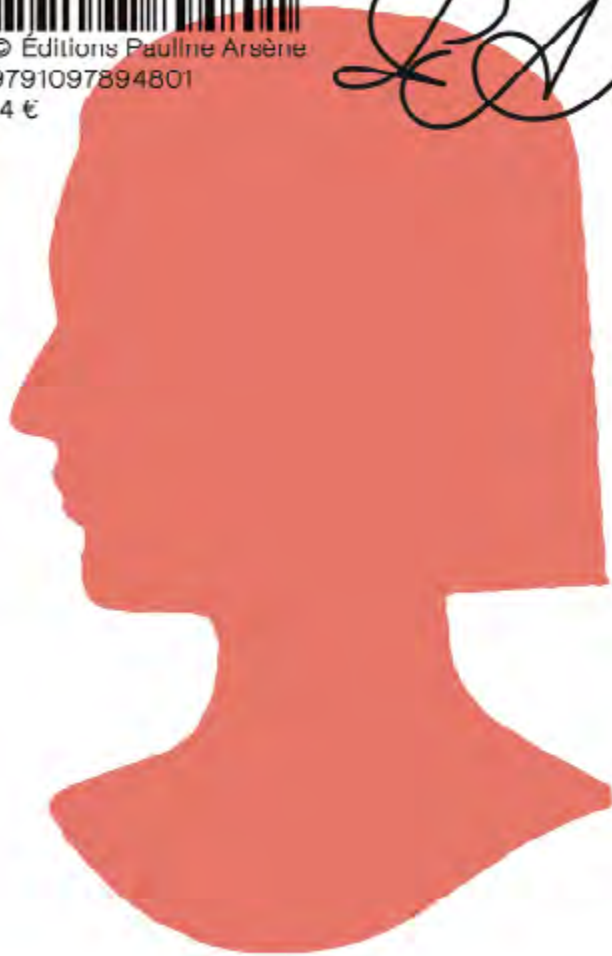
**Nouveautés avril-juin
2026**

**Littérature
francophone**

Visuels



© Éditions Pauline Arsène
9791097894801
14 €



Éditions Pauline Arsène

Petit roman

Amélie Derlon Cordina



Amélie Derlon Cordina

PETIT

« Ce n'est pas sans honte » que la narratrice de *Petit roman* se compare à la Vierge, elle qui vient de devenir mère à tout juste vingt-deux ans. Dès leur arrivée à Bruxelles, les événements dégénèrent. Victimes d'une escroquerie, elles doivent quitter le rez-de-chaussée délabré où elles viennent de s'installer. Tout un automne durant, et l'hiver approchant, la narratrice cherche un logement adéquat, en vain. Sa vie est à l'image du tableau *La Mort de Sardanapale* : confuse et sans issue. « Ces mésaventures », dira-t-elle, « je les donne, elles sont comme des petits contes difficiles de la vie ordinaire et on devrait tous en faire autant. »

ROMAN

Éditions Pauline Arsène

Petit Roman

Amélie Derlon Cordina

Date..... novembre 2025
Format 127x190mm
Pages..... 136 pages
Langue Français
Tirage..... 700 exemplaires
Prix 14 euros
ISBN..... 9791097894801

Présentation

“Ce n’est pas sans honte” que la narratrice de *Petit roman* se compare à la Vierge, elle qui vient de devenir mère à tout juste vingt-deux ans. Dès leur arrivée à Bruxelles — la mère et l’enfant — les événements dégénèrent. Victimes d’une escroquerie, elles doivent quitter le rez-de-chaussée délabré où elles viennent de s’installer. Tout un automne durant, et l’hiver approchant, la narratrice cherche un logement adéquat, en vain. Sa vie est à l’image du tableau *La Mort de Sardanapale* : confuse et sans issue. “Ces mésaventures”, dira-t-elle, “je les donne, elles sont comme des petits contes difficiles de la vie ordinaire et on devrait tous en faire autant.”

Conte moral de la vie moderne, *Petit Roman* est le récit d’une jeune mère célibataire en proie à de violentes émotions. Au rythme des saisons, irrégulières et imprévisibles, la narratrice, personnage excessif aux allures antiques, cherche désespérément à contourner ce qui lui résiste.

Extraits

À quoi ressemblent ces jeunes mères qui se plaisent à porter À quoi ressemblent ces jeunes mères qui se plaisent à porter leurs bébés dans leurs bras plutôt que dans des poussettes ? Plus elles sont jeunes, plus elles sont mystérieuses. Les poussettes, c’est pour la fer- raille. Les bébés, eux, on les prend aux bras, en bandoulière, comme le Christ mais aussi comme un poids, à mi- chemin entre la Vierge et Saint Christophe. J’imaginais que plus tôt je deviendrais mère, plus tôt les choses iraient mieux. Peut-être pour ressembler à la Vierge, moitié femme-fan- tasme, moitié parfaite, comme si la ressemblance avec Marie était la garantie d’une bonne personna- lité. Je n’avoue pas cela sans honte et ne suis même pas sûre de ce que j’avance. Mais je me rappelle des photos que je choisisais d’envoyer pour les vœux et autres nouvelles. C’était à chaque fois les plus proches de l’icône ; mon

bébé, contre le sein, rond et bien, et moi, visage vers le haut, jeune et claire. Je devais regarder la carte des glaces sur le mur du café, mais ce qu’on retenait de la photo c’est que je regardais vers le haut et que le bébé, tout contre moi, était calme et chaud. Je ne dis pas cela sans honte, je sais qu’on ne fait jamais un enfant pour de bonnes raisons, quelles qu’elles soient, elles sont toutes foudroyantes et hallucinées. J’ai voulu un enfant pour aller mieux en société. J’ai voulu un enfant pour donner un amour qui jusque-là me posait tant d’ennuis. J’ai voulu un enfant pour avoir un cœur à satisfaire plus que le mien.(...)

*

Maintenant que je suis toute seule à Bruxelles, c’est plus facile pour me faire héberger. Les jours où je ne travaille pas, je dors. Dix-sept heures d’affilée parfois. Un des amis chez qui je dors me dit que mon visage s’apaise, que je ressemble à une enfant quand je suis endormie. Ça fait des semaines que je n’ai pas vu ma fille, on se parle au téléphone. Je lui manque mais son père s’en occupe bien, ils ont l’air de s’adorer. Je me suis mise à picoler en soirée. Je continue de changer de chambre en sous-location toutes les deux-trois semaines. Il a neigé pile le jour de mon anniversaire.

L’affaire de l’appartement ne s’arrange pas. Impossible de régulariser le problème, conjoncture de merde et arnaques partout. Je demande de l’aide et des renseignements dans des associations d’ar- chitectes et de conseil au logement, dans les départements d’urbanisme des différentes communes de Bruxelles, personne n’a de solution. Un après-midi, je discute avec un homme dans la salle d’attente de l’assistance juridique. (...)

L'autrice

Amélie Derlon Cordina est cinéaste. Elle a réalisé une dizaine de courts et moyens métrages, dont deux films ont été produits par le G.R.E.C. En 2017, son film SAINTS'GAME a reçu le prix CNAP lors du 28ème FID Marseille (FR) ainsi que le Grand Prix Art Vidéo au festival Côté Court (Pantin, FR). Son premier long métrage de fiction ALL THE TIME, produit en Belgique, est sorti en salles en novembre 2025. En parallèle, Amélie a publié plusieurs de ses nouvelles dans des revues littéraires telles que Mettray, Sabir, La Place, Bref-cinema et des ouvrages collectifs tels que Rosa Rosae. *Petit roman* est son premier roman.

Avec l'argent de la mort de ma mère, j'ai acheté un minuscule rez-de-chaussée dans le bas de Saint-Gilles à Bruxelles. Ça avait été une pharmacie, puis c'est devenu un débarras commercial. Les travaux ont commencé il y a plus d'un mois déjà, j'ai dessiné de jolis plans mais les ouvriers n'avancent pas, parfois ils ne viennent pas du tout et nous devons emménager, ma fille et moi, la semaine prochaine. L'entrepreneur me demande toujours plus d'argent. Je ne sais pas négocier et comme j'ai peur que ce ne soit pas fini à temps, je donne tout ce que j'ai.

Le soir du déménagement, je gare le camion devant l'entrée. Je remarque que le volet roulant de la vitrine du rez-de-chaussée n'est pas complètement baissé. J'ouvre la porte de l'immeuble, j'avance dans le couloir et je reste un instant devant la porte de mon appartement. Elle est défoncée. Je la pousse, j'entre.

À l'intérieur, tout est vide et troué. Il me faut quelques secondes pour comprendre : l'entrepreneur et les ouvriers sont partis avec l'entièreté de l'argent des travaux et tout ce qu'il y avait de valeur sur le chantier — chaudière, évier, outils, plancher, hotte, peinture. Ils n'ont pas fini d'installer ni l'eau ni l'électricité, ils ont volé les chauffages, laissé un trou béant dans le sol auquel est vissé un escalier qui mène à la chambre en sous-sol, le plancher a été

des pianos débutants, des flûtes traversières et des violons résonner de l'enceinte du vieux bâtiment jusqu'à nous. Ça faisait déjà quelques années que moi aussi j'y étudiais le piano deux fois par semaine, Ilios le savait. Il était jaloux de ça aussi : je pouvais jouer du piano. Allongés sur le pont en touchant l'eau avec des bâtons, on observait les petits étudiants entrer et sortir avec leur mallette fardée de grosses notes de musique. Il les trouvait bien trop éduqués ces jeunes gens, ça l'énervait. Nous allions jouer dans la cale du bateau. Son espace à lui était très petit, la taille du matelas, surélevé par des tiroirs de rangements et tout juste séparé d'un rideau. Dolorès, la petite copine de son père — la plus belle des gitanes, il nous disait — venait des Saintes-Maries-de-la-Mer, elle démêlait ses longs cheveux noirs assise sur la couche adulte. Ilios la huchait pour qu'elle nous montre ses seins, il voulait absolument que je vois ça. Elle se déshabillait en souriant. Nous étions tous deux béats et fascinés devant ses beaux mamelons bien bruns. Le père nous mettait des chants grecs sur son vieux poste à cassettes et on lui racontait que Dolorès nous avait laissés voir sa poitrine, il rigolait.

J'ai offert une de mes peluches à Ilios, un Schtroumpf, ça faisait jouet de marque. C'est pour ça qu'il l'avait choisie parmi toutes. La marque c'était la norme, un signe standard de richesse et c'était de cela dont là,

enfant, il avait besoin. Son père et mon père ont commencé à être copains. Ça nous rendait fous de joie Ilios et moi. On s'imaginait frère et sœur, échanger nos quotidiens, lui dans ma petite maison provençale et moi à bord du chaland.

Quand il n'arrivait pas à l'école en retard, parfois Ilios ne venait même pas. Il arrivait qu'on aille les saluer au port avec mon père en fin d'après-midi après la garderie, pour voir ce qu'il se tramait. On savait que son père trempait dans des combines interlopes vers Port-de-Bouc. Une fois, on l'a vu complètement rouge et bourré sur le pont de son voilier. Le petit Ilios est venu vers moi mais son père refusait qu'il descende du bateau, alors il s'est penché au-dessus de l'eau et a dit : mon père a jeté ta peluche à la mer hier soir, j'ai pas réussi à la repêcher. Ilios avait honte. Il pleurait d'énervement plus que de tristesse et son nez poussiéreux coulait. Son père n'a pas dessaoulé plusieurs jours d'affilée. C'était un homme trop pauvre et orgueilleux.

Puis un jour, Ilios n'est plus du tout venu à l'école et leur bateau a disparu du port. Les jours passaient et ils ne revinrent jamais. Personne ni même l'école n'avait été prévenu. Ils s'étaient volatilisés peu de temps après cette histoire de peluche à la mer et d'ivresse publique. Mon père et ma mère avaient fini par dire que ça avait été une mauvaise idée de

Doucement ! **Matthieu Frou**

Doucement ! sonne comme un cri de colère ou de peur, un avertissement ou une claque. Ce titre dit aussi un peu de la langue que le narrateur entend lors d'un séjour humanitaire dans un village d'Afrique, où il observe avec une relative candeur la violence qui s'exerce sur le petit Ignace, l'observe le traverser aussi, et se souvient de celle qu'il porte en lui depuis l'enfance. Ausculter la violence qui court de l'adulte cogneur à l'enfant recevant les coups, les deux formant parfois une même personne, est un des programmes que se donne ce livre.

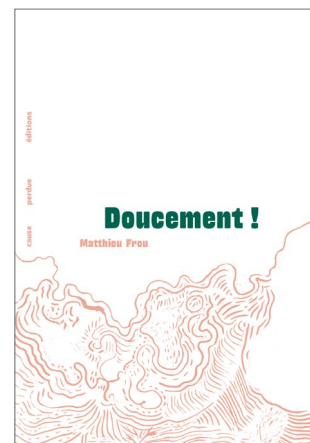
Résumé argumenté

Le narrateur, un jeune homme nommé Thomas, se rend dans un pays d'Afrique, probablement dans un contexte humanitaire. Il est accueilli à l'aéroport par Raoul, fondateur d'une association de prévention contre le SIDA, qui le conduit dans son village et sa famille. Il y rencontre sa femme Leslie, Victoire le bébé, Diane, la sœur de Leslie et Ignace, vague demi-frère de Raoul, sale gosse et souffre-douleur du village dominé par la figure de PAPA. Procédant par succession de scènes fragmentées, le récit met en miroir le présent et les souvenirs de Thomas, fasciné par la violence dont est victime Ignace tandis qu'il observe la sienne remonter à la surface.

Doucement ! explore les manifestations de la brutalité humaine avec une distance lucide et candide à la fois, sans condamner ni absoudre ses personnages, sans s'excepter lui-même de l'examen. Le voyage en Afrique offre au narrateur, à la fois témoin, victime et cogneur, l'occasion de se placer en position d'étrangeté et d'expérimentation, pour chercher à comprendre la violence dans toutes ses dimensions – émotionnelle, sensorielle, sociale. La structure fragmentée et non linéaire du récit permet de faire circuler la pulsion entre différentes temporalités et situations, renforçant son caractère omniprésent et insondable.

Thomas et ceux qui l'entourent utilisent la même langue et les mêmes mots mais les tournures et les significations ne sont pas les mêmes. Cette expérience d'étrangeté dans une même langue infuse le regard singulier qu'invente le roman, ni tout à fait celui de l'adulte lucide et distancié, ni celui de l'enfant subissant passivement. Il s'agit plutôt d'un regard d'« adulte-enfant », c'est-à-dire d'une conscience où les deux âges coexistent sans hiérarchie. Ce continuum temporel et émotionnel permet de faire dialoguer les perceptions, sans jamais trancher entre compréhension rationnelle et ressenti brut.

À travers le personnage de Thomas et son regard sur les faits observés et vécus, le texte questionne notre relation à une violence familiale souvent cachée, refoulée, taboue. Il ouvre ainsi un espace de réflexion sur les mécanismes qui traversent l'individu et la société, et sur la manière dont la littérature peut explorer ces zones d'ombre, là où les discours moraux et sociaux échouent souvent.



ISBN : 978-2-487871-05-2

Format : 13x19 cm

96 p.

Prix : 14 €

Parution : 14/01/2026

..... Né en 1982 à Vernon dans l'Eure, **Matthieu Frou** évolue au sein d'une meute de quatre garçons où la lutte pour le territoire, la dernière Danette et être prem's aux toilettes est impitoyable. En 1996 il s'installe à Lyon avec sa famille et rencontre son premier amour : la littérature. Mais ses parents voient cette relation d'un mauvais œil et le poussent dans les bras d'un parti plus sûr, les sciences de gestion. Ensemble ils s'ennuieront beaucoup – et séjourneront même en Allemagne. En 2007, Matthieu s'échappe et se réoriente progressivement vers le travail social. Cette nouvelle vie l'emmène au Bénin en 2009, d'où il tire la matière de ce récit. Il travaille actuellement en Protection de l'Enfance en Seine-Saint-Denis. Il chante aussi parfois, sous le pseudonyme Rétif. *Doucement !* est son premier roman.

Extraits choisis

Je suis assis par terre devant la maison, divinement inoccupé à tracer des dessins dans la terre avec un bâton quand PAPA apparaît au-dessus de moi et me demande :

Qu'est-ce que tu dessines ?

Un bonhomme.

Quel bonhomme ?

Comment ça ?

Je te demande : ton bonhomme là est-ce qu'il est blanc ou bien est-ce qu'il est noir ?

Je suis installé à table, attendant tranquillement que Raoul et Leslie me rejoignent pour dîner, quand Ignace apparaît. Celui-ci se dirige vers mon morceau de pain avec tant de naturel que je n'esquisse pas la moindre réaction lorsqu'il s'en saisit. Leslie arrive à ce moment-là, donne à Ignace une claque derrière la tête puis l'envoie au coin et aujourd'hui rien dans cette intervention ne me dérange.

Sûrement qu'un soir après le dîner mes parents étaient en train de terminer la vaisselle et mon père aura dit à ma mère tu sais je parlais avec un collègue depuis qu'ils ont acheté un martinet eh ben ils ont la paix à la maison ah oui mes parents en avaient un aura répondu ma mère ça coûte rien d'essayer qu'est-ce que t'en penses aura conclu mon père. Sûrement alors qu'un autre soir ma mère se sera organisée pour passer à la quincaillerie en sortant de son cabinet et qu'elle aura demandé avec un sourire enjôleur bonsoir monsieur pardon de vous déranger est-ce qu'à tout hasard vous auriez un martinet bien sûr alors j'ai ça c'est du bois brut avec du cuir véritable très bien il est à combien. Au moment de lui rendre la monnaie et de lui tendre le sac avec le martinet dedans le type aura dit ah c'est pas toujours facile les enfants et ma mère aura répondu en attrapant le sac ah non je vous le confirme et elle sera sortie dans un charmant éclat de rire en renversant la tête en arrière.

J'ai vu des enfants jeter leurs lignes de pêche dans les égouts.

Pour le dîner Leslie a préparé du poisson. De nos assiettes se dégage une odeur intense, évoquant à la fois les excréments et le poisson pourri. En outre, j'ai toujours à l'esprit l'image des enfants pêchant au-dessus des égouts. Pour gagner du temps, j'édifie dans mon assiette un barrage de purée contre la sauce. Mais Raoul, qui a une sorte de sixième sens pour ce qui peut me mettre dans l'embarras dit : Thomas n'aime pas le poisson.

Je n'ai alors pas d'autre choix que de leur expliquer les raisons de ma réticence et ils éclatent de rire, m'expliquant qu'ils se fournissent chez le poissonnier qui se fait lui-même livrer par camion frigorifique depuis la côte. Je me sens bête et Raoul ne laisse pas passer une si belle occasion de m'enfoncer, il faut poser les questions Thomas, il ne faut pas hésiter. Ça n'explique pas l'odeur terrible.

Notre déjeuner était copieux et Raoul dit qu'il a mangé fatigué. Nous utilisons la même langue et les mêmes mots pour des significations parfois si différentes que, par moments, il me semble que ma langue maternelle ne l'est plus tant que ça.

Quand je vois comment les gens se comportent avec Ignace et ce que moi-même je ressens à son égard je me demande s'il n'y a pas finalement, dans son isolement et la vulnérabilité qui en découle, quelque chose d'excitant.

On est chez ma copine Justine pour prendre le goûter après l'école on a trouvé des Prince dans la cuisine y a pas de parents dans les parages on joue avec son chaton Prunelle tout en écrasant des miettes de gâteau sur le tapis du salon il est tout petit et tellement mignon son chaton je suis jaloux j'aimerais qu'on ressente pour moi ce que je ressens pour lui.

J'ai eu la confirmation ces derniers jours avec Victoire qu'il était possible d'interagir avec un bébé. Bien sûr c'est tout à fait évident pour beaucoup de personnes et notamment quiconque a des enfants mais pour moi c'était jusqu'à présent quelque chose de théorique. Désormais je peux sentir quand elle est près de s'endormir ou lorsqu'elle ne veut plus être portée, je devine lorsqu'elle va se mettre à pleurer et je sais, à la manière dont elle tend les bras dans ma direction, qu'elle compte sur moi en cas de coup dur.

Avant le début de la session nous discutons un peu avec le directeur dans son bureau. Il n'est pas opposé au fait que l'on distribue des préservatifs mais nous fait part de ses interrogations : est-ce que ça ne va pas inciter à la débauche ?

Un jeune reçoit un coup de chicote de la part du surveillant pour avoir sous-entendu que le préservatif qui a servi pour la démonstration puisse être de seconde main.

Un autre demande comment faire des enfants malgré le préservatif, Hubert lui répond : est-ce que tu te sens prêt à avoir des enfants ?

Le directeur complète : comme disait Mao, l'avenir ce n'est pas maintenant.

On m'a parlé d'un lieu non loin d'ici où la terre serait mouvante, j'envisage d'y aller le week-end prochain mais je ne sais pas exactement où ça se trouve, comment m'y rendre. Encore à mon émotion de l'autre soir, c'est auprès de Raoul que je tente – sans grand succès – d'obtenir des réponses précises à mes questions.

À table ce soir nous mangeons « la pâte », plat à base de maïs que Leslie nous sert presque quotidiennement. Raoul, pour meubler, décrète : nous les Africains on aime trop la pâte.

Leslie lui répond : parce que tu connais tous les Africains toi ?

Tout le monde veut mon numéro de téléphone. Je le donne sans trop

de problèmes mais je ne peux répondre à toutes les sollicitations. Ainsi beaucoup de gens m'appellent ou m'envoient des messages et il m'arrive de les ignorer. Lorsque je les recroise ils me disent qu'ils ont essayé de me joindre mais que ça ne fonctionne pas, et certains me demandent si j'ai un problème avec mon téléphone. Il y en a même un qui, à force de m'envoyer des sms et de ne pas obtenir de réponse, m'a demandé, toujours par sms, s'il avait fait quelque chose de mal.

Bonne arrivée.

Merci.

Tu as fait un peu ?

Oui j'ai fait un peu merci.

Ça va bien ?

Ça va bien merci.

La famille ça va ?

Ça va merci.

Et la santé ?

Ça va.

Bon. Et dans l'ensemble ?

Lorsqu'Ignace rentre de l'école aujourd'hui, son short d'uniforme gris porte des traces de terre et sa chemise théoriquement blanche – dont l'un des boutons pendouille de manière critique – est toute chiffonnée. À Leslie qui le questionne il raconte d'abord qu'il s'est bagarré, avant de nier lorsque je l'interroge. J'entreprends de le sermonner, tu sais tu peux me dire les choses Ignace, je préfère que tu sois honnête, c'est important l'honnêteté.

Mais il s'endort, debout en face de moi, tandis que je le réprimande. Je le gifle. Plus tard dans la soirée il vient me demander de le porter. Je refuse et il me baise le bras ; je suis son roi et il implore mon pardon, à présent il danse : il est mon Fou. Il redouble d'efforts lorsqu'il constate qu'il a capté mon attention, je suis comme hypnotisé. Je le prends dans mes bras. Il sent mauvais.

Un jour que mon père frappait mon grand frère Vincent avec le martinet je me suis dit ça se voit qu'il a l'habitude il sait s'y prendre c'était presque de l'admiration. C'est vrai ça demande de l'habileté il faut tenir le manche correctement et viser les bonnes parties du corps le coude par exemple ça sert à rien par contre les bras les cuisses les fesses ça marche bien. Si on était en hiver mon père nous baissait le pantalon et disait tourne-toi pour avoir un bon angle d'attaque et enlève tes mains moi j'arrivais pas à les enlever c'était un réflexe elles se remettaient toujours entre mon corps et le martinet je pleurais d'humiliation autant que de douleur.

Le même été on est chez Roger un ami de mes parents qui possède un immense jardin avec une piscine. Je sais pas pourquoi mais y a toujours plein de filles terrifiantes chez lui genre adolescentes avec des seins je leur dis à peine bonjour.

Je viens de me baigner et j'ai envie d'aller aux toilettes mais ça voudrait dire traverser le salon où sont vautrées les adolescentes terrifiantes alors je décide de faire semblant d'aller me promener sur l'immense terrain et commence à pisser contre un muret en contrebas de la piscine. Y a juste ma tête qui dépasse un peu mais on ne me voit pas car il y a des arbres mon petit frère a flairé le coup j'aperçois son regard fourbe à travers les feuilles je lui fais signe de se taire il dit très fort pour que tous les invités entendent Thomas pourquoi tu fais pipi contre le muret alors qu'il y a des toilettes à l'intérieur.

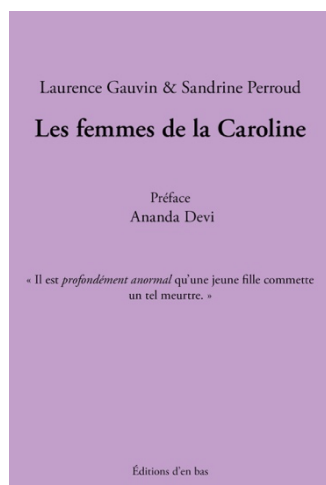
J'ai trop honte je vais me promener quand je remonte j'essaie de prendre un air détaché je passe à côté de mon petit frère je fais mine de l'ignorer et lui fous un coup de poing au ventre évidemment il se met à hurler Roger me regarde sidéré.

Je vais me faire défoncer je le sais mais tant pis mon père met du temps à arriver parce qu'il doit faire le tour de la piscine je prends la décision de ne pas pleurer devant les adolescentes avec leurs seins qui sont sorties du salon pour voir ce que c'est que ce bordel.

Mon père s'approche je me concentre je prends une grosse baffe je sens mon cerveau bouger mon oreille bourdonner je pleure mais un tout petit peu quelques larmes-réflexes seulement j'éprouve un sentiment de fierté.

Les femmes de la Caroline

Laurence Gauvin & Sandrine Perroud



En librairie avril 2026

Format : 14 x 21 cm

Pages : 272 p.

Reliure : broché, collé

rayon : Essais

Prix : 24 € / 26 CHF

ISBN : 978-2-8290-0722-4

DIFFUSION ET DISTRIBUTION SUISSE

Éditions d'en bas

Rue des Côtes-de-Montbenon 30

1003 Lausanne

021 323 39 18

contact@enbas.ch / www.enbas.net

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE

Paon diffusion/SERENDIP livres



PRÉSENTATION

Oerlikon, mai 1911. Elisabeth Brack, 17 ans, passe pour une fille modèle de la petite bourgeoisie zurichoise. Vendeuse dans un magasin, elle fréquente Franziska Meier, une collègue extravertie, riche et émancipée. Ensemble, elles rêvent de partir au Brésil mener une vie libre. Leur projet est contrecarré par la mère d'Elisabeth qui a des doutes sur la nature de leur relation. Elisabeth est envoyée comme jeune fille au pair à Lausanne, rue Caroline. Sa patronne, Marie Seewer, est veuve et a la charge de ses petits-enfants de 11 et 13 ans. Cinq mois plus tard, cette dernière est retrouvée morte dans sa chambre, victime de plusieurs coups de hache. Elisabeth est la seule témoin du crime et en devient la principale suspecte, selon les conclusions du Professeur Reiss, criminaliste réputé de la région et fondateur de la première École de sciences criminelles du monde, à l'Université de Lausanne.

LAURENCE GAUVIN

Originaire de la Réunion, Laurence Gauvin est arrivée en Suisse à 19 ans pour les études. Diplômée en Lettres, et en Information documentaire, Laurence travaille aux archives de l'Université de Lausanne. Elle a publié une nouvelle dans un recueil des Lettres de Lémurie et a tenu un blog littéraire.

SANDRINE PERROUD

Née à Lausanne, Sandrine Perroud est diplômée en Lettres et en journalisme. Elle travaille à l'École polytechnique fédérale de Lausanne comme spécialiste en communication scientifique. Elle a publié deux romans aux Éditions de l'Aire : *Les esprits*, en 2019, et *Le Club des Aliènes*, en 2021.

ANANDA DEVI

Née à l'île Maurice, Ananda Devi est l'auteure d'une œuvre foisonnante récompensée par de nombreux prix et traduite en une douzaine de langues. Elle a reçu le prix Neustadt 2024 des États-Unis pour l'ensemble de son œuvre.

Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS
SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Renée

Lundi 8 avril 1912

Aucun contact avec l'extérieur n'est autorisé pour l'instant. « Ni avocat ni police ! » a insisté le Docteur Mahaim, Directeur de l'asile de Cery. Les forces de l'ordre se plieraient, elles aussi, à la loi de l'hôpital, le Docteur en faisait une affaire d'honneur.

Ici, la nouvelle patiente est avant tout une malade en situation de crise. Le Docteur la guide par le bras, dans une sorte de couloir de sécurité assuré par trois infirmières à haute stature. Son arrivée en troisième division est à chaque fois un événement et les malades s'approchent, certaines dans l'espoir d'une poignée de main, d'autres pour l'insulter, quelques-unes essaient même de le frapper. Les infirmières assurent une garde rapprochée et couvrent les pas du médecin. Le Docteur Mahaim se dirige directement vers Renée et dépose la jeune fille littéralement entre ses mains. « Je vous confie Elisabeth. Elle a besoin de soins rapprochés, je compte sur vous. Mademoiselle est originaire d'Oerlikon. » Le Docteur s'éclipse ensuite rapidement. Elisabeth, les yeux au sol, se laisse faire comme si elle était étrangère à la situation. Renée lui tend la main, mais, devant l'absence de réaction de la malade, elle renonce à la toucher. « Suivez-moi », dit-elle d'une voix douce, d'abord en français puis en suisse-allemand. Elle a quelques bribes de la langue, ayant été fille au pair à Zurich dans sa jeunesse.

Les pensionnaires sont plutôt calmes ce jour-là. Certaines restent au lit, d'autres arpentent les couloirs, comptant leurs pas ou fixant les arbres dans le préau où les premiers bourgeons apparaissent. Chaque malade vit dans son propre monde. L'une arrange un petit commerce de bouts de pains secs, les prix mirobolants en sont indiqués sur des bâtonnets de bois. Une autre s'indigne auprès de Nicole, une infirmière : elle doit partir au plus vite pour Vienne où des millions l'attendent dans une valise en consigne pour son mariage. « Ils vont me le voler ! » Une autre encore s'invente

des tenues de chiffon pour un bal princier auquel elle se croit invitée : « L'illustre Sarah Bernhardt en sera ! » clame-t-elle à voix haute pour faire envie à ses camarades de chambre. Renée a cru voir Elisabeth frissonner à cette déclaration, à moins que le froid n'en soit la cause. Elle l'entraîne vers son lit et change les draps. Elisabeth attend debout, les bras ballants, les yeux dans le vide.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici, Mademoiselle ?

— Je me suis trompée avec les perroquets. Mais ce n'est pas ma faute, c'est si compliqué ! Je me trompe toujours. Le bicarbonate pour l'étain, pas pour les porcelaines. Madame est malade à cause de ça.

En habituée de ces discours décousus, Renée n'insiste pas. La petite est en état de choc. Elle lui dépose une chemise d'hôpital entre les mains et lui montre la salle de bains où elle peut se changer. « Je vais récupérer vos habits. » Elisabeth, docile, obéit. Elle revient bientôt en tenue réglementaire, se couche dans son lit et disparaît sous la couverture. Renée s'éloigne. Celle-ci au moins est calme. Il lui faudra un peu de temps pour prendre ses nouveaux repères. Quel âge peut-elle avoir ? Dix-huit ans, tout au plus. Quel est donc le mystère qui entoure cette arrivée en troisième division ? Normalement, les malades passent du temps en observation. Les courts séjours repartent une fois la crise passée. Les autres sont redirigés selon les cas.

Le secteur des agitées est réservé aux malades les plus agressives. Elles ont perdu la notion du réel et peuvent, à tout moment, devenir violentes. La veille encore, Madame Rochat a été prise d'une crise. Elle hurlait qu'on lui amène le médecin, voulait lui fracasser le crâne avec une pierre imaginaire, soulevée à bout de bras au-dessus de sa tête. On avait dû lui administrer une dose de chloral pour la calmer. Plus tard, elle avait expliqué à Renée : le médecin avait refusé de danser avec elle au bal, et, à cause de lui, elle avait perdu le premier prix de danse. Quel bal évoquait-elle ? De quelle danse parlait-elle ? Renée avait essayé de l'interroger, mais elle secouait la tête comme une enfant têtue et se mordait les lèvres jusqu'au sang. « Il sait bien, lui, de quel bal je parle. » On était venu la chercher ce matin pour un traitement de bain tiède. Madame Rochat reviendrait ce soir, épuisée, mais calmée. L'histoire du bal aurait disparu. On n'en saurait pas plus.

Renée essayait de les comprendre. Pour elle, il y avait là un lien avec leur état. Elle persistait à croire qu'en tirant sur le bon fil, elle pourrait dénouer une situation, en libérer une de son monde imaginaire. Ses collègues se contentaient de pouffer de rire et de se

raconter les bons mots d'une malade ou d'une autre. « Nous sommes dans un asile de fous ! » répétaient-elles à Renée lorsqu'elles la trouvaient, soucieuse, tentée de comprendre une histoire ou l'autre. « Contentez-vous de leur faire prendre leur traitement et de les empêcher de se faire mal. Les médecins feront le reste » la sermonnait parfois l'infirmière responsable du secteur.

Elle sort prendre l'air. Les pensionnaires du troisième sont le plus souvent confinées à l'intérieur, et les fenêtres ne sont pas beaucoup ouvertes. L'air dans les dortoirs est lourd et difficilement respirable. On s'en accommode avec le temps, jusqu'à ne presque plus le remarquer. On se rend compte du manque d'air une fois dehors. Renée prend de longues inspirations. La fraîcheur de début avril lui fait du bien. Elle n'aurait pas pensé manquer d'air un jour, elle qui avait grandi dans une ferme à Épalinges, au milieu des vaches, dehors en toute saison.

Céline, l'aide de cuisine, fait les cent pas devant la chapelle. Elle pense un moment aller lui parler, elle aura peut-être quelques informations glanées parmi les potins de l'hôpital sur la nouvelle pensionnaire. Mais celle-ci est rejointe par un infirmier. Comment s'appelle-t-il déjà celui-là ? Renée ne s'en souvient plus. Pierre, Paul ou Jacques, ils sont d'assez peu d'intérêt pour elle, ces types aux manières brusques, qui passent leurs nuits de veille à s'enivrer en racontant des blagues salaces. Le couple s'enlace et s'embrasse goulûment.

Renée, par réflexe, scrute les alentours. Ce qu'ils font là est rigoureusement interdit. Le couple se prend par la main et entre dans la chapelle. Quels imbéciles ! S'ils se font pincer, ils pourraient avoir de sérieux ennuis. Ils ne seraient pas virés, ça non, on a bien trop de mal à recruter dans le domaine, et la plupart restent à peine quelques années dans ce poste mal payé. Les horaires sont de jour, de nuit, parfois ils ne sortent pas de l'hôpital pendant près d'une semaine. Et tout le monde a peur, à trop fréquenter l'endroit, de voir arriver le jour où l'on passerait de l'autre côté. Ils se retrouveraient internés et ce serait à leurs collègues de les soigner. Ils en plaisantent parfois ensemble, mais la peur est bien là, surtout face à certains pensionnaires qui leur ressemblent trop.

C'est bientôt l'heure du repas. Renée doit y aller. Céline rentrera bientôt, elle redressera ses habits, lissant sans cesse un pli imaginaire du plat de la main. C'est ce geste qu'elles font toutes quand elles ont peur de se faire prendre après une rencontre amoureuse. L'infirmière-chef est trop occupée à présent pour les surprendre pendant sa ronde. Ils ne se feront pas pincer aujourd'hui. Elle



ÉDITIONS
DES GRANDS
CHAMPS

BENOIT CAUDOUX

LA MIGRATION DES GNOUS

Illustrations de Florence Lelièvre

Préface de Tristan Garcia

En librairie le 14 avril 2026

116 pages, 16 euros

130 x 190 mm, illustrations n&b

ISBN : 978-2-9574223-7-1

Présentation

Un troupeau de gnous traverse l'Afrique en direction du nord. Transhumance, fuite ou retour à la Terre originelle ? Dans ce galop effrené, une conscience est portée par un flot étonnant d'idées et d'inquiétudes.

À l'image du troupeau, multiple et un à la fois, l'écriture de Benoit Caudoux donne à entendre le vacarme et le grondement des bêtes. La langue, tumultueuse, se fait l'écho de la turbulence du chaos animal, matière dense animée lancée avec fracas par l'élan de son énergie brute, en quête de forme.

Ce texte, que l'on serait bien en peine de qualifier sans le dénaturer, a paru pour la première fois en 2004 – « un nouveau genre de prose vibratile non encore identifié » (selon *Le Matricule des Anges*). Il avait alors reçu le soutien d'Éric Chevillard, qui voyait en cette horde « peut-être le plus beau personnage littéraire, toute l'espèce lancée en bloc, à bloc, en fuite ou en quête, prisonnière de sa condition mais ivre de sa course », tandis qu'Éric Loret, pour *Libération*, parlait « d'inspiration blanchotienne mais muni d'un nez rouge ». Tristan Garcia, qui signe la préface de cette édition, le situe quant à lui « à égale distance de Michaux, Chevillard, Novarina et Rousseau ».

L'auteur

Benoit Caudoux est né en 1974 et enseigne la philosophie à l'ésaat, à Roubaix. Il est l'auteur de récits, de recueils de poésie, d'essais et d'articles. Il expose aussi parfois de la poésie visuelle. Paru en 2004 aux Éditions Léo Scheer, *La Migration des gnous* était son premier livre publié. Sont ensuite venus *Le Restaurant chinois* (Brandes, 2007), *Géographie* et *Sur quatorze façons d'aller dans le même café* (Éditions Léo Scheer, 2008 et 2010), *La Vérité abstraite toute nue* et *Cabanes (fl)*, 2012 et 2017) et *Drapeaux droits* (Héros-Limite, 2020).

Florence Lelièvre a illustré, pour les Éditions des Grands Champs, les *Notes* et *Nouvelles notes sur les noms de la nature* de Philippe Annocque.

Tristan Garcia est l'auteur de plusieurs romans et essais publiés chez Gallimard, dont une *Histoire de la souffrance* en deux volumes.

Benoit Caudoux

LA MIGRATION DES GNOUS

Illustrations de Florence Lelièvre

Préface de Tristan Garcia

Éditions des Grands Champs

Couverture provisoire.

*Nous étions tous des gnous.
Je voudrais l'être encore. Mais
ce n'est plus possible. Cela je
le sais bien : désormais, c'est
fini. La grande migration, le
grand rassemblement s'est
maintenant consumé. Les
girafes seront remontées sur
leurs cous et les loups sur
la lune – et tant pis pour les
vaches, c'est également vrai :
voilà où nous en sommes.*

BENOIT CAUDOUX

LA MIGRATION DES GNOUS

Illustrations de Florence Lelièvre

Préface de Tristan Garcia

EXTRAIT

TEXTE NON CORRIGÉ

Éditions des Grands Champs

Et de fait nous courions toujours aussi bêtement, comme le temps lui-même : imitant son allure, sa patiente avancée, sa trouée invisible, incroyable, étrangère, son entêtement débile.

Parfois j'imaginai que toute la migration, que tous les autres gnous qui couraient alentour n'étaient là que pour moi, comme une vaste escorte à travers les Afriques conduisant son messie vers quelque terre sacrée, une sorte d'enfant roi, un simple récipient ignorant tout lui-même de sa propre importance, de ce qu'il contiendra, que son écorce vide abrite sûrement déjà, qui doit le dépasser : bref j'étais un gnou creux, en creux, une doublure au sens de l'intérieur d'un gnou sans le dehors –de la forme d'un gnou sans la matière épaisse, homogène et serrée qui nous caractérise (nous caractérisait depuis les origines).

Sans doute était-ce le cas d'ailleurs de tous mes frères ; après tout, pourquoi pas : chacun à la fois sûr d'être comme tous les autres et sûr d'être le seul à le sentir si fort, à le savoir si bien, tout étonné de n'être finalement que le même, de n'être rien vraiment en tant qu'individu que la parfaite norme, que la normalité elle-même, insaisissable, indicible, des gnous : rien de plus (rien de moins) que le même que les autres, un gnou tellement commun qu'il n'en

est même pas un : chacun pouvait très bien sans que cela se vît se dire en sa conscience qu'il n'était pas le gnou que les autres croyaient, et leur donner le change...?

Cela aurait permis d'expliquer tous nos cris et notre acharnement à nous articuler, à grogner de façon plus audible ce nom que nous voulions commun, que nous revendiquions, cette pauvre formation onomatopéique jamais vraiment fixée elle non plus pour de bon (vous trouverez *nou* d'abord, sous la plume de Buffon, 1775, *gnoo* en 78 dans le second voyage du capitaine Cook et puis *gnou* et même *niou* chez le même Buffon d'à peine sept ans plus vieux), et encore moins comprise – *cela aurait permis d'expliquer tous nos cris* en effet, me disais-je : *chaque gnou était le seul à se savoir semblable*, investi en cela de cette mission magique de refléter les choses, de dire la migration des gnous de toute l'Afrique, la migration nouvelle qui allait tout changer, bientôt, radicalement, définitivement : chacun devait tout dire et tout articuler pour tous, au nom de tous, en lui-même, sans savoir, pour faire de nous un peuple (ou ne serait-ce qu'une espèce).

(J'étais parmi mes frères pour produire ce reflet de leur destin terrible. Pour raconter leur sort, leur passion, leur folie que je vivais si fort, qui résonnaient en moi dans ce vide d'où je parle et que je laissais là fermenter librement, ne sachant trop qu'en faire de plus, à dire le vrai.)

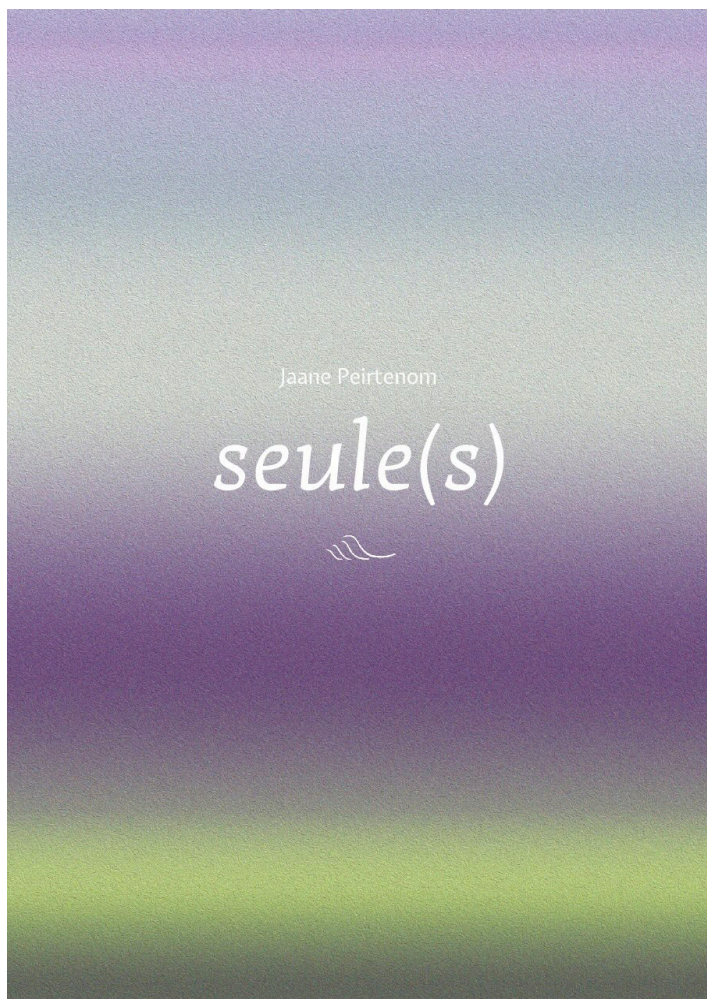
Tous n'étaient pas des gnous d'ailleurs, à l'origine : il y avait là des zèbres un peu inquiets de tout, des élans, des gazelles et quelques lions naïfs (la crinière dans le vent) qui reprenaient nos cris, qui se couvraient de boue pour intégrer nos troupes, se mélanger aux gnous pourtant déjà nombreux qui couraient en désordre, chacun à sa façon étrange et singulière, ne formant un troupeau que par quelque miracle et le mouvement d'ensemble consistant à creuser dans l'Afrique une saignée qui la rendrait lisible enfin, fût-ce depuis (par exemple) la lune, à la seule force lente des sabots et des griffes se démultipliant.

Ils s'étaient joints à nous, ces autres animaux, très progressivement, sans que je m'en fusse même aperçu réellement : mais j'en prenais conscience comme d'une chose normale, finalement, tout à fait : puisqu'elle avait eu lieu.

Toutes sortes de vivants rejoignaient notre course en imitant nos rythmes, nos allures, nos grimaces, comme nous-mêmes essayions de trouver notre espèce, d'articuler ce vil vieux grognement de [gnu] en un cri plus audible et qui dirait enfin qui nous étions vraiment et comment nous trouver : si nous pouvions enfin parvenir à ce but – si nous savions nous dire ainsi distinctement (même dans un geste flou), la rencontre ou l'écho seraient au moins possibles et les correspondances sans doute illimitées : l'avenir s'ouvrirait comme tel à nos regards et le passé de même refermerait ses portes sur tous nos égarements et tous nos gribouillis, définitivement.

seule(s)

Jaane Peirtenom



éditions 
les Prouesses

Collection Contemporaines - **AVRIL 2026**

seule(s)

Dans ce premier texte, situé à la croisée de l'autobiographie, de la poésie et de l'essai, Jaane Peirtenom réalise une entrée marquante en littérature.

Son écriture, à la fois brute, percutante et incarnée, s'impose dès les premières lignes.

Jaane Peirtenom parle de ce qui se loge dans l'angle mort de l'amour. Elle parle du viol perpétué par *son amoureux depuis deux ans, son love, son keum, son bb.*

Comment parler de cette aberration ? Quels mots pour définir le crime ?

Jaane Peirtenom témoigne ; elle nomme ; elle oblige : elle ose dire la déchirure et la peur. Elle travaille la langue avec la matière brute du dégoût, du déni, du courage, de la rage...

Jaane Peirtenom est seule(s). C'est son histoire, c'est celle des autres, aussi. C'est pour ce pluriel qu'elle écrit, pour gagner le collectif.

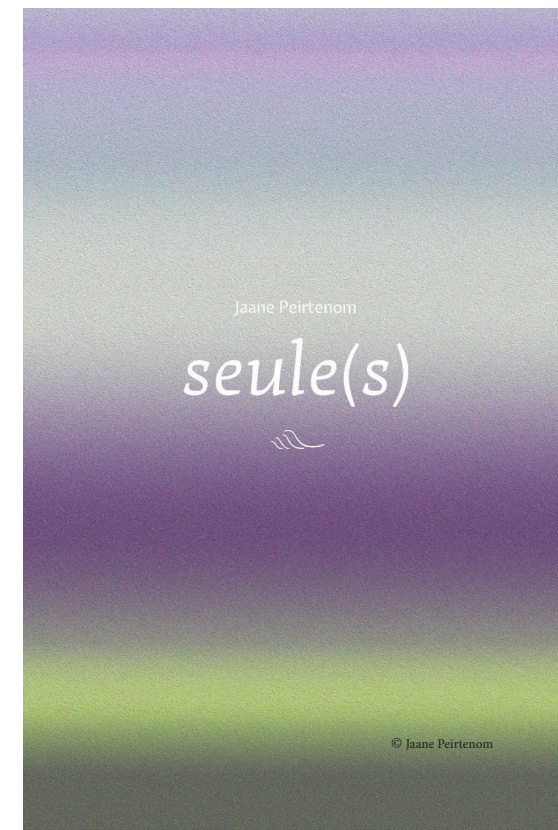
Elle s'appuie sur des pensées essentielles pour reprendre son souffle : Audre Lorde et la colère transformatrice ; Bessel van der Kolk et la mémoire des corps traumatisés ; Cécile Coulon, Garous Abdolmalekian et leurs poèmes de vérité. Parmentier écrit au plus près de son corps, de ses failles, de ses doutes. Comme les autrices qu'elle cite, elle est convaincue que nos hontes, angoisses et traumatismes sont des outils de protestation politique.

Seule(s) est aussi un texte de reconstruction : les mots gagnent peu à peu du terrain sur le vide, reprennent le pouvoir, redonnent chair à la sexualité reconquise et au corps qui se réintègre.

« j'ai oublié que l'impossible existait
l'amour aux commissures de la terreur
le corps n'oublie rien
je suis une petite souris
coincée
dans de mauvais draps
ceux que tu souillais et ne lavais pas. »

Jaane Peirtenom

Jaane Peirtenom est une artiste et auteure française de vingt-six ans. Elle vit à Angoulême. Ses travaux artistiques et ses écrits portent sur le récit de la souffrance comme acte de résistance féministe. Jaane Peirtenom travaille actuellement sur une bande dessinée ayant pour sujet le syndrome post-traumatique après un viol.



prix : 15 €
parution : avril 2026
130x200 mm, 144 p.
ISBN : 978-2-493324-18-4

éditions 
les Prouesses

Collection Contemporaines

Une nouvelle collection pour porter des voix littéraires d'aujourd'hui qui grésillent...

Nous n'avions pas prévu de publier des autrices contemporaines. Début 2025, nous avons reçu le texte de Jaane Peirtenom.

Nous nous apprêtions à lui dire que les éditions Les Prouesses ne publient que du matrimoine littéraire.

Et puis nous avons lu, quelques lignes d'abord, puis tout, d'un trait.

Seule(s) est un grand texte.

Suivant les mots de Jaane Peirtenom, il donne le ton de notre nouvelle collection :

je choisis la vie
je choisis l'inconfort
[...]

je regarde au sol
les fourmis sortent de terre
rouges
gavé.es du sang de leur communauté
gonflé.es d'acide formique
regardez au sol
le rouge ne coule plus
il grésille
la terre est boyaux révolutionnaires

seule(s)

ce poème-ci
je le commence à tâtons
pour me donner le courage de le reprendre plus tard

ce poème-ci
doit commencer par la fin
parce que le plus dur n'est pas de s'étendre sur le sujet
mais de formuler une réalité dépouillée

ce poème-ci parle
d'une émotion en poupées russes
que j'ai mis deux ans et quatre mois à prononcer
la personne avec qui j'ai pris le plus de plaisir sexuellement
pour l'instant est aussi la personne qui par la suite m'a violée

ce poème-ci est dangereux
il peut être utilisé contre moi
en livrant le chaos des doutes des culpabilités des hontes
je fournis la mémoire-survie qui coupe le courant
je fournis la cruauté des bons souvenirs qui ne s'effacent pas
je fournis le cerveau-déni qui
je fournis une matière interprétable à volonté

ce poème-ci est dangereux
il peut être utilisé contre eux
en livrant le chaos les doutes les culpabilités les hontes
je fournis une matière transposable à volonté
matière à s'identifier à partager à rassembler
je suis sereine et joyeuse de ces bruissements qui avec vous
se transformeront en vacarme
j'alimente un feu de forêt
qu'aucun de leurs petits jets blanchâtres ne peut éteindre
j'alimente un feu de forêt
qui chante les voix de nos brûlé-es
qui gronde aux côtés de nos mères sœurs et frères perdu-es
j'alimente un feu de forêt
qui ne s'éteindra qu'avec notre cyprine et nos pleurs de joie
alors apprenez à vous allonger pour nous lécher
apprenez à vous mettre à genoux pour nous doigter
apprenez le plaisir de l'égalité
sinon brûlez
brûlez avec nous
car le bûcher est sous nos pieds à tous-tes
et cette fois il n'y aura pas de spectateur-ices

d'autres jours

j'écris la solitude cramponnée à l'estomac
le mot peur

qui seul composerait tout
peur
peut-être ponctué parfois de seule
peur peur seule peur
seule peur seule seule peur
peur
ces jours-là j'écris que je suis vacillante
que je pourrais tout abandonner
la procédure le recueil la thérapie
j'écris difficilement qu'il m'arrive encore de penser *j'ai
peut-être tout imaginé*
je-folle rien n'est vrai tout faux ma faute moi la coupable
peut-être qu'il n'y a jamais eu de rapports sexuels que tout
est faux tout trop et dégueulasse pour être vrai trop flou
pour être vrai trop loin piégé quelque part pour être vrai
j'appelle une amie pour lui dire que je n'ai rien
que des conséquences sans évènement
et si j'avais inventé l'inimaginable ?
elle me dit *non moi je sais*
durant cet période tu nous as dit qu'il y avait des « rapports sexuels »
tu en as parlais peu contrairement à avant et c'était bizarre
c'était décousu
elle me dit *on ne savait pas à cet âge-là*
on ne savait pas reconnaître
alors je retourne écrire
écrire avec la colère de ce corps captif du trauma
avec la tristesse de cet amour transformé en mort cérébrale
je prends le temps

d'écrire sur l'angoisse que représente le fait de douter
parce que c'est important de rappeler qu'il est légal de douter
lorsque violer ne l'est pas
il est légal
d'avoir des souvenirs flous pas de souvenir du tout des bribes
des flashes des sensations dans le corps et des réactions mais
pas d'images dans la tête
des images avant après mais jamais pendant pas d'images
du tout
nous avons le droit au doute
nous avons le droit à l'incertitude
cela ne discrédite rien
je prends le temps
d'écrire sur la reconnaissance légale du souvenir corporel
dont on nous parle si peu
il n'y a pas besoin de se souvenir de son viol
pour avoir été victime de viol
il n'y a pas besoin d'images pour se souvenir
d'une déforestation corporelle
il n'y a pas besoin d'une retranscription précise des faits
pour porter plainte
le trou noir
le black-out
la dépersonnalisation
la dissociation
sont des éléments juridiquement reconnus comme preuve
alors
rappelons-nous

notre droit au doute à l'incertitude au black-out
notre droit de ne pas avoir envie d'imager
le corps a accusé chaque coup et rejoue inlassablement la
violence
nous avons le droit au répit

ce poème-ci pèle
dès que j'y reviens je pars en roue libre
je gratte constamment la même croûte
je dois me référer à cette phrase
*la personne avec qui j'ai pris le plus de plaisir sexuellement
pour l'instant est aussi la personne qui par la suite m'a violée*

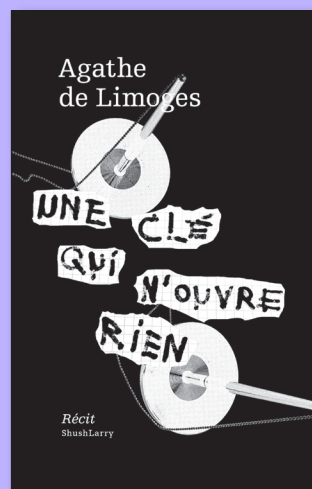
je ne suis pas à l'abri des réminiscences heureuses
qui se ruent comme des vers sur une carcasse
et font trembler ma cabane sur pilotis
où loger la nostalgie
où loger l'amour qui a cru exister
je me sens sale de me rappeler du bon
j'en veux à ma mémoire de n'avoir pas tout banni
il faut réduire deux ans et demi de relation à ces cinq mois
de viols
il faut réduire tous ce que j'ai connu de lui au criminel
il faut réduire toute l'histoire à son dénouement
pour survivre

tout en toi toutes les jouissances de nous
rien de tout ça ne valait les coups
la douleur n'a pas effacé les bons souvenirs
je ne sais qu'en faire
impossible de leur offrir l'hospitalité
je ne veux retenir que le mauvais de toi
mais cette histoire n'est faite ni d'huile ni d'eau
*Alors arrachez-moi les tripes
et donnez-les aux porcs
j'en peux plus de tant de merde.
Arrachez-moi le cœur
et offrez-le aux chiens
ou s'il vous plaît
par pitié
sortez-moi de là.**

les bons souvenirs de *l'amoureux*
ne déchargent pas le violeur
ils achèvent mon humiliation
les bons souvenirs ont le goût d'une maison qui s'écroule
sans bruit
l'absurdité d'une chambre sans toit

* Regina José Galindo, *Rage Rabia*, trad. Laurent Bouisset, Éditions des Lisières, 2020, p. 39.

les bons souvenirs portent en eux un lit d'enfant trahi
un corps qui s'habitue à s'endormir dans l'odeur de sa
propre mort
certains jours je balancerais mon corps aux vers
d'autres jours
je croise les bras
paumes contre clavicules
et tapote doucement à gauche
puis à droite



AGATHE DE LIMOGES **Une clé qui n'ouvre rien**

Emboîtez le pas à la narratrice dans ce road-trip surréaliste et drôle où les choses perdues se retrouvent aux objets trouvés.

Le récit d'Agathe de Limoges entraîne son lecteur dans une flâne-rie contemporaine aux frontières géographiques et temporelles floues. Dans les pas de sa narratrice, on s'assied un instant sur la chaise en plas-tique d'une salle d'attente où traînent des magazines, sans transition, on échange avec l'employée d'un bureau d'objets trouvés fatiguée des gens qui perdent leurs clés, on glisse comme si de rien n'était d'un séjour bal-néaire hors-saison à une fête au petit matin. L'autrice explore brillamment la thématique de la liminalité, créant un espace parfois inconfortable, dont les décors sont traversés par une tension absurde et un humour décalé. *Une clé qui n'ouvre rien* est un régal de collage bruts et sensibles à la fois. Dans cet urbex littéraire, l'autrice se livre à une envoûtante quête où les mots tentent de tenir le réel et de lui donner un sens.

*« Mais parfois les
choses perdues
personne a envie de
les retrouver et là
ça pose problème.
[...] peut-être que
la solution ce serait
de laisser les choses
perdues ou elles ont
été perdues. Arrêter
de vouloir se mêler
des affaires perdues
des autres. »*



© HEAD - Genève, Raphaëlle Muller

Titulaire d'un master à la HEAD en 2024, **Agathe de Limoges** met l'écriture au centre de sa pratique artistique. Ses textes, livres collages d'im-pressions laissées par des lieux ou des situations, con-fèrent une dimension inattendue et déroutante au réel. En parallèle de son cursus en arts visuels à la HEAD, elle réalise des performances et est co-curatrice de l'espace Le Trou à Genève.

collection ShushLarry
format 11 x 17,5 cm, 108 p., broché
isbn 978-2-88964-109-3
prix CHF 16.50 / € 13

mots-clés liminalité, marges, errance, road-trip,
regard décalé, absurdité

livres connexes Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale*, éd. Points, 2013; Laura Vasquez, *Semaine perpétuelle*, éd. Points, 202





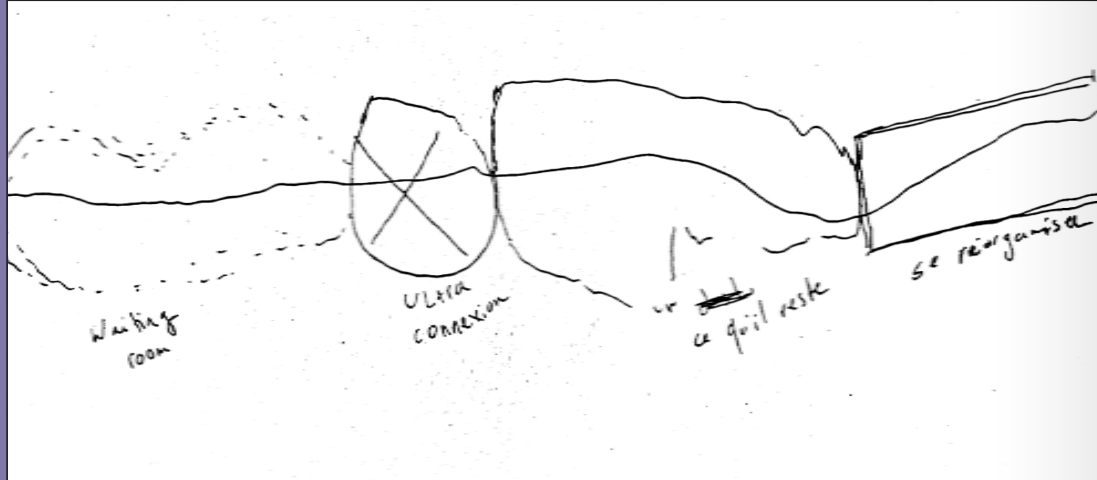
Une personne aimerait appartenir à un groupe où tout le monde porte le même t-shirt. Une personne dans un self-service se met des petits pains dans les poches pour le reste de la journée. Une personne attend sur une chaise chaude que sa lessive se termine. Une personne se rassure tous les matins avec la phrase écrite sur son rideau de douche. Une personne pousse la poussière dans les angles. Une personne écrit un poème fragile sur une nappe en papier. Une personne renverse un café sur sa cravate. Une personne chante dans un karaoké. Une personne se brûle la langue. Une personne aime les choses paradisiaques. Une personne veut faire des taches qui restent. Une personne lèche bien le sol. Une personne tourne en boucle. Une personne s'écœure. Une personne oublie un souvenir. Une personne hurle pour l'écho. Une personne débranche Internet. Une personne met un doigt dans le sucre. Une personne se rhabille. Une personne suce son pouce. Une personne reste sous l'eau. Une personne mange une clope. Une personne fait un screenshot. Une personne brise un verre. Une personne parle de ses dents. Une personne fait une prière. Une personne se mouille les pieds. Une personne raconte sa journée à son chien. Une personne trouble la fête. Une personne reste collée. Une personne se sépare. Une personne se regarde.



Une personne avale tout rond. Une personne se dégoûte. Une personne se ronge les ongles. Une personne écrit dans la poussière. Une personne casse quelque chose de précieux. Une personne agrafe. Une personne met son cœur à disposition. Une personne aggrave. Une personne se frigorifie. Une personne bouscule. Une personne propose un marché. Une personne n'aimerait pas mourir. Une personne vide ses poches devant tout le monde. Une personne évite de parler. Une personne donne un coup de pied dans un mur. Une personne fait un looping. Une personne divulgue un secret. Une personne met tout le temps ses mains derrière son dos. Une personne dit pardon. Une personne se brûle une mèche. Une personne déplace ses meubles la nuit. Une personne aimerait être miniature. Une personne comble le vide avec un immense mot. Une personne ramasse les choses qui traînent. Une personne se modifie sans le voir. Une personne fait des statistiques. Une personne prend un poison. Une personne évite la foudre. Une personne gagne un concours. Une personne fait le mauvais choix. Une personne ne sort que le dimanche. Une personne souffle des bougies dans la nuit et les néons se rallument. Une personne cache son visage quand la lumière apparaît.

*texte non
corrigé et
mise en
page non
définitive!*

MAP DE L'iTiNéRAiRE :



Je retourne sur mes pas. La hauteur de mes yeux n'a pas trop changé. Je marche à la recherche de vrais ou de faux souvenirs.

Je m'assieds tout devant au cinéma pour me recevoir plein d'images dans le visage.

Et puis tout s'effondre, des trous dans des montagnes, des passages secrets, des centres commerciaux, de grandes banques. J'observe ce qu'il reste en imaginant ce qui a bien pu se passer.

Un hôtel déserté d'un coup avec des tasses de café encore sur les tables, des serviettes avec des marques de rouge à lèvres, du pain sec. La piscine d'un ferry qui s'est transformée en cendrier. Des papiers importants s'envolent en périphérie et survolent l'autoroute.

Je marche sur les décombres d'une fête. Je brûle les choses sans faire exprès puis j'aime l'odeur du cramé. J'aimerais essayer de comprendre ce qu'il y a derrière ou au bout des choses.

Comment on a bien pu en arriver là?



WAITING ROOM

WAITING ROOM (pp.16-47)

~~ULTRA CONNEXION (pp.50-77)~~

~~CE QU'IL RESTE (pp.80-109)~~

~~SE RÉORGANISER (pp.112-130)~~

La salle est presque vide. Les personnes attendent seules sans un mot.

Il y a des magazines immobiliers et de bien-être.

Bien dormir, les bienfaits méconnus du sommeil. Décryptage : endorphine, dopamine, sérotonine, ocytocine... Les hormones du bonheur.

Les chaises sont bleues super propres et les tables basses. Il y a une machine à eau avec option eau très froide ou eau presque tiède.

Une personne a les yeux très grands dans le vide. Tout le monde se touche sans cesse ses propres mains. Les pieds se secouent, tremblent nerveusement, je trouve que c'est super énervant, ça met vraiment une mauvaise ambiance.

J'imagine que je pourrais faire une compilation de ces mouvements frénétiques. Capturer le mouvement et faire un montage de différents pieds qui bougent à la suite. Une vidéo infernale.

De la banalité du bien

François Beaune

Nous avons plus ou moins tous entendu parler de l'engagement de la MJC de Briançon dans l'accueil des migrants à la frontière italienne. Nous savons moins que cet engagement a sans doute signé son arrêt de mort. Nous le savons moins car cet arrêt, le nouveau maire élu en 2020 l'a signé sans opposition. *De la banalité du bien* a d'abord pour vocation de conjurer cette indifférence.

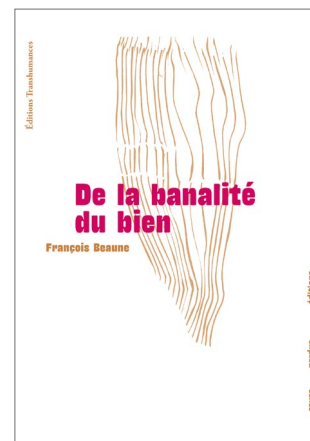
Résumé argumenté

Lorsqu'en 2024, l'association de la MJC, alors en procédure de liquidation judiciaire, commande à François Beaune un livre sur son histoire, l'idée est d'imprimer une expérience collective. L'écrivain, qui depuis quinze ans porte haut la littérature documentaire, se lance alors dans une série d'entretiens des acteurs principaux de cette aventure. L'histoire sera racontée par ceux qui l'ont faite. Et même par la MJC elle-même, à laquelle Beaune confie la narration. Le récit tourne alors à l'enquête sur soi, à l'auto-investigation : que m'est-il arrivé ? Que s'est-il passé ? Quels sont les agents, les opérateurs, les causes de mon déclin soldé par une extinction ? Qui a tué une structure devenue tellement vitale à l'écosystème briançonnais qu'elle semblait immortelle ?

Le chœur de témoins restitué par l'auteur remonte toutes ces années. Il y a d'abord l'enfance dans les années 60. Une enfance gaulliste, sérieuse et responsable. L'adolescence est comme il se doit plus tumultueuse : soixante-huitarde, baba cool, autogestionnaire. La vingtaine et la trentaine sont radieuses. La structure étend sa palette culturelle, rayonne sur le nord du département, acquiert des responsabilités nouvelles en devenant Centre Social, compte 17 salariés, héberge maintes associations. Dans les années 2000 elle atteint sa pleine maturité, qui est aussi son pic.

Faut-il imputer le déclin des années suivantes au seul nouveau maire ? N'y a-t-il pas des raisons plus profondes, et peut-être plus inquiétantes ? N'ai-je pas tout simplement fait mon temps, s'interroge la narratrice et personnage principal ? Est-ce que l'époque autoritaire et marchande peut encore tolérer une structure associative reposant sur le bénévolat, c'est-à-dire littéralement la bonne volonté des un.es et des autres, sur la bonté ordinaire, banale oui. Est-ce que cette époque si prompte à remettre sa vie entre les mains de la technologie peut encore comprendre quelque chose de la belle histoire de l'éducation populaire, dans laquelle s'inscrit pleinement la MJC de Briançon, et de la foi qui l'irrigue dans la capacité de chacun à penser et agir sa vie ?

En somme, l'histoire de la MJC raconte la France de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui. Elle offre un point de vue imprenable sur notre temps, ainsi qu'un matériau précieux pour qui veut réfléchir aux moyens de survivre dans cette adversité. L'association des éditions Transhumances et des éditions Cause perdue trouve ici tout son sens, et permettra de faire de cette publication l'occasion d'entretenir ou de réveiller l'ardeur de l'éducation populaire en provoquant l'organisation de débats dans les lieux qui la permettent : centres sociaux, Maisons des Habitants, MJC et autres Foyers Ruraux. Alors ce livre sera plus que jamais ce qu'il est : une contribution à l'effort collectif.



Co-édition Cause perdue /
Transhumances
ISBN : 978-2-487871-07-6
Format : 13x19 cm
222 p.
Prix : 17 €
Parution : 15/05/2026

..... Né en 1978 à Clermont-Ferrand, **François Beaune** a grandi à Lyon et vit aujourd'hui à Marseille. Après deux premiers romans remarqués : *Un homme louche* (Verticales, 2009) et *Un ange noir* (Verticales, 2011), il publie *La Lune dans le puits* (Verticales, 2013), recueilli d'histoires vraies collectées lors d'un tour de la Méditerranée, sur le modèle des *True Tales of American Life* de Paul Auster. Entretenant réel et fiction, il poursuit l'écriture, en livres et documentaires sonores, de ce qu'il nomme son Entresort : une galerie de personnages incarnant le monde actuel. Il publie ainsi *Une vie de Gérard en Occident* (Verticales, 2017), *L'Esprit de famille : 77 positions libanaises* (Elyzad, 2018), *Omar et Greg* (Le Nouvel Attila, 2018, prix du Livre du réel), *Dans ma ZUP* (Le Nouvel Attila, 2019), *Calamity Gwenn* (Albin Michel, 2020) et *La Profondeur de l'eau* sous le pseudonyme Jessica Martin (Albin Michel, 2025). *De la banalité du bien*, récit collectif et histoire vraie d'une MJC de montagne, est une nouvelle pierre à cette exploration des pouvoirs de la littérature documentaire.

Au début on avait peint mes initiales sur un panneau cloué au-dessus de la porte, « MJC du Briançonnais », pour Maison des Jeunes et de la Culture, bien avant qu'on n'ajoute trente ans plus tard le C et le S de « Centre social ». Ils ne devaient pas penser que je durerais autant. Mais ces trois lettres, elles galvanisent : par ce M et ce J et ce C je devenais membre active de la Haute Société des Loisirs, qui venait juste d'apparaître ici à Briançon.

Le M – cette majuscule inventée par un enfant retors, dessinant un beau jour une maison avec son toit à l'envers – annonçait ce que j'allais devenir pour les habitants de ce bout des Hautes-Alpes : un lieu de vie commun, avec mes tuyaux, mes radiateurs, mes salles polyvalentes, mon parfum rassurant de sueur de pays sur feuilles photocopiées. Le J, lui, me donnait la responsabilité des gosses du coin, en les considérant autrement que comme des êtres à dresser, à préparer à l'âge adulte. Et le C exigeait de moi de faire preuve d'imagination pour remplir ce nouveau temps libre qu'avait ouvert l'après-guerre. Finie la société paysanne autarcique d'avant, et l'être humain qui consacre toute son énergie à survivre comme il sait faire. Maintenant il s'agissait que les gens se dotent aussi de goûts, de hobbies, de points de vue sur le monde, voire même de passions inavouables comme la poésie ou la randonnée, activités qu'on réservait avant soit au fou du village soit à l'Anglais de passage.

Samir Abdelli, un éduc de rue qui travaillera pendant dix ans main dans la main avec notre équipe, se souvient de cette belle énergie : « Luc, je l'ai connu alors que j'étais encore tout jeune. Avec son beau-frère Marc et sa femme Marie, ils faisaient de l'aide aux devoirs à mes frères et sœurs.

« Et puis j'ai fréquenté les cours d'arabe de la MJC, à cause de ma mère qui voulait que j'apprenne la langue. Le bâtiment des années 80 était glauque, j'étais pas motivé, mais j'aimais bien aller y faire le con avec les autres gamins. C'était un lieu dynamique, il se passait tout le temps quelque chose. »

Isabelle, notre prof de gym douce historique, nous raconte elle aussi l'engouement qu'on suscitait : « Quand je rencontre Luc la première fois, je me souviens que le bâtiment est en travaux. Je lui propose un atelier de gym classique que j'ai élaboré à partir de mes études d'anatomie, de physiologie. Il me propose d'essayer deux cours par semaine.

« Au début on est trois-quatre femmes, puis d'année en année ça augmente, jusqu'à douze cours par semaine d'environ quinze personnes. On pratique au troisième, dans une salle qui sert à tout, donc il faut à chaque fois passer l'aspirateur. Mais pour l'achat de matériel, avec Luc c'est oui tout de suite. Tu te sens portée, car il est entreprenant, il arrive toujours à trouver les budgets, et la MJC devient très réputée, ils sont pionniers sur beaucoup de choses, mis en avant par la Fédération. Le président Raymond Cirio s'investit, lui, dans le club théâtre, et leur duo fonctionne très bien. »

Aurélie Poyau, qui sera la maire adjointe de Gérard Fromm après le retour de la gauche au pouvoir en 2009, tient aussi à témoigner de cet heureux casting : « Raymond c'était mon prof au lycée, quelqu'un de passionné et passionnant. Il animait l'option théâtre, nous emmenait voir des pièces jusqu'à Marseille. On prenait le train le mercredi matin et on remontait le soir, avec le dernier train. Neuf heures de transports pour trois heures de spectacle, mais que des super-souvenirs. Il attirait les jeunes à la MJC, c'était une des portes d'entrée. »

Dans cette première moitié des années 90, nous développons beaucoup de nouvelles activités. Par exemple la « Galerie du 35 », du nom de notre adresse au 35 rue Pasteur, qui toutes les trois semaines va proposer des vernissages d'artistes locaux qui étaient le prétexte à de belles soirées. Ce n'est que bien après que se créera à Briançon une galerie d'art au sein de l'hôpital, puis une autre à la fondation Seltzer et maintenant le Centre d'art contemporain, mais à l'époque il n'y a que nous. On organise ça sans le moindre budget, pour un public qui ne serait jamais allé à une expo ailleurs, et il y a toujours une chouette ambiance avec tous les Rembrandt du coin.

Dans les années 90, notre bourgeoisie briançonnaise n'a donc aucun problème à voir tout l'intérêt de l'associatif, et elle participe même aux événements qu'on organise. Comment se fait-il alors que trente ans plus tard ce ne soit plus le cas avec le nouveau maire ? Que s'est-il passé entre-temps ? On en parle à Olivier Antoyé, le bras droit de Luc toutes les dernières années, et un de nos meilleurs animateurs : « Pour quelqu'un comme Arnaud Murgia, le modèle associatif est révolu. Il nous l'a dit clairement d'ailleurs : tout cet argent public ne peut pas être confié à des associations. Pour lui on n'est pas sérieux, pas légitimes. »

Évidemment, pour Luc, Olivier ou Daniel, cette position semble aberrante, injustifiable. Mais si on tente de se glisser dans les pantoufles vernies du nouveau maire, on comprendra de l'intérieur que cette idée de confier de l'argent public à des quidams ne va pas de soi. Qu'un maire considère les associations comme des concurrents des services municipaux n'est en réalité pas si surprenant.

Mon écrivain Tchoa, qui est de la même génération que Murgia, me racontait qu'il avait longtemps utilisé le cadre associatif pour développer des projets culturels, mais sans avoir conscience de ce que signifiait l'associatif, avec sa loi, ses règles, son fonctionnement. Il lui fallait un président et un trésorier pour créer ses fanzines, mais il agissait en petit patron, car personne n'avait pris le temps de lui expliquer concrètement l'intérêt de ce cadre. L'idée même de s'associer lui était étrangère : ses expériences familiales et humaines l'avaient persuadé que la vie est une épreuve solitaire qui consiste à passer des examens pour avoir des diplômes et ensuite un travail plus ou moins choisi ou pénible en fonction des résultats. S'associer n'entraîne pas dans l'équation. Pour notre Arnaud municipal comme pour notre écrivain, la seule solution était de faire carrière, soit dans le privé soit dans le public, pour le marché ou pour l'État, sans que ce troisième terme qu'est l'associatif soit même évoqué.

Par exemple le maire est certainement convaincu, comme le Tchoa me disait l'avoir longtemps été, que les réunions sont une des pires choses sur terre que l'être humain doit subir, une perte de temps sèche, voire presque une idiotie.

Faut-il nous blâmer de n'avoir pas laissé la place aux jeunes, d'avoir trop occupé le terrain ? Est-ce que la nouvelle génération, censée reprendre le flambeau, était réellement prête à s'investir autant, à donner son temps et son énergie au fonctionnement d'une structure de cette ampleur, avec mon type de pedigree ?

A. Fantoni : « Je pense que Daniel et les autres auraient aimé passer la main, mais que le renouvellement dans les CA n'est pas aisé, et c'est aussi un fait de société que dans les associations aujourd'hui il y a bien moins de militants. Au Comptoir des Assos on a du mal à trouver des gens qui portent des idées, qui osent questionner les choix de la collectivité et ne pas être d'accord avec tout. »

Daniel Gilbert, qui après les derniers licenciements en juillet 2023 et la mise en liquidation est toujours à l'heure actuelle, c'est-à-dire en octobre 2025, en attente d'un jugement pour clore l'activité de l'association, insiste lui aussi sur ce point : « Le renouvellement du CA, depuis que j'y suis, a toujours été difficile. C'est répulsif pour des jeunes de voir la charge de travail et les compétences que réclament ces postes de bénévoles. Ils arrivent à s'engager en réaction à quelque chose qui les touche ou les choque, comme un festival de musique ou la cause des migrants, mais la gestion d'une association, qui va demander du temps de réunion, de présence, de paperasse, ne leur fait pas envie. En plus ils pensent qu'ils ne savent pas faire et en vrai ils n'ont pas tort, car c'est de plus en plus compliqué.

Avec l'installation des exilés, qu'on appelle à l'époque les « migrants », dans l'ancienne caserne de CRS vétuste attenante au 35 rue Pasteur, ma vie quotidienne se trouve bouleversée. Mes adhérents briançonnais prennent peur, ils n'ont pas l'habitude de voir autant de Noirs d'un coup. En interne c'est aussi pour nous une charge de travail en plus.

K. Moreau : « Avec cette nouvelle activité je n'avais plus le temps de traiter les demandes d'asile, et mes habitués m'ont reproché de les délaisser. Les subventions de la préfecture ont été bloquées et c'était clairement notre service qui était visé et menaçait les postes

de tout le monde. On a donc décidé d'arrêter l'accompagnement aux migrants, et j'ai repris mon activité d'avant. Mais tous les bénévoles avec lesquels j'avais l'habitude de travailler sont partis au Refuge Solidaire, et l'ambiance à la MJC a changé.

« L'arrivée des migrants pour moi a été un révélateur. Luc et Daniel je les ai vraiment découverts, et j'ai été fier de travailler avec eux. Mais j'ai aussi commencé à avoir honte de certains collègues, qui ont montré du ressentiment vis-à-vis de la MAPEmonde et de l'investissement de Luc dans son accueil inconditionnel aux plus démunis. Mon amour pour la MJC s'est effrité. C'est vrai que les migrants prenaient beaucoup de place, et que des fois le hall d'entrée était crade. Je parlais du principe que l'urgence était de les mettre à l'abri, peu importe la gêne occasionnée, mais certaines familles n'osaient plus entrer dans la MJC, la situation s'est tendue. »

Karine, Luc et les autres se démenaient et en même temps j'en entendais penser tout haut que notre aide aux exilés était une manière de les victimiser pour faire de nous des héros, des sauveurs, plutôt que de les laisser se confronter à leurs difficultés. Que notre travail d'assistance leur faisait plus de mal que de bien, et qu'au final les associations de gauchistes comme la nôtre, qui ont pitié de tout ce qui bouge, ne rendent service à personne. Que la vraie charité c'est de laisser chacun suivre son destin en arrêtant de proposer aux autres des cadres infantilisants nés de nos mauvaises consciences.



Genre : roman

Format : 12 x 18,5 cm

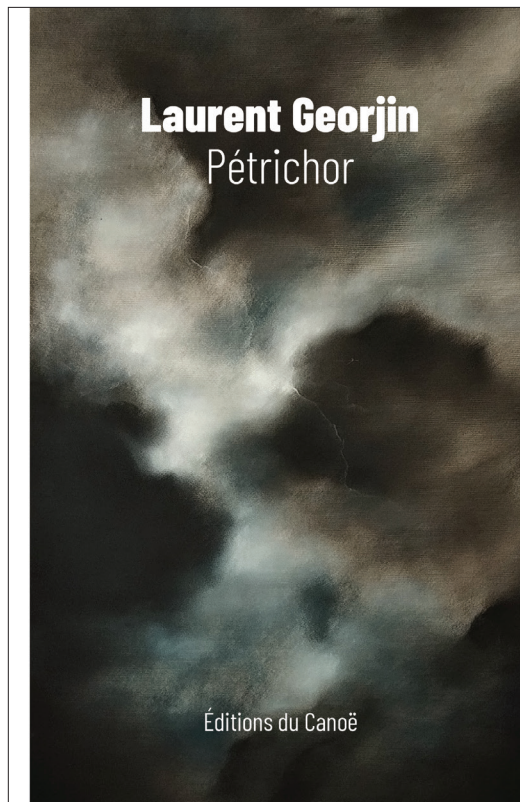
Pages : 144

Prix : 16 €

ISBN : 978-2-487-558-17-5



Laurent Georjin est né le 25 août 1968. Il écrit des fictions radiophoniques produites par France Culture et surtout La Première RTBF. L'une d'elles, réalisée par l'auteur, est nominée au prix Europa à Berlin en 2009. En 2019, il écrit un texte pour Yolande Moreau qui l'enregistre pour La Première RTBF. Les éditions Esperluète publient son premier roman, *Portraits en forme de nuage qui passe*, en 2009. Les éditions du Canoë font paraître le second, *Portrait d'une fille qui ne se ressemble plus*, en 2022. Après avoir écrit et réalisé huit courts métrages, il a en projet un premier long métrage pour le cinéma produit par Alexandre Cornu (Les Films du tambour de soie) dont le tournage est prévu pour le printemps 2026.



13 mai

C'est au cœur de l'été. Le fils aîné devenu Kathy vient d'être incinéré. La mère, le père et le fils cadet – le petit frère âgé de trente ans – se retrouvent dans la maison familiale qu'ils n'habitent plus depuis plusieurs années. Kathy est avec eux. Aucun ne perçoit sa présence. La mère, la dernière qui l'a vue vivante, semble la ressentir. Elle a toujours souhaité être proche d'elle, surtout après son départ survenu il y a longtemps. Il y a longtemps aussi qu'elle vit seule, douloureusement séparée du père qui a tenté de refaire sa vie. Petit-frère, lui, n'a pas encore commencé la sienne. Il lui cherche un sens, redoute de se tromper. Il est pourtant doué d'une conscience qu'il aimerait moins vive et dont Kathy connaît la valeur. Dans la chaleur épaisse, presque suffocante, alors qu'un orage monte, opacifiant le ciel, Kathy, la narratrice à la fois empathique et dure, dit l'histoire des liens défaits et d'un nouvel espoir. Ses mots sont comme la pluie qui rafraîchit l'air et donne à l'odeur de la terre mouillée le nom de Pétrichor.

Son corps.

Qui était presque entièrement celui qu'il désirait.

Il ne restait plus qu'un seul changement, qu'une seule opération – la plus onéreuse –, alors cette nuit sur cette aire d'autoroute, cette nuit comme celles qui l'ont précédée pendant plusieurs mois, peut-être plusieurs années, il a oublié sa fatigue, son épuisement et s'est réfugié dans une légèreté qui lui demandait sûrement beaucoup d'efforts pour la rendre réelle, puis il est apparu, étincelant dans les atours d'un désir de pacotille et s'est laissé saisir par le regard du premier venu, qu'un autre a remplacé, puis encore un autre, tout au long de la nuit, comme tout au long de celles qui l'ont précédée durant des mois, des années.

Sa vie...

N'aurait-elle été que dureté et violence, âpreté et angoisse ?

Sans doute n'ignorait-il pas qu'il s'y exposerait sans cesse.

Il avait conscience de toute chose, n'en négligeant aucune, donnant à chacune d'elle, qu'elle fût petite ou grande, apparemment futile ou assurément profonde, une égale attention.

Il avait conscience de ce que serait sa vie avant de pouvoir être qui il était au fond de lui.

Cette conscience l'épuisait.

Elle lui procurait aussi de la force, de la persévérance et d'une certaine manière – aujourd'hui je le comprends – quelque chose qui ressemble à l'oubli.

Pour devenir qui l'on est au fond de soi et faire exister sa vérité, n'est-il pas nécessaire de s'abandonner et de se perdre au moins un peu ?

Cette nuit...

Cette nuit sur cette aire d'autoroute...

Depuis ce matin, depuis que j'ai vu le corps de mon fils devenu ma fille pour la première et dernière fois, la pensée de cette nuit m'emplit de dureté, de violence, d'âpreté et d'angoisse.

Mon fils aîné.

Ma fille aînée.

Mon unique fille.

Ma fille.

Il l'était déjà dans ce corps de petit garçon, cela se voyait comme le nez sur la figure.

Cela se voyait, oui, mais je n'ai pas voulu le voir, j'ai préféré me confiner dans le malaise provoqué par cette découverte.

Mon âme n'est pas belle – il me le disait avec force, me le criait au visage et il avait raison.

Comme je n'ai pas voulu l'écouter, blessé dans mon amour-propre, la mauvaise foi l'a sûrement rendue très laide et détestable.

Mon fils aîné.

Ma fille aînée.

Mon unique fille.

Ma fille.

Je veux penser à toi.

Je veux penser aux jours que nous avons perdus, à ceux que je t'ai retirés par le refus de te voir.

Je m'efforcerai de me rendre disponible pour que cette pensée s'épanouisse, libre comme tu l'étais.

**ÉDITIONS
D'EN BAS**

Jean-Bernard Vuillème

La Tour intérieure

« Pourquoi ne pas passer du laid à l'ignoble ? »

Éditions d'en bas

En librairie mai 2026

Format 14x 21cm

Pages: 128 p.

Prix: 17 €

Broché

Rayon Littérature

ISBN 978-2-8290-0705-7

La Tour intérieure

Jean-Bernard Vuillème

« Pourquoi ne pas passer du laid
à l'ignoble ? »

PRÉSENTATION

La Tour intérieure dépeint l'univers étouffant d'un immeuble construit par un promoteur peu scrupuleux.

Chronique d'une claustrophobie annoncée et retour à son propre enfermement.

Auteur d'une vingtaine de livres, fictions (romans, nouvelles), récits, essais, Jean-Bernard Vuillème est un écrivain plusieurs fois distingué, notamment par le Prix Renfer pour l'ensemble de son œuvre, par le Prix Schiller et par le Prix Michel-Dentan. Il est aussi critique littéraire et journaliste.

**DIFFUSION ET DISTRIBUTION
FRANCE**

Paon diffusion/SERENDIP livres



Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS
SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géaux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Avant-propos

Hitler, a-t-on écrit, était un « mal-aimant ».

C'est faux, je jure que c'est faux ! Hitler a semé ses spermatozoïdes comme Larousse, à tout vent, et les sous-Hitler ne se comptent plus en Suisse, en France, ailleurs.

Le récit de « La tour intérieure » est-il absolument fictif ? Faut-il exclure le côté diabolique de certains promoteurs immobiliers et ne retenir que leur incompétence ? À ceux qui vivent dans leur HLM de répondre. Je souhaiterais que ce livre soit lu par tous les mal-logés, les emmurés vivants de ce siècle qui aurait dû être, selon Victor Hugo, celui d'une « nation extraordinaire et libre qui aura quelque peine à faire la différence entre un général d'armée et un boucher. » Je souhaite aussi que les promoteurs, les ingénieurs, les architectes, les gérants lisent ce récit.

L'esclavage de jadis est devenu l'esclavache. Nos immeubles (« Humanothèques » comme les appelle Domingos Semedo) sont à l'image de nos bonheurs déguisés – la peur, la soumission, nos libertés soigneusement ou brutalement policières... La différence, aujourd'hui, entre « un général d'armée et un boucher » ? Silence dans les rangs, ça vaut peut-être mieux...

Dans cette tour intérieure, cette prison affolante, qu'est devenue notre planète, où même nos heures de promenade annuelles confinent au supplice, il faut bien que des cris s'élèvent : stop, sinon vous êtes foutus ! Et ces cris, leurs destinations savent très bien à qui ils sont adressés...

Pour conclure, je citerai l'auteur : « On avait cessé de penser. Chacun assumait, sous surveillance, la responsabilité qui lui avait été confiée et le monde s'arrêtait au bout de cette maxime : à chacun sa part de travail ».

Pensez-y...

Jean-Marc Lorétan

timide. Il n'osait pas et s'en consolait en se faisant passer pour un architecte respectueux de l'homme, un artiste en butte aux préceptes de l'époque. Rigide sur le principe – approcher les limites de l'inhabitable – le promoteur s'était gardé de donner des consignes contraignantes. Yvan Schmassmann pouvait donner libre cours à son imagination créatrice.

Quelques semaines s'écoulèrent et l'architecte se présenta chez le promoteur avec une esquisse de projet qui fut repoussée : un habitat souterrain. Parolavi réfléchit pendant une nuit. Ses conclusions peuvent se résumer ainsi : habiter sous la terre, cela risquerait de séduire quelques originaux, voire des contestataires qui s'y installeraient par défi pour se moquer de leurs contemporains. Le promoteur voulait quelque chose de plus original. D'ailleurs, Schmassmann ne défendit que mollement son projet, se contentant de suggérer qu'il pourrait trouver toutes sortes d'artifices de nature à rendre le souterrain parfaitement inhumain, par exemple en faisant voisiner garages et appartements. Il fit valoir un autre argument : quoi de plus discret qu'un souterrain ? En cas d'ennuis avec l'Administration, il serait possible de prétendre travailler au bien de l'humanité, car en ces temps troublés, pas un seul abri anti-atomique n'était superflu. Parolavi eut tôt fait d'écarter cet avantage. Selon lui, les riches bourgeois auraient bien été capables de louer un appartement souterrain dans l'espoir de préserver un minimum d'intimité en cas de conflit nucléaire. Quoi de plus désagréable pour eux que de cohabiter dans un abri classique ? Yvan Schmassmann se remit au travail sans insister. Son client avait le droit de se montrer exigeant et tout allait au mieux puisque Parolavi s'était déclaré satisfait malgré son refus. Le promoteur sentait Schmassmann de plus en plus passionné par ce projet, animé par le désir de concevoir une habitation véritablement humiliante pour ses futurs locataires.

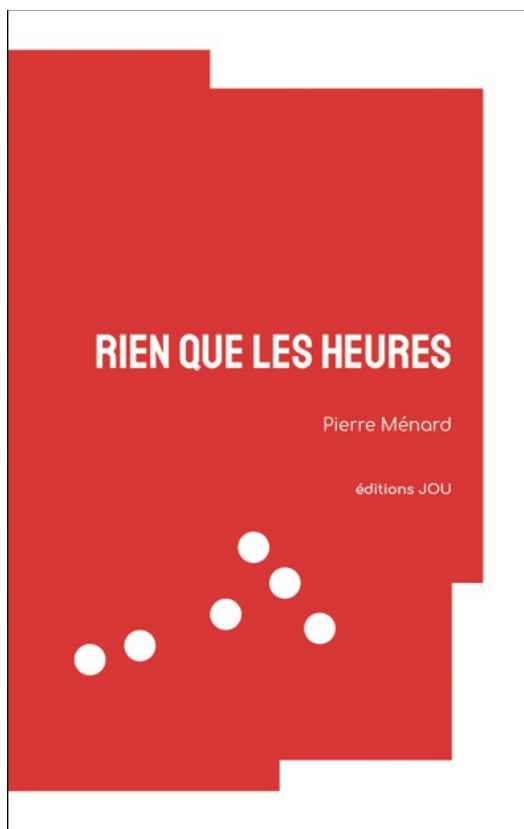
Phil se leva et se dirigea vers un placard qui s'ouvrit devant lui. J'en profitai pour allumer une cigarette et siroter ma menthe à l'eau. À travers le verre que je tenais à hauteur des yeux, je le regardais revenir à son fauteuil, un grand cahier ouvert dans les mains. Derrière le liquide vert, torse bombé et jambes filiformes, Phil me fit brusquement l'effet d'un homme à moitié fou qui prononçait des discours malfaisants. J'éprouvai le sentiment d'émerger péniblement d'un rêve trouble, juste assez longtemps pour douter que je rêvais, être sûr que je rêvais, que je ne rêvais pas, puis ne plus savoir du tout, dans un instant terriblement long à faire la part des choses pour me retrouver enfin dans la réalité du salon, le cousin Phil très sérieux professeur, combinaison de toile beige, coupe de cheveux réglementaire, regard pénétrant à peine exalté, Phil qui mesure son trouble, sourit gentiment et s'assied de nouveau devant moi.

– Tu suis, mon histoire t'intéresse ? Si tu es fatigué, je poursuivrai demain.

– Non-non Phil ! Continue !

Et Phil, triomphant, brandit un paquet de feuilles enroulées dans un élastique :

– C'est le journal de Pierre Parolavi !



éditions JOU

Rien que les heures

Pierre Ménard

270 pages

18 euros

ISBN : 978-2-492628-13-9

Diffusion-Distribution SERENDIP-LIVRES

à paraître le 15 mai 2026

Au même instant, dans différents endroits du monde, 146 pays et 396 villes, le temps s'arrête, en alerte. La succession des scènes qui surgissent, des situations qui apparaissent dans le désordre comme autant d'épiphanies, forme une constellation d'instantanés suspendus, d'arrêts sur image. La juxtaposition de ces multiples strates du récit permet d'explorer simultanément différents points de vue dans une expérience polyphonique. Un lent cheminement qui révèle, de la veille au lendemain, le trait d'union reliant l'espace dans le temps, l'épreuve d'une présence au monde. Un monde où trouver sa place, où il y a lieu d'être. Ce récit n'est pas une invitation au voyage, mais une tentative de capturer l'ubiquité et la simultanéité des expériences humaines à travers le globe. Une traversée immobile qui nous relie aux autres et à nous-même.

Pierre Ménard

Né en 1969 à Ris-Orangis, Philippe Diaz est bibliothécaire, il vit et travaille à Paris. Publications précédentes : *Le Spectre des armatures* aux éditions Le Quartanier, *Quand tu t'endors* chez Actes Sud junior, *Comment écrire au quotidien : 365 ateliers d'écriture* chez Publie.net, *Laisse venir* (coécrit avec Anne Savelli) et *L'esprit d'escalier* publiés par La Marelle, *Mémoire vive*, chez Abrüpt. Pierre Ménard est le pseudonyme qu'il a choisi en tant qu'auteur de littérature numérique et d'expérimentations transmédiales. Son site : liminaire.fr

Extrait :

00:24 48°53'57.1"N 2°20'10.8"E

Jar, Norvège : 00:24

Playa El Valle, République dominicaine : 15:24

Keskin, Turquie : 02:24

Arganil, Portugal : 23:24

Vienne, Autriche : 00:24

Santa Ana, Salvador : 20:24

Safune, Samoa : 13:24

La flamme vacille, fragile, au sommet de la bougie. La cire fondue s'accumule près de la mèche noircie, marquée par le feu. Lorsque les doigts s'en emparent, ils impriment leurs empreintes dans la matière tiède et malléable. Ombres et lueurs dansent sur les reliefs du visage de celle qui s'approche, en quête de lumière. Son visage se métamorphose à chaque oscillation de la flamme, sculpté par ses éclats fugaces. Ce qui pourrait advenir là-bas, ce qui se jouera demain, ce qui s'est effacé hier.

Sur la plage, elle jouait avec sa fille et son fils, construisant un château de sable. Les enfants, vite lassés, se sont tournés vers d'autres jeux, laissant leur mère seule à son ouvrage. Pourtant, elle a continué, obstinée. Il y a quelque chose d'essentiel à achever cette construction, même si personne ne la regarde. Finir ce qu'elle a commencé. Une leçon transmise par ses parents, qu'elle espère à son tour inculquer à ses enfants. Elle fait une pause, contemple son œuvre. Les tours dressées vers le ciel. Un château comme celui dont elle rêvait dans son enfance.

Deux hommes marchent dans la nuit. Le faisceau des torches révèle par fragments les contours mouvants des arbres, comme autant de secrets mal dissimulés. Leurs pas résonnent en cadence, mais chacun sait qu'un jour cette harmonie sera rompue, démasquée par une lumière plus crue. L'obscurité leur offre pour l'instant une protection fragile.

Elle ne s'en était pas aperçue tout de suite. Une sensation diffuse, presque imperceptible, une crampe au creux de l'estomac, une pointe lancinante dans le ventre. Pourtant, elle connaît bien cette douleur qu'elle anticipe la plupart du temps. Mais, cette fois, les signes lui ont échappé, dissimulés par d'autres stimulations. Les bruits de la fête, la musique assourdissante, les corps ondulant en rythme sous les lumières clignotantes. Les regards qui se cherchent se croisent dans la confusion de la foule. Elle baisse les yeux. Sa robe, éclaboussée, teintée de rouge. Couleur sang.

Ses jambes fléchissent, tremblotantes, inutiles. Les genoux cèdent, entraînant le bassin dans un effondrement silencieux, suivi par le reste du corps. Sa vue vacille, troublée par un voile momentané. Des bourdonnements envahissent ses oreilles tandis que les bruits environnants s'éteignent brutalement. Puis vient le vertige. La tête renversée en arrière, les jambes légèrement relevées. Il a soulevé la paupière de son œil droit, scrutant la dilatation des pupilles. Ce contact anodin, à la manière d'un pincement, suffit à la ramener à elle.

La main de cette femme hésite à composer le numéro de sa jeune sœur. Autour d'elle, l'agitation des urgences. Derrière son dos, les pleurs étouffés de ses parents, essayant de rester dignes malgré la peine. Elle garde le combiné appuyé contre son oreille droite, la tête baissée, incapable de taper les chiffres sur le clavier. Elle doit annoncer son décès. Elle répète mentalement les mots qu'elle doit prononcer, cherchant à adoucir leur impact pour ménager son beau-frère, mais elle ne peut rien estomper sans prolonger l'attente. Elles n'ont pas besoin de se regarder, tant elles se connaissent depuis longtemps. L'intimité de leur relation rend superflu tout échange verbal. Leurs gestes s'harmonisent naturellement, elles tissent les nattes de joncs avec une fluidité instinctive. À genoux ou assises en tailleur. Le froissement répété des feuilles sèches produit un murmure dans lequel une vérité semble se cacher. La beauté réside dans la précision parfaite de leurs mouvements. La profondeur, elle, demeure tapie sous la surface.

éditions JOU - 60 rue Édouard Vaillant, 94140 Alfortville – France

mail : contact@editionsjou.net

<http://www.editionsjou.net>

maison troublé

maison trouble publie des écrits
d'artistes dont la pratique s'engage
avec la parole, le corps et le geste.

Chaque livre, conçu en semi-
artisanal, émerge d'un collectif
 ph m re qui invente ses propres
méthodes et formes de vie.

Les écrits accompagnés ont
vocation à proposer des
alternatives et à travailler des
imaginaires et des mondes
désirables.

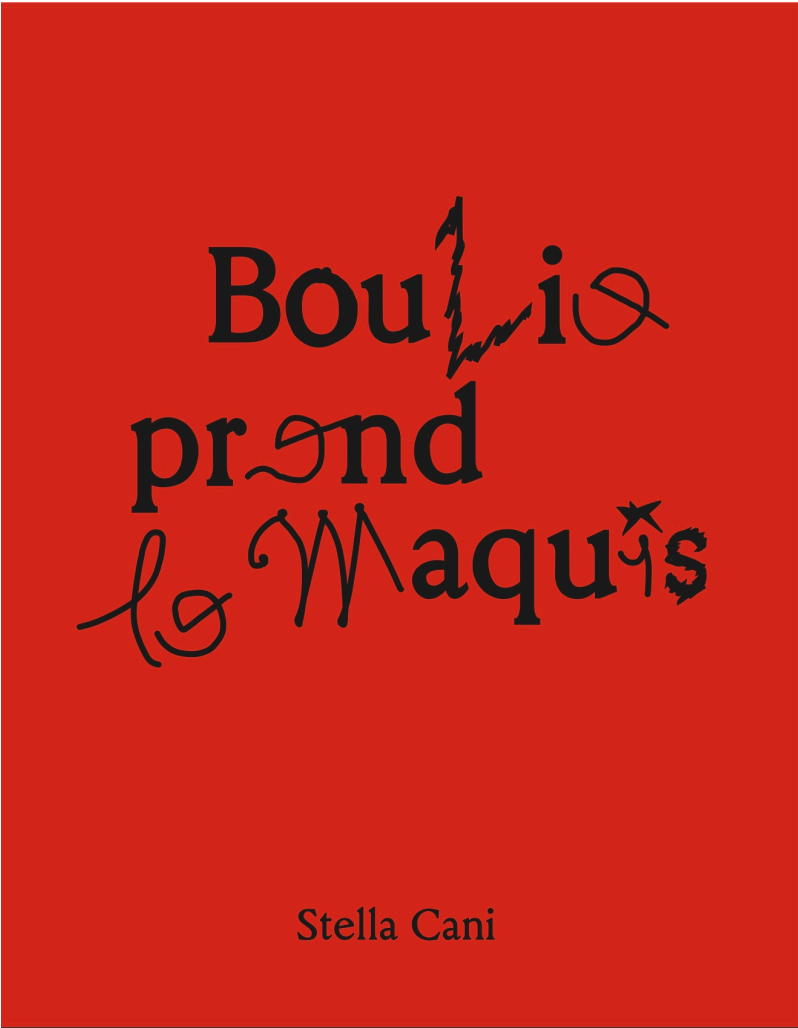
Nouvelles collection dans ma bouche

Terrain d'expérimentation
pour des écrits hybrides d'artistes.

Le nom de cette collection vient d'une phrase de
Dorothy Allison, CE QUE JE DIS, C'EST QUE LES MOTS
MURISSENT DANS MA BOUCHE, extrait du poème TOUTES
NOS LANGUES CULTIVENT LA VÉRITÉ*.

CE QUE JE DIS. Elle fait hospitalité, avec précision et
droit au but. DANS MA BOUCHE. Comme on tire une
fléchette. LES MOTS MURISSENT. Avec les gestes et les
sensations qui précédent le tir.

* Dorothy Allison, LES FEMMES QUI ME DÉTESTENT,
 d. Hystériques & associées, 2024



Boulië prend le Maquis

Stella Cani

Enfant, Boulië passe tous ses étés en Corse chez ses grands-parents maternels, bercée par les chants corses et les histoires de *vendetta*. Quand, des années plus tard, sensations et gestes fissurent l'amnésie traumatique de l'inceste qu'il a vécu, Boulië est confrontée au silence de sa famille. La parole est sa riposte. Fragments après fragments, les souvenirs s'égrènent et la mémoire s'écrit, logée à même le corps. *Prendre le maquis*, fuir et lutter, c'est une manière de transformer sa colère et de se faire justice soi-même face aux violences instituées.

Conception graphique : Morgane Brien-Hamdane

Roman

Parution 01/05/2025

ISBN 9782959154324

120 pages (estimation)

Format 130 X 180mm

Dos carré collé

prix 14 €

Stella Cani fabrique des spectacles, des films et des livres depuis une dizaine d'années. Elle a participé au projet collectif // autour de la figure de Jill Johnston avec, entre autre, la publication d'un livre de traduction collective aux éditions Brook et un film documentaire auto-produit. *Boulië prend le maquis* est son premier roman et prend part à un vaste travail artistique autour de l'inceste, de la domination adulte et des imaginaires queer.

En révélant mon inceste à ma famille corse, je pensais qu'elle allait se lever vent debout. Vendebout — Vendetta. Je pensais qu'ils allaient réagir en mode justiciers pour un monde meilleur et des droits pour nos gosses. En mode instinct protecteur, pas touche à Bouliè. J'imaginai les hommes de ma famille aller donner une grosse claque au daron qu'il y aurait un minimum d'action. Je n'appelle pas au meurtre de mon père. Je demande juste une petite remise en place. J'sais pas un petit plasticage de maison quoi ;) Oh tonton Antone ! Oh tonton Dume ! Pasquale ! Babone ! Allez quoi, vous savez faire, faites pas comme si vous saviez pas vous défendre pétard !

Rien n'a été fait.

Surpris par la nouvelle.
Décontenancés.
Mal à l'aise. *Ah bon ?*
Vraiment ? Il t'aimait tellement...

Plus de dix ans que je leur en ai parlé et ça arrive encore qu'on me demande parfois de ses nouvelles :

Moi : Euh tu sais je le vois plus...

La mif : Ah bon tu le vois plus ?

Iels me font le coup d'Alzheimer.

Moi : ba oui je t'en ai parlé, je t'ai raconté ce qu'il m'avait fait et qu'il ne reconnaissait pas ce qu'il avait fait. Je te l'ai dit plusieurs fois. Et que quand je suis allée lui parler il a rigolé et il a dit que je fantasmais. Et que lui aussi il fantasmaît sur sa grand-mère quand il était petit d'ailleurs. Tu t'en souviens maintenant ?

La mif : (silence)

Ma plus grande peur c'est que quand je serai vieille je me souviens plus de rien de ma vie à part de mes 5 à mes 9 ans. Ça m'embêterait de finir ma life là-dessus. Le paradoxe avec cette peur c'est que j'ai oublié une bonne partie de ce qui s'est passé. Ma mémoire me protège, ou plutôt le protège. Je suis comme Dory dans le monde de Némò.

C'est le poisson qui accompagne Marin, le père qui cherche son fils Némò. Dory a des troubles de la mémoire et elle oublie tout ou presque. Au départ, Marin il est fatigué il en a marre de Dory mais en fait ses souvenirs et son rapport aux souvenirs vont devenir super précieux dans la recherche de Némò. Dory elle est dans une temporalité non-linéaire, sa mémoire fonctionne par flash, par fragments. C'est Jack Halberstam qui dit ça. Et je pense que y'a pas mal de Dory dans le monde. Les personnes qui ont Alzheimer mais aussi toutes celles qui ont vécu des gros stress post-traumatique et qui vivent avec des souvenirs particuliers.

Des souvenirs-sensations.

Des souvenirs enfouis entre les os, sous la peau, entre des muscles, des veines, dans une articulation. Des trucs qu'on a vécu dans un corps plus petit, en pleine croissance. Des souvenirs qu'on pense que ça n'a pas existé car y'a pas d'images précises.

Des trucs qui coulent ici et là. Qui dégoulinent, qui donnent froid, qui nous rendent vulnérables. Des souvenirs qui ont une forme abstraite, qui se sont logés dans le corps. Et le corps il a gardé et parfois il relâche une capsule temporelle en mode

oh regarde t'as reçu du courrier. Une carte postale de ton armoire. Une carte postale de ton lit. Une carte postale de tes joues rouges. Ça remonte à la surface et parfois c'est des nouvelles dont on se passerait bien.



La vendetta c'est devenue une dette à moi-même. Si personne ne me fait justice, peut-être devrais-je me faire justice ? Avec mes propres moyens ? Mes propres capacités ? Mes propres privilèges ? Par exemple là j'écris et ça sera peut-être publié et ça sera peut-être lu, et ça sera peut-être rendu public. Et peut-être que ceux qui n'ont rien dit auront honte. Et peut-être que j'aurais un peu moins honte ? C'est tout ce que je me souhaite.

Moins honte.

Me sentir comme une plume dans le vent.

Dans le vent.

Dans la vendetta.

Vendetta papa. Check.

Mais en fait c'est mon père que je dois venger. Peuchère le pauvre. Je serai donc ce garçon qu'il n'a pas eu, l'homme de la famille c'est moi. Un coup de crayon au-dessus de ma bouche et me voilà moustachu. Justicier masqué et dragkingay ! Je pars dans le passé mettre des claques à quelques ancêtres qui ont déconné. Poussez-vous je venge le daron. Le daron fragile c'est son blaze. Venger mon papounet et venger toute la société. Et venger maøn adelphe et ma mère.

Et toutes les femmes humiliées de ma famille. Et venger les chieñnes aussi. Les chieñnes de chasse dressées à tuer des sangliers. Et venger les enfants et petites enfants qui arrivent ou qui vont arriver. Les venger plutôt que de les baptiser. À bas l'Eglise les flics et les fachos. Allez c'est cadeau !

il Corso non perdona mai ne vivo ne morto
le Corse ne pardonne jamais dans la vie
comme dans la mort

Boulie chérie,

J'ai fait comme tu m'as dit je suis allée voir la vieille à côté de la maison de Vanina. Je lui ai demandé de te faire l'occhio à distance. J'ai mis la photo. Elle a dit qu'elle ne voyait rien qui pourrait te gêner, que tes intuitions sont bonnes. Donc sois serein, fais comme tu as décidé. Tu me diras quand tu pourras venir au printemps. J'aimerais bien que tu m'aides un peu ici.

Tu embrasses tout le monde et tu fais des gros câlins à Cloub's.

Ta mère-grand, mamone

Depuis que j'ai dit à ma famille que j'écrivais un livre iels ne m'ont jamais autant écrit. Certaines m'encouragent, d'autres me demandent d'arrêter. On me reproche de vouloir me venger. La haine attise la haine. C'est vrai. Mais je ne crois pas que ce projet soit porté par la haine. Au contraire.

Ce matin un sms *pourquoi ressasser ce qui est passé* ? Mais je ne suis pas du genre à regarder en arrière. Sérieusement je ne pense pas être nostalgique. Je veux épuiser et transformer un passé qui ne passe pas et qui me hante souvent la nuit. Quand mon père parle de l'inceste qu'il m'a fait subir, au lieu d'employer des mots simples et clairs, il préfère dire sortons de ce cauchemar. Et je suis d'accord avec lui, je voudrais arrêter de faire des cauchemars la nuit. C'est bien pour ça que j'ai commencé à écrire. Mais aussi pour faire de la place à d'autres choses. Je ne veux pas ressasser mon inceste toute ma vie mais tant qu'on ne m'écouterait pas et que des personnes continueraient de me silencier, eh bien je donnerai de ma voix. Comme le ferry qui diffuse Corsica quand on arrive aux abords des côtes. Y'a toujours des personnes qui découvrent une chanson quand d'autres l'entendent pour la 136^{ème} fois.

Si rivolta è ribella,
S'omu disprezza a so ghjente
Corsica

Elle se révolte et se rebelle,
Si l'on méprise les siernes
Corse
(Corsica, Petru Guelfucci, 1991)



Matthieu Lefèvre
Mon prénom est fiction

Matthieu fait sa rentrée dans un lycée de Senlis en 2005. Pour ce garçon né différent, ce moment est important. Éloigné de son ami Sébastien, qui continue dans une autre filière, il retrouve Victoire, qui vit dans le même village que lui, rencontre Aurore, et recroise Paul, qu'il avait connu à l'école primaire et qui a toujours été populaire. Matthieu, lui, ne sait pas bien qui il est. Paul le sait-il ? Leurs identités leur appartiennent-elles davantage que leurs prénoms ? Sont-elles réalité ou fiction ? Dépassés par le secret qui les lie, Matthieu et Paul apprennent à survivre dans un univers où la différence est menaçante et où le danger lui-même se construit.

Né dans l'Oise, Matthieu Lefèvre a fait ses études à Amiens puis à Lille. Il vit maintenant à Paris. L'été, dans l'Aveyron, il lit Virginia Woolf ou Deborah Levy.

sISBN : 978-2493205-09-4
© Perspective cavalière, 2026
Graphisme : Benoît Laureau
Illustration : Christophe Merlin
Couverture souple avec rabats
12,9 x 19,8 cm
Environ 280 pages, 20 €

Date de publication : 13 mai 2026

Contact presse & librairies :
Étienne Gomez
0679918283
editionsperspectivecavalier@gmail.com

Diffusion et distribution :
SERENDIP LIVRES
01 40 38 18 14
contact@serendip-livres.fr

« Un livre remarquable, qui frappe toujours juste. On a de plus en plus besoin de textes de cette force, de cette profondeur, de plus en plus besoin de voix comme celle-ci. On ne peut que dire *merci* à l'auteur. »

Daniel Arsand



Photo © Matthieu Lefèvre

#province #famille #lycée #école #adolescence #identité #masculinité #genre #harcèlement #FN(RN) #scarifications #agression #écriture #autofiction #fiction

Résumé :

Ce **roman des années lycée**, qui commence le jour de la rentrée le 2 septembre 2005 et se termine le soir du 14 juillet 2008 où les bacheliers fêtent leur réussite, est le **roman d'une passion adolescente en milieu hostile**. Matthieu est **un garçon né différent**. Il joue aux poupées, il n'aime pas les sports collectifs, il est mal à l'aise en groupe, etc. Jugé efféminé et traité de « PD », il a un passé de collégien harcelé. Par ses nouveaux amis, il recroise Paul, qui était l'ami de ses harceleurs et qui est maintenant apprenti boulanger. Contre toute attente, Paul demande à le revoir et leur relation évolue au gré **des rituels de la sociabilité lycéenne** (fêtes et soirées, sports et jeux, révisions, séjour linguistique, vacances, visite au parc Astérix, séances de films, nuits chez l'un et chez l'autre, etc.).

Le cadre est celui d'**une petite ou moyenne bourgeoisie de province poreuse aux idées du FN**. L'actualité politique sert d'ailleurs d'arrière-plan à plusieurs scènes et alimente plusieurs conversations : référendum de 2004, élections de 2007 (débat de l'entre-deux-tours Ségolène Royal-Nicolas Sarkozy), montée du Front National (affiches de Jean-Marie Le Pen dans le paysage), etc.

La relation des deux garçons contient **tous les germes de l'autodestruction**, Matthieu ne sachant pas s'il est homosexuel et Paul se déclarant hétérosexuel.

On peut y distinguer trois phases :

1. Chap. 1-15 (années de 2^e et de 1^{er}) : elle est d'abord faite de jeux et de rituels innocents. Paul, par exemple, attend Matthieu à l'arrêt de bus chaque jour, et ils partagent des moments de jouissance qui peuvent passer pour une certaine camaraderie. Parallèlement, Matthieu noue une relation avec Aurore, mais ne s'y retrouve pas.
2. Chap. 16-24 (été 2007) : elle prend des formes à la fois plus sentimentales et plus sexuelles. Paul demande à Matthieu de rompre avec Aurore. Matthieu passe une partie de l'été à Senlis (premiers baisers dans la forêt), l'autre en famille à **Mimizan** dans les Landes puis au **lac de Pareloup**, où Paul vient le rejoindre chez ses grands-parents (premier rapport, dans la forêt aussi). Paul répète cependant qu'il n'est « pas un PD », et Matthieu pressent le drame à venir.
3. Chap. 25-45 (année de terminale) : elle périlicite le jour où Paul se range avec Alexis, son frère homophobe, qui les a découverts en train de s'embrasser à une soirée d'anniversaire. Matthieu fait une nouvelle tentative, infructueuse, avec Aurore. Les chemins des deux garçons se séparent définitivement, avec des conséquences différentes pour les deux.

Le grand adversaire de cette relation, ce sont **les représentations de la masculinité comme forme de domination**, dans des incarnations diverses : harcèlement en milieu scolaire ; humiliations faites par les familles comme par les amis ; violente altercation de Matthieu avec son père qui lui reproche d'être « comme il est » (chap. 18) ; **agression physique** des deux garçons par des inconnus (chap. 26) puis de Matthieu par Alexis (chap. 36).

Mais ce roman a **des accents à la fois tragiques et initiatiques**. Certes, pour Paul, la découverte de son frère marque un retour à la « normalité » : le monde le rappelle à ce qu'il « doit » être, et il coupe les ponts avec Matthieu, allant jusqu'à lui écrire qu'il le « hait ». Pour Matthieu, cependant, c'est tout l'inverse : après les **scarifications** et la **tentation du suicide**, il comprend que lutter est une question de survie, et la **consultation d'une psychologue** – personnage sobre autant que lumineux – l'aide à s'affranchir de sa honte et de sa culpabilité, envers et contre tous.

L'une des grandes forces de ce roman est que **la question de savoir si Matthieu et Paul sont homosexuels** est laissée sans réponse. Paul s'est montré entreprenant mais n'a pas assumé les conséquences de ses actes. Matthieu aspirait à une relation vraie mais ne l'a pas provoquée. Seul l'avenir dira si l'attirance pour les garçons fait partie de leur identité.

La seule question qui vaille, c'est **celle des mécanismes sociaux de l'aliénation masculine**. Matthieu analyse ainsi dans toute leur complexité des phénomènes comme le harcèlement (Paul n'était-il pas l'ami de ses harceleurs au collège ?), l'aveuglement volontaire (chez sa mère), la tendance à transmettre et à perpétuer la honte (chez son père et chez le frère de Paul), mais aussi la grâce bouleversante avec laquelle certain.e.s comprennent et acceptent spontanément la différence (sa « grand-mère du sud » qui l'aidait à coiffer ses Barbie, son frère Benjamin qui lui a spontanément offert sa princesse Playmobil le jour où un ami de ses parents a jeté ses Barbie à la poubelle, ou encore Aurore, qui apparaît jusqu'au bout comme un soutien malgré sa déconvenue personnelle).

Si ce roman d'une grande beauté en même temps que d'une grande puissance est **un monument de résilience**, c'est qu'il est porté par l'amour. « Je t'aime » : tels sont d'ailleurs ses derniers mots.

Ce **roman de littérature générale** parlera sans doute tout particulièrement :

- aux **adolescents** (collégiens, lycéens) et aux **jeunes adultes**, notamment LGBTQI ;
- aux **parents** et aux **familles** ;
- aux **professionnels de l'enfance et de l'adolescence** : enseignants, psychologues, etc.

extrait n°1

#l a r e n t r é e

L'incipit associe intimement les thèmes de la rentrée et du prénom, de l'adolescence et de l'identité, des événements et de l'écriture, qui sont fondamentaux dans tout le roman.

Le passé et le présent se mélangent. Raconter ces décors, ces scènes de vies, ces témoignages du passé, il le faut. J'ai attendu, je n'attends plus.

2005,

Des listes de noms sont affichées sur une grande fenêtre aux vitres légèrement assombries par des traces de main.

De nombreux élèves sont présents. Les talons se lèvent, les cous s'étirent et les yeux tentent de capter des indications.

Entre deux têtes, j'arrive à lire mon nom et la salle vers laquelle je dois me diriger.

De nombreuses voix me recouvrent. Des voix plus fortes, plus confiantes, plus légères. Des voix existées. Des voix d'adolescents. J'essaie de m'y soustraire et me dirige vers la classe annoncée.

Une fille m'interpelle. Je viens de monter l'escalier. Les murs sont peints d'un jaune moutarde qui rend le décor des interactions hideux.

Cette fille, Victoire, ne prend pas le temps de me saluer et me demande directement ce que je fais ici. Je connais son prénom, car elle habite le même village que moi. Son corps est maintenant parallèle au mien. Intimidé par sa proximité, par sa beauté, je ne suis pas sûr de vouloir lui répondre. Mes yeux cherchent un autre point d'accroche que son visage. Ils n'en trouvent pas. Je finis par lui répondre que je fais partie de la classe S3. Le manque d'affirmation dans ma voix est évident.

J'aimerais regarder la liste une seconde fois, mais ce n'est plus possible.

Elle me suit dans la classe et s'assoit à côté de moi. Nous n'avons guère le temps de dire d'autres mots, car le professeur commence à appeler chaque nom de la liste.

Nous devons répondre présent en nous levant. J'engage un effort mental pour me persuader que j'appartiens bien à cette liste. Mon prénom sort enfin de la bouche du professeur. Je m'appelle Matthieu et je ne me suis pas ridiculisé dès mes premières minutes.

extrait n°2

#l a l e ç o n d e c h o s e s

C'est bientôt le grand soir : les parents de Matthieu ont prévu de le laisser seul pour recevoir Aurore et son père lui a acheté des préservatifs. Matthieu, pourtant, est terrifié. Paul, à l'aise dans le rôle de mâle dominant, décide de le préparer à l'événement.

Le soir, Paul se glisse dans mon lit. Mes parents ont accepté qu'il reste dormir.

La nuit ne s'éteint jamais de nos paroles et de nos rires, comme si chaque moment refusait de s'abandonner au passé.

— Alors tu vas faire quoi demain soir avec Aurore ?

— Des choses privées.

— Tu veux que je t'apprenne ?

— C'est-à-dire ?

Je suis si angoissé, le sexe avec Aurore me semble l'acte le moins naturel du monde.

— Je suis un gars bien. Je vais t'apprendre, me dit-il tout bas.

Paul finit par me plaquer contre lui et feint un acte sexuel.

— Tu vois, il faut que tu la prennes comme ça, il faut que tu l'embrasses dans le cou.

Ses lèvres frôlent les miennes, sa main empoigne mes cheveux, tout s'éveille. L'inflexion de sa voix est différente. Les murs jaunes deviennent rouges.

— Ensuite, tu lui retires son bas.

Il caresse mes jambes et retire mon short délicatement. Une déflagration de désirs me broie.

Il singe ensuite des coups de reins. Je veux que ça devienne réalité. C'est lui, ce n'est pas elle.

— Ça m'a excité.

Il se dégage de moi et commence à se toucher.

Je lui dis d'arrêter de faire semblant. Il soulève la couette, prend ma main et la pose sur son sexe quelques secondes.

Je l'encourage à continuer, et je me joins à lui. Puis, nous nous endormons.

extrait n°3

#l e s p r e m i e r s b a i s e r s

D'abord essentiellement tactile, la relation de Matthieu et de Paul devient peu à peu sentimentale. Bientôt ce sont des premiers baisers fougues échangés dans une forêt complice, immémoriale. Ce n'est que plus tard encore que leur relation va prendre des formes sexuelles, jamais tout à fait assumées par Paul, qui, dit-il, n'est « pas un PD ».

Les arbres nous recouvrent, les feuilles crépitent, les chemins sinueux nous guident. Les ronces nous attaquent, les branches craquent, sa main dans la mienne, je t'ai trouvé. Nous tombons, les sapins nous entourent, les oiseaux fuient ; nous, nous restons puisque tu m'as trouvé. Les paroles sont sans son, nos regards sont profonds, les fougères nous transportent dans des temps plus simples. Les chênes sont somptueux, leurs hauteurs sont vertigineuses. Ils touchent le ciel et je te touche. [...]

D'un coup, Paul me soulève, je suis maintenant sur le tapis de feuilles. Il me met la main sur la bouche, son corps me plaque, mes jambes l'encerclent, le loup chasse, nous restons inaperçus.

Il enlève sa main et me caresse la joue, mon cœur s'accélère. J'entrouvre mes lèvres, les siennes s'approchent, sa langue cherche la mienne.

Nos langues s'enroulent, il s'appuie contre moi, je halète, suspendu et éprouvé. [...]

Paul s'allonge à ma droite, ses doigts glissent sur mes paupières, le vert disparaît.

Les insectes chantent, le vent souffle, nos voix demeurent silencieuses.

De nouveaux loups s'approchent, nous sursautons. [...]

Nos torses se font face. Je suis dans son corps et c'est dans ce vortex de palpitation que nous nous embrassons une deuxième fois.

C'est la tempête dans mon corps, ça tombe, ça brise, ça s'envole, mon visage est collé au tien.

Toi puis moi, au milieu de cette forêt, nous nous sommes embrassés parce que c'était lui, parce que c'était moi.

extrait n°4

#l a m è r e e t l e s b l e s s u r e s

Confronté à l'asymétrie de sa relation avec Paul, Matthieu se scarifie. Lorsque sa mère voit ses blessures, elle se satisfait trop vite du mensonge qu'il lui raconte. C'est pour lui le signe qu'elle ne demande qu'à fermer les yeux, prisonnière de ses peurs.

Des jambes sortent délicatement de la voiture. Des chaussures appuyées d'un talon se posent sur le sol. Une main tient la portière, une autre me salue, maman est là, souriante, divine, importante.

Elle s'avance et se réjouit de me voir à l'extérieur.

Ses yeux s'arrêtent aux brûlures infligées. Elle me questionne, s'inquiète, s'afflige. Je tente de la rassurer, j'invente une histoire de pirouette puis je rajoute le poirier et enfin j'installe la scène fictive près de la future maison en chantier. Je veux donner une solidité à mon mensonge, il n'est pas bon, il est peu crédible ; qui en faisant une pirouette ou un poirier, tombe et s'arrache les avant-bras de façon si précise ? C'est incongru mais maman valide et conçoit ma maladresse.

Pourtant, je ne suis pas un bon menteur. Tu ne t'intéresses pas à la réalité, la vérité est une histoire racontée.

Tu sens ma voix qui tremble, tu me connais, tu sais que je te mens ; pourquoi acceptes-tu ?

Toi aussi tu fuis, toi aussi tu ne veux pas m'affronter, toi aussi tu as peur, toi aussi tu es révoltée, toi aussi tu es déroutée.

Par conséquent, tu approuves, tu m'autorises à me détruire, tu me facilites la tâche.

J'aurais aimé que tu me dévoiles, j'aurais aimé que tu m'interpelles, j'aurais aimé que tu me mettes en doute, j'aurais aimé que tu me fasses avouer et j'aurais aimé te raconter.

Malheureusement, l'histoire est différente, nous continuons à nier, tu te détournes maman.

extrait n°5

#l e p è r e e t l e s p o u p é e s

Le personnage du père apparaît lui-même prisonnier de représentations de la masculinité qui sont incompatibles avec la personne de son fils aîné. Après le dernier rendez-vous de celui-ci avec sa psychologue, il vient le chercher en espérant le voir « réparé ». C'est alors qu'un souvenir revient à Matthieu, révélant une honte imposée à son père tout autant qu'à lui-même.

Nous étions chez des amis de mes parents qui avaient deux filles. Maman m'a raconté qu'en arrivant chez eux, j'étais au paradis.

Elles avaient les toutes dernières Barbie et poupées. Elles avaient tout ce que je désirais le plus au monde.

Je devais avoir six ans, j'étais arrivé dans le salon avec deux Barbie dans les mains, et leur père assis dans le canapé avait interpellé le mien. Il avait une pipe dans sa bouche et un léger accent italien.

— Ça va être un sacré PD, ton fils.

Mon père n'avait rien répondu. Il avait trempé ses lèvres dans son whisky pur avec deux glaçons.

Le lendemain matin, il avait jeté toutes les poupées d'enfance de ma mère, qui me les avait prêtées.

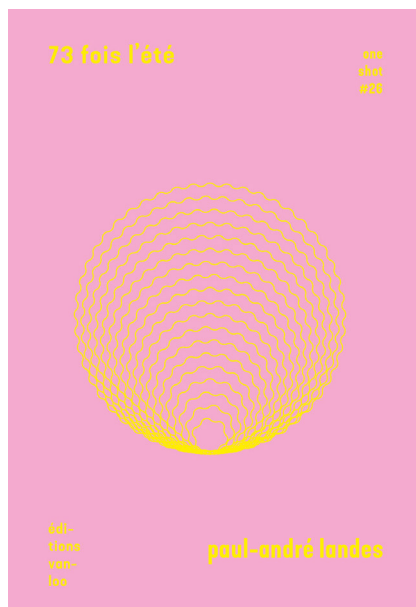
Je n'ai aucun souvenir personnel de cette scène, mais j'aimerais lui dire que je suis désolé. Car à lui aussi une honte a été imposée.

73 fois l'été

Paul-André Landes

post-face de David Lespiau

éditions
vanloo



graphisme : Maxime Sudol
80 pages 100 mm x 150 mm 9€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-93160-99-3

parution 17 mai 2026



Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

73 fois un été qui ne finit pas : la nouvelle est une parenthèse de temps, une mise en pointillée de la vie, un art d'écrire l'essentiel, et son néant.

73 fois l'été, texte relativement bref, découpé en 73 sections, serait une nouvelle visant une chute qu'elle n'aurait pas besoin d'atteindre pour qu'on en suive le tracé.

Ce sont de drôles de vacances d'été, puisqu'il y est question d'hospitalisation. Du temps de l'hospitalisation. Il ne s'agit pas alors d'une quête sans but mais d'un but sans quête puisque dans le temps de l'hospitalisation on espère mais on ne fait qu'accompagner. Au mieux. On flotte.

C'est l'été mais au lieu d'avancer vraiment dans le paysage on est enfermé dans autre chose. Une pièce de béton. La peur de la perte. Et les gestes quotidiens, inhabituels et nouveaux, certes, mais qui redeviennent très vite quotidiens, et prennent toute la place.

Les points de repères qu'on a fabriqués, posés sur le monde depuis quelques années n'orientent pas bien dans le monde. (On, s'il faut le préciser, ici, c'est un couple dont un membre accompagne l'autre comme il peut mais c'est aussi tout le monde.)

Une femme est hospitalisée pendant l'été, les résultats ne sont pas bons, son compagnon lui tient compagnie dans la chambre, il rentre parfois retrouver leur enfant qu'il a laissé chez ses parents. Paul-André Landes développe un art singulier de la nouvelle où le temps seul habite les êtres : nulle occupation nulle activité, simplement se laisser habiter par le temps et son implacable immobilité.

La nouvelle est un charme qui passe et, en creux, une métaphysique du vide. Hésitation, vertige ou même confort, dans ce temps à attendre, renvoyé simplement à la vie, sa fin ou sa continuité, une parenthèse dans l'ordre d'exister, une vacance radicale, sans autre occupation que d'être.

Biographie

Paul-André Landes est né le 17 avril 1978 à Marseille où il vit actuellement. Il y enseigne les lettres modernes.

Ecrivain principalement de la poésie et des récits brefs, il participe aux inédits du CIPM en 2012, puis collabore avec ses amis, que ce soit pour écrire un fanzine, des chansons, monter des groupes de musique, des labels ou participer à l'écriture de scénarios, écrire des textes en prose ou en vers dans le cadre de leurs projets communs.

Bibliographie

Pâques Orthodoxes sous le pseudonyme de Saintpoli, illustré par Hyde Oméga, édité par Les Eclairs, 2016,

Les Reîtres, avec Xavier Mussat, édité par Apocope, 2016,

Plus Belle La Série, avec Emilie Harel, d'après une enquête de Murielle Mille, Socio-rama, Casterman, 2017,

Circus, avec Arthur Fabre, édité par Les Eclairs, 2018,

La Traversée, <https://paulandr.bandcamp.com/album/la-travers-e>, 2024.



Extraits et citations :

Extrait 1 :

1

Au réveil ils s'étaient rendus à l'évidence qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de quitter la chambre et de se rendre immédiatement dans la petite ville qui servait de chef-lieu symbolique.

Extrait 2 :

7

Le petit Hôpital de la petite ville. Troisième sortie au rond-point, se garer dans une petite rue déserte et marcher sous le soleil jusqu'aux urgences.

Nous n'avons pas les produits pour faire les tests ici, il vous faut descendre à la grande ville. Je les appelle. Voilà, ils vous attendent, vous passez par les urgences mais vous vous présentez et vous montez directement au deuxième étage.

La voix et la tête de l'homme en blouse blanche sont plutôt rassurantes, amicales mais quand ils lui disent, demandent, un peu rassurés par les premiers tests faisables ici, s'ils peuvent y aller plus tard, dans l'après-midi, on leur répond qu'il vaut mieux y aller directement, une heure, une heure et demi de route. On les attend.

Extrait 3 :

16

Quand il revint dans la chambre, elle avait pris place dans son lit automatisé, table de nuit à sa gauche, table à roulettes à sa droite, mur blanc en face avec petite table fixe, chaises en métal avec dossier et pose fesses en faux cuir. Entre la table de nuit et la baie vitrée, un gros fauteuil rose qui se déplie. Le lit de l'accompagnant. Il faut l'étirer quasiment jusqu'à l'armoire qui lui fait face. Armoire vide. Ils sont descendus sans rien. Ils vont passer leur première nuit comme ça et puis il remontera prendre des choses nécessaires au village, même pas sûr qu'il y aille dès demain, ils se débrouilleront.

Extrait 4 :

22

Ils purent dormir plus confortablement quand il redescendit des coussins et des serviettes de chez ses parents. Il les ramena avec une valise de vêtements, une trousse de toilette complète et des recommandations affectueuses de toute la famille. Le trajet entre l'hôpital et la maison familiale, il l'avait fait tant de fois, il est tellement revenu dessus, mais c'était la première fois qu'il devint relativement régulier et ne prit pas un caractère exceptionnel. Quand tu pars en vacances au village, descendre à la ville c'est inhabituel, c'est déjà un petit voyage. Quand tu habites au village, à moins d'être à la retraite peut-être, cela revêt un caractère nécessaire. Même si au fil des décennies cela a changé, tu ne trouves pas tout dans ta petite ville de montagne à dix kilomètres de ton bled et pour peu que tu n'acceptes toujours pas de te faire livrer à domicile, tu descends au lieu capital pour t'y procurer des choses telles que les biens culturels (livres, disques, guitares, chaussures de foot) voire matériels (bien que l'on trouve des machines à laver partout de nos jours) et surtout donc des services (l'hospitalisation.) Il avait le sentiment de se retrouver dans cette situation-là. Sauf qu'ils habitaient la chambre. Et qu'il faisait, parce que c'était lui qui était mobile, une heure et quart de route pour récupérer quelques biens nécessaires. C'est peut-être ce quotidien-là qui peut créer le sentiment d'appartenance, le quotidien qui se met en place quand s'interrompt le temps de la vacance, du moins le temps du loisir.

Extrait 5 :

32

Le temps passait. À son rythme. C'était la seule chose qui comptait officiellement. Un matin le ciel s'assombrit légèrement. Ils ne le perçurent pas au début car plus le temps passait, plus les infirmières les laissaient dormir, trouvant inutile de les réveiller trop tôt. Ainsi, lorsqu'ils se réveillèrent à 7h30 ils crurent tout simplement qu'il était 6h30 et qu'il faisait encore un peu nuit et ce n'est qu'en regardant l'heure qu'ils virent que le temps était couvert. Quand on leur proposa le petit-déjeuner, elle prit du thé, il prit du thé aussi ; de fait, ils partageaient un sachet Lipton dans leur deux bols d'eau chaude, le faisant infuser tour à tour, rendaient ou gardaient le deuxième sachet (au cas où quoi ?) et se partageaient les plaquettes de beurre et les barquettes de confiture, parfois fraise, parfois prune, parfois pêche ou abricot, rarement cerise, auxquelles il n'avait pas droit. Elle complétait ce qu'il transformait par sa présence en demi petit-déjeuner avec un bol de Country Store arrosé de lait de riz ou de soja et lui en se faisant des tartines avec le pain aux céréales qu'il achetait un jour sur deux à la boulangerie en face du parking du centre hospitalier.

Vous avez terminé ?

Oui.

Extrait 6 :

39

Le médecin référent, celui qui s'occupe d'eux, est un grand gars fin musclé et bronzé avec des bons yeux clair gris qui pétillent et le franc parler du mec qui connaît son charme sans en rajouter et qui garde (jouée ou non) un fond de gentillesse et de fraîcheur quasi enfantine. Il expliquait les choses relativement crûment et cela leur convenait. Quand il quitte leur chambre ils font des blagues sur le fait qu'il doit venir en planche à voile ou en Kite Surf, à moins qu'il ne monte en scooter, combinaison de plongée encore sur le dos et ne mette ses gros sabots qu'au dernier moment. Quand il lui annonce qu'il a trouvé le médicament, l'autre dit, ah oui c'est bien, de manière suffisamment neutre pour qu'il se dise, mais je m'attendais à quoi ? Des hurras ? Mais j'ai quel âge ? Alors il bascule sur la critique. C'est quand même fou qu'un hôpital public demande aux accompagnants des patients d'aller quérir un médicament qu'il devrait leur fournir. À moins que tout cela n'ait été qu'une diversion. Ça, il ne le dit pas car même si c'était une diversion, elle fonctionne, autant que les piqûres font mal.

Extrait 7 :

42

Quand il était dans la chambre avec elle, et c'était malgré tout le plus souvent le cas, ses occupations principales étaient les mêmes que les siennes et consistaient à dormir assis-allongé sur son fauteuil rose qui commençait à se craqueler sous son poids et le dépliage quotidien, une mousse légère et bien synthétique commençant à percer à travers les plus grosses craquelures du skaï, et à y lire. Après avoir fini *Le Rouge et le Noir* (enfin pas vraiment fini, les trois derniers chapitres bâclés, lu une page sur trois, les seules pages lues avec attention de ces chapitres et sans que ce soit volontaire ou involontaire furent les cinq dernières) il était passé par les journaux, *Fluide Glacial* donc, hors-séries sur Tarantino, *The Cure*, *Vous connaissez peut-être*, *Notre vie dans les forêts*, deux fois, dans l'ordre et dans le désordre, et s'était finalement plongé dans *Shirley* de Marie Shelley – Mais non Brontë ! prêté par sa tante. C'était celui-là le fameux livre à la couverture dorée – jaune et rose brillant en fait – qui la faisait sourire. Lui, il ne connaissait pas du tout et il fut surpris quand elle évoqua sa lecture girly. Le début était plutôt la mise en place d'un paysage, social notamment, mais il comprit assez vite la fausse piste et arrivé au premier tiers il décida de lire les trois dernières pages : ça avait l'air de se conclure très bien, comme un dessin-animé de son enfance et il reprit là où il en était et ne sauta plus aucune page. Quand il n'était pas dans ce livre, il était dans son téléphone.



Genre : essai/photographie

Postface de Malek Abbou

Format : 13 x 21 cm

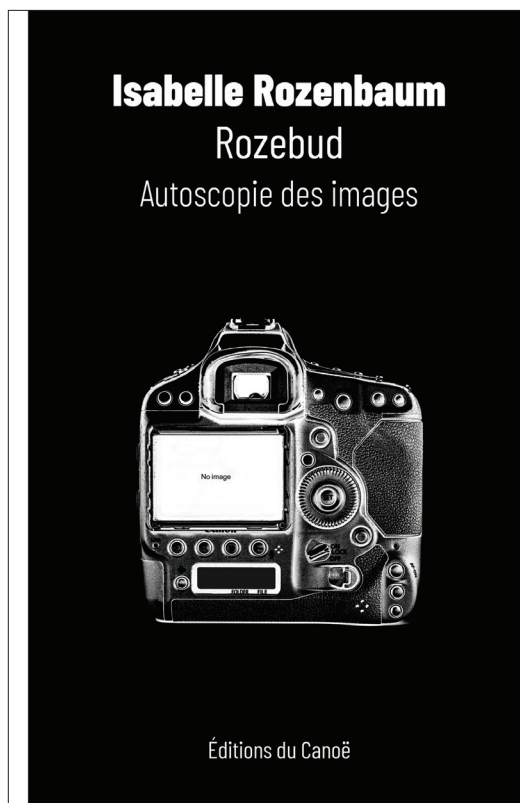
Pages : 224

Prix : 21 €

ISBN : 978-2-487558-18-2



Isabelle Rozenbaum est photographe et vidéaste. Ses œuvres explorent l'intime, l'univers onirique et les dystopies contemporaines à travers quatre projets au long cours comprenant *Image manquante* comme nouveau territoire de la conscience, *État de Veille* comme nouveau territoire de l'obscur, *Sleeping Works* comme nouveau territoire du rêve, ainsi que *Ma vie*, *Mon œuvre* comme nouveau territoire de la biofiction. Elle coanime la plateforme collaborative de création et de critique *D-Fiction*. Son site web : www.rozenbaum.com



11 juin

Entre mémoire familiale et geste artistique, *Rozebud* explore la zone trouble où l'image devient révélation. Héritière d'un appareil photo transmis par son grand-père, Isabelle Rozenbaum transforme cet objet en clef d'un récit et d'une traversée intérieure. En 99 variations textuelles et visuelles, l'auteure remonte le fil de la petite histoire dans la Grande : celle d'une famille juive parisienne marquée par la Shoah, le silence et la survie. Au-delà du devoir de mémoire, *Rozebud* propose aussi une parole libre, audacieuse et corrosive : une autoscopie des images, c'est-à-dire une plongée dans les origines, une dissection du regard, une mise à nu du geste photographique. Isabelle Rozenbaum interroge l'image, la provoque, la déplace : que peut une photographie quand elle affronte le Désastre humain ? À la croisée du récit, de l'essai et de la création visuelle, *Rozebud* affirme une écriture singulière, sensuelle et réflexive. Une œuvre de résistance par l'art, qui cherche - et trouve - l'« Image manquante ».



Tu rêves de ton grand-père Israël que tu n'as jamais connu. Sa voix est douce. Il te parle de la difficulté d'être un émigré en France. Il te montre des photographies de la famille, et en particulier, de son père Toivé et de sa mère Syrla, tous deux restés en Pologne. Il te confie qu'il s'est échappé du « Convoi 6 » reliant Pithiviers à Auschwitz, mais que trois balles tirées par des nazis l'ont blessé à la jambe droite lors de sa fuite. Il ne sait pas encore, à ce moment-là, qu'il ira vivre aux États-Unis. Ni qu'il abandonnera femme et enfants. Il te révèle qu'il n'a jamais aimé autant une femme, celle qui l'a soigné et sauvé d'une mort certaine. Il ne sait pas, non plus, qu'il sera père de trois autres enfants. Ce dont il est sûr, c'est qu'il n'avouera à personne l'existence de sa première famille en France. Il te parle de la difficulté également d'être un émigré aux États-Unis. Israël finit par te parler avec des mots polonais, français ou anglais qui, peu à peu, se confondent à des piailllements d'oiseaux résonnant au dehors. Tu te réveilles avec nervosité. Tu te persuades que ce n'était qu'un rêve.



Tu adores ce photomaton. Ta mère a 42 ans. Ses yeux fermés sont ouverts sur l'éternité. Elle est plus jeune que toi aujourd'hui. Tu doutes que cette photo d'identité soit destinée à un usage officiel. Elle est trop expressive. Dans la boîte des photographies familiales, tu retrouves cet air réjoui sur trois autres clichés de la même époque. Sauf qu'elle n'est pas seule. Elle est accompagnée de Josette, dit Jiji – son amie de toujours – et de deux jeunes hommes bronzés autour d'une piscine. Elles se pavanent toutes deux en maillot de bain devant l'objectif. Elles semblent détendues, le sourire aux lèvres, l'air romantique. En effet, tu te rappelles que ta mère Bella partait quinze jours par an avec « Jiji » pour une cure de jouvence de Gerovital H3 en Roumanie, malgré le régime totalitaire de Nicolae Ceaușescu. Tu t'interroges sur la crédulité de ta mère à vouloir passer des vacances de « bien-être » dix années de suite dans ce pays pendant le règne de ce *Conducător* qui, lorsqu'il accordait des visas d'émigration aux juifs de Roumanie contre de conséquentes sommes d'argent, déclarait : « Notre meilleur produit d'exportation, ce sont les Juifs ! ». Quarante ans plus tard, tu la questionnes sur le contexte de ces photographies. Tu décèles, chez elle, ce même air frivole que sur les clichés d'antan. Avec légèreté, elle t'avoue alors que les vacances entre femmes sont le meilleur remède pour conserver son couple. Tu n'en sauras pas davantage.



Tu as 10 ans et tu détestes déjà les mariages. Celui-ci est pompeux. Cette photographie te le rappelle qui montre trois couples d'amis, trois destins d'ascension sociale. Celui de tes parents est lié à Roger, le père du marié, l'homme à la moustache. Son épouse Thérèse, le contemple d'admiration. Joseph Gourand, dit « Jo », celui qui embrasse ta mère et lui murmure quelque chose, semble si étrangement proche d'elle, tandis qu'il retient sans raison le bras de Roger. Rescapé des camps d'Auschwitz, « Jo » est l'ami d'un certain Jacques Austerlitz dont ils parlent souvent ensemble, mais que toi, tu n'as pas connu bien que tu aies lu, des années plus tard, l'ultime roman que W. G. Sebald lui a consacré. Comme témoin, « Jo » a lui-même écrit deux récits sur l'enfer d'Auschwitz et sur la marche de la mort après l'évacuation du camp dont il était l'un des rares rescapés. À gauche de la photographie, ton père tient par les épaules Rosette, la femme de « Jo ». Ils ont l'air d'être tous très heureux. Roger, lui, tu ne l'aimes pas. D'ailleurs, son boxer t'a mordu les mollets. Et puis, les *choses* que tu sais sur lui te suffisent à comprendre que c'est un *salaud*. Sa femme le laisse faire ses petites affaires. Ça l'arrange bien. On dit que c'est un véritable homme d'affaires : véreux. Tu te souviens de l'inquiétude de ta mère quand ton père lui « prête » des sommes importantes, ou quand il fanfaronne à ses côtés avec de nouvelles voitures qu'il remplace périodiquement, ou bien, quand il rentre certaines nuits enivré, après de longues



Tu observes les photomatons de ton grand-père Joseph. À la fois, ils t'hypnotisent et te dérangent. Tu évoques forcément l'anthropométrie judiciaire d'Alphonse Bertillon qui a permis aux institutions d'utiliser la méthodologie de ce système d'identification à partir d'un relevé des marques corporelles. La photographie signalétique et l'ensemble des techniques ont contribué et participé à la mise en place d'une bureaucratie policière nationale et internationale initiant la stigmatisation de catégories d'individus à partir de signes ethniques ou de nationalité. Tu penses forcément à la volonté de rendre les esprits dociles au travers d'une emprise sur les corps, qui aujourd'hui, avec d'autres techniques ou technologies, s'inscrivent dans cette filiation. Tu ne connais pas les circonstances de ces prises de vue du profil de Joseph. Il n'y a aucun indice. Il n'y a aucun commentaire au dos de ces portraits. D'ailleurs, tu n'en cherches pas. Tu ne fais aucune prospective. Tu sens que ces photomatons détiennent bien autre chose qu'une description de stigmates physiques. À la fois, ils te fascinent et te troublent.

**Nouveautés avril-juin
2026**

Essai littéraire

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Nicolas Bouyssi

La Dissipation et le Repli

« ... est néoclassique ou postclassique toute œuvre d'art qui n'est pas à la recherche de sa propre règle, qui n'expérimente pas, qui n'est pas comme une bouteille que l'on jette à la mer. »

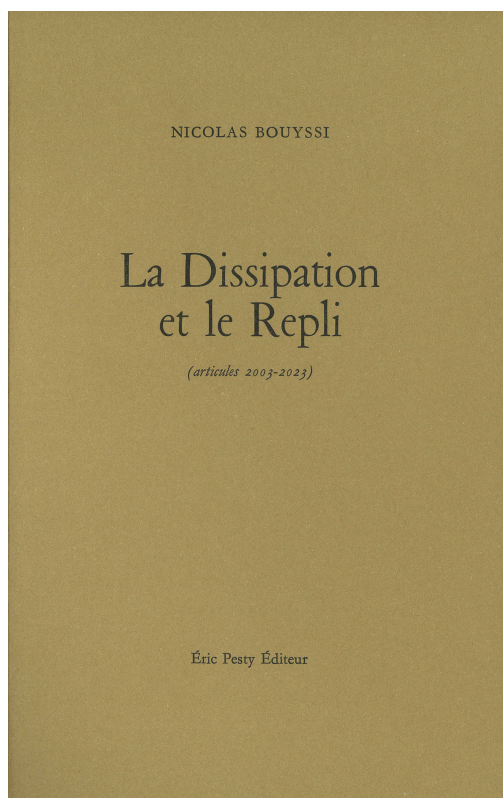
Recueil d'articles critiques, *La Dissipation et le Repli* est la matrice et la table d'orientation des *Douze couleurs du spectre* : cycle magistral de douze romans publiés par Nicolas Bouyssi chez P.O.L entre 2007 et 2022. Par le prisme de recensions consacrées aux œuvres d'Hervé Guibert, Georges Bataille, Roland Barthes, J. G. Ballard, Édouard Levé, Thomas Bernhard, Michèle Bernstein, Jean-Yves Jouannais, etc. *La Dissipation et le Repli* livre certaines des préoccupations et enthousiasmes de l'auteur durant ses années de formation : enthousiasmes littéraires et artistiques, préoccupations sociétales qui, toutes et tous, trouveront des résonances dans l'univers des *Douze couleurs du spectre*.

« Sur vingt-six textes, note Nicolas Bouyssi, vingt et un ont été écrits entre 2003 et 2010 pour la revue d'art gratuite *Particules*. Le premier et l'avant-dernier ont été écrits en 2019 et 2013 pour le journal *Libération*. Le sixième a été écrit en 2023 pour la revue *Roman 20-50*, le douzième en 2015 pour un projet avorté, le vingt-sixième en 2024 pour la revue *Décapages*. L'ensemble a été relu pour Éric Pesty Éditeur en 2024. De l'écriture à la relecture, vingt années ont parfois passé ; des artistes sont morts : la concordance des temps a dû être corrigée ; seules quelques retouches ont été apportées. Le sens général et particulier est resté le même. »

La Dissipation et le Repli paraît en même temps qu'un second texte de Nicolas Bouyssi, intitulé *Manuel*, qui figure les trente premières pages d'un roman en cours d'écriture. L'un, *La Dissipation et le Repli*, serait ce qu'on peut appeler la fin du début. L'autre, *Manuel*, le début de la fin.

À ce titre, *La Dissipation et le Repli* accueille, en fin de volume, le cinquième numéro de la revue parasite *C'est Mort*, dirigée par AD Rose et Victoria Xardel.

Né en 1972, **Nicolas Bouyssi** est un romancier français. Il est un nouvel auteur entrant au catalogue, avec deux livres très différents publiés simultanément : gageons que cette entrée va renouveler à la fois le lectorat de l'auteur et celui de la maison d'édition, en croisant – sous la bannière de l'expérimentation – le roman avec la poésie.



Parution : novembre 2025

Prix : 24 €

Pages : 208

Format : 14 x 22 cm

EAN : 9782488139014

Collection : brochée

Rayon : littérature française / essai littéraire

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE

Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com

« La peur dévore l'âme »¹

Dans *Suicide*, le livre tombeau qu'il a écrit avant de se tuer, Édouard Levé ne s'excuse pas, il ne s'accuse pas². Fidèle à ce qu'il avait pu mettre en place dans ses œuvres précédentes, qu'elles soient plastiques ou littéraires, il ne délivre pas de message ultime ayant pour objectif de justifier son acte. Il laisse le choix d'interpréter à son lecteur, et il se borne à exposer, sous forme de monologue, à la deuxième personne du singulier, le récit croisé d'une disparition et d'une apparition.

Ce qui a disparu, c'est un ami de vingt-cinq ans suicidé, auquel est dédié le livre. Et ce qui apparaît progressivement, au cours de la reconstitution des circonstances de cette mort, c'est la prise de conscience, vingt ans plus tard, que celui à qui le texte s'adresse d'abord par le tutoiement, ce pourrait être soi-même ; qu'en somme une personne proche qu'on a aimée peut être à terme un double auquel il est tentant, surtout quand l'autre est mort trop vite, ou dramatiquement, de s'identifier.

Hélas, semblent formuler les conséquences de ce livre sur son auteur même, à force de vouloir comprendre l'autre, alors que ce dernier a accompli un geste par définition unique, *incompréhensible*, c'est à son tour qu'on disparaît. Le « tu » n'est plus un double, c'est « je » qui est devenu duplicata.

Cette incorporation pathétique du « je » par le « tu » a lieu au centre du livre. L'ami d'Édouard Levé est à Bordeaux, il s'est perdu, et ce qu'il éprouve, distingue et pense, est bien trop personnel (bien trop interne) pour qu'on ne *sente* pas que le compte-rendu de la vie d'un autre vient de faire place à des souvenirs intimes, ou bien, ce qui n'est pas incompatible, à des fantasmes et à des mises en scène émotionnels.

C'est dans ces pages que le récit bascule du « tu » explicite à l'implicite du « je », et il est important que son pivot ait lieu au cours d'une scène d'errance. Par définition, celui qui erre ignore son chemin, il est désorienté. *Suicide* n'est donc pas un livre nihiliste, qui chercherait à nous convaincre qu'il n'y a pas de sens. C'est le livre d'une hypersensibilité paniquée devant le fait qu'il y a beaucoup trop de sens et de chemins, et qu'on ne sait jamais, avant d'être mort, si on a pris « le bon ».

Mais cette panique existentielle face à la désorientation, Édouard Levé la traite à sa façon. « La mémoire, comme les photos, gèle les souvenirs », dit-il dès les premières pages. Et l'écrivain plasticien gèle les affects depuis ses premières œuvres. On ne trouve pas de point d'exclamation, ni de grands cris dans *Suicide*. À ce titre est exemplaire la réaction de la femme quand elle découvre le corps de son mari après qu'il

1 « Angst essen Seele auf » Titre d'un film de Fassbinder, traduit par *Tous les autres s'appellent Ali*.

2 Il nous le fait savoir par le biais d'une anecdote, au cours de laquelle un psychanalyste enchaîne deux phrases : « Qui s'excuse s'accuse » et « Qui s'accuse s'excuse. »

s'est tiré une balle dans la tête. « Il est intact. Ton crâne n'a pas explosé comme on me l'a dit. Tu es comme un joueur de tennis qui se repose après un match sur le gazon. On dirait que tu dors. » Et l'homme qui dort d'Édouard Levé est définitivement figé dans ce cliché, cette forme finale, comme l'est cette femme dans ce poncif de la douleur : « Elle se jette sur toi en pleurant, et frappe ton buste d'amour et de rage. »

Comment, lorsqu'on est obsédé par ce qui ne bouge pas (qui est gelé) retranscrire le mouvement ? Comment s'incarner sans prendre la pose ? C'était déjà parmi les questions qui présidaient à la série photographique des *Reconstitutions*. Des corps d'acteurs pornos et de rugbymen, bien que saisis en pleine action, y prenaient l'allure de statues de marbre.

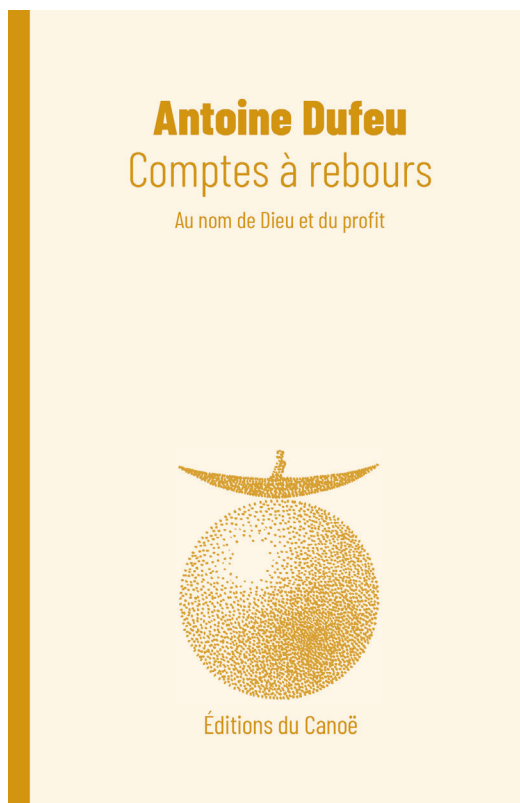
La question est radicalisée dans *Suicide*, et donne au livre son caractère insupportable, et sa grandeur. À quel moment un corps qui vit et une pensée active deviennent-ils morts ? Et puis comment quelqu'un qui a été, et qui n'est plus, peut-il rester ? L'une des réponses pourrait sembler curieuse, tant elle paraît inactuelle. « En art, lit-on, retirer est parfaire. » Et cette phrase implique plusieurs choses : qu'une forme de perfection classique motive ce texte, et que ce souci de maîtrise sera atteint à condition de supprimer le superflu. (...)



Genre : essai en vers
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 240
Prix : 18 €
ISBN : 978-2-487-558-19-9



Antoine Dufeu, écrivain et poète, est l'auteur d'une vingtaine de livres dont *Nous* (Mix., 2006), *Abonder* (NOUS, 2010), *AGO – autoportrait séquencé de Tony Chicane* (Le Quartanier, 2012), *Sic* (Al Dante, 2015), *Sofia-Abeba* (MF, 2020), *Nous abstraire* (éditions de l'Attente, 2022) ou *Blanchiment* (KC éditions, 2025). Il forme avec Valentina Traianova le duo Lubovda. Il est également éditeur, enseignant, journaliste et revuiste. Il a fondé et dirige *Lic*. Il vit à Paris.



16 juin

Comptes à rebours propose à la fois une réflexion et une médiation sur la comptabilité. Que s'agit-il de compter ? Et comment ? Telles sont les questions fondamentales alors que les principes de la comptabilité, dite en partie double, actuellement en vigueur remontent au XIII^e siècle et que cette comptabilité a commencé à être systématiquement mise en œuvre après la Seconde Guerre mondiale. Ces questions sont d'autant plus importantes que les champs de la création (art et littérature) les ont délaissées.

La comptabilité pourrait participer de la réponse aux enjeux de notre temps, qu'ils soient sociaux, environnementaux, économiques et financiers voire politiques. En l'état, elle n'y répond absolument pas. *Comptes à rebours* esquisse des pistes de propositions mais également avance quelques thèses, notamment sur l'émergence et le maintien du capitalisme par la comptabilité.

Au-delà de la comptabilité, *Comptes à rebours* amorce une réflexion sur la monnaie et l'écriture, une réforme de la comptabilité ne pouvant pas aller sans.

Comptes à rebours est un essai écrit en vers. Composé de cinq chapitres, il intègre aussi quatre intercalaires qui sont autant de pauses entre eux. L'essai s'ouvre sur une apocope et se clôt sur une limite. Il est associé à un incipit intitulé *Prébende*.

Jadis était courtois ce qui était propre à la vie de cour et fondamentalement la relevait. Courtois dérive du latin *cohors* qui en français a donné le substantif *cohorte* lequel désigne « l'ensemble des 0425 compagnons d'un chef » qui rompent du pain entre eux. Se développèrent à la cour un art de vivre et une élégance morale fondés sur la loyauté, la générosité, la fidélité et la discrétion que l'on désigna par le mirifique *courtoisie*, à la fois art et 0430 élégance qui furent sans cesse associés à la mesure et concernèrent les rapports de sexes. Tantôt au nord sitôt au sud, si ce n'est au sud alors au nord, on peut admettre un lien de courtoisie à courage, 0435 entre courtoisie et cœur. Jadis mais

ultérieurement apparurent *l'antidorum* et l'antidora. Selon Bartolomé Clavero celle-ci tient du concept en tant que donation en retour, *redonation*, quasi-donation, donation rémunératoire voire retour de don ou, d'après Antonio de Nebrija dans son *Dictionarium latinum cum hispanicis interpretationibus* traduit par Bartolomé Clavero : « antidora se dit d'une obligation qui n'est pas impérative pour l'action mais motivée par l'équité en vue de l'action ». Jadis il n'y a pas longtemps Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* définit réception et contre-don sans les assimiler en les juxtaposant à l'échange tout en réussissant à identifier et à définir de son cabinet le potlach.

On essaie rarement de penser don, contre-don, potlach et par là la monnaie sans la dette de sang qui n'est et ne fut certainement pas une vue de l'esprit, pas même une production générique de la société du spectacle car abstraire des affaires le sang et plus généralement le corps reste une opération sérieuse

que l'enregistrement d'écritures puis la financiarisation de la monnaie ont selon toute apparence rendu possible. Par la tenue de comptes put être illustré que le monde est une représentation politique et par exemple, au moment où la bourgeoisie prit la mesure de la noblesse, que le monde n'était pas adéquat à la noblesse, personne n'ayant trouvé depuis lors une raison valable et valide de faire du monde celui de la bourgeoisie, celui seulement des travailleurs et des travailleuses. Le monde, qui n'appartient à personne, à peine lui appartient-on mais a-t-on du cœur ?

**Manifestes
10**

*Emmanuelle Pireyre,
Fabienne Radi*
Livres de cuisine
d'écriture

Titre

Livres de cuisine d'écriture

Autrice

Emmanuelle Pireyre,
Fabienne Radi

Sortie

Septembre 2026

Format

Poche (105 × 170 mm)

ISBN

978-2-940-757-96-1

Contact

Faye Corthésy
HEAD – Genève
Av. de Châtelaine 5
1203 Genève
faye.corthesy@hesge.ch

Ce livre propose une approche de la pratique de l'écriture en école d'art, prenant le parti de s'appuyer sur les exemples et sur le faire.

Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle s'est opéré un rapprochement mutuel entre le monde de l'art et celui de la littérature. Reprenant l'élan des avant-gardes du début du siècle, ce sont d'abord les artistes qui se sont emparés du texte et de l'écrit à partir des années 1970 avec le mouvement Fluxus et l'art conceptuel; puis symétriquement poètes et écrivain·es ont développé des formes de littératures hors du livre, textes exposés ou performances. Dès lors, les capacités d'expression, ainsi que les méthodes à l'œuvre dans les deux domaines, se nourrissent l'une de l'autre, et étendent le terrain de jeu des deux côtés.

Dans ce mouvement, les écoles d'art ont joué un rôle actif en accueillant dans leurs enseignements des ateliers d'écriture depuis les années 1990. À Genève, l'École des Beaux-Arts a contribué à cette histoire en ouvrant, à cette période, un atelier de pratique du texte, et en invitant indifféremment artistes qui écrivent et auteur·ices intéressé·es aux arts plastiques à présenter leur travail.

L'écriture, lorsqu'on l'expérimente avec des étudiant·es en art, a un effet décapant, relaxant et euphorisant par rapport aux usages littéraires classiques. En école d'art, l'écriture, qui n'est qu'une pratique parmi d'autres, est désacralisée; les formes éditoriales sont multiples; le livre adopte toutes sortes de formats; le texte s'hybride avec l'image, l'installation, la vidéo, la performance; l'oralité vaut autant que l'écrit. L'atelier d'écriture est un lieu d'échanges, d'allers-retours entre seul et ensemble, où écrire permet aussi de lire des artistes et auteur·ices.

Mais comment se pratique concrètement l'écriture à l'école d'art? Se concentrant sur le moment de l'atelier d'écriture, les autrices ont mêlé leurs expériences d'écrivaines et leurs influences artistiques et littéraires, pour proposer un ensemble de consignes d'écriture classées en une douzaine de gestes. Ce que le travail d'atelier, propre au champ artistique, apporte à la littérature, c'est aussi un rapport concret aux matériaux et au faire. C'est pourquoi ce livre passe avant tout par la pratique.

Les autrices

Emmanuelle Pireyre est autrice de littérature. Ses livres traitent du monde contemporain dans ses multiples dimensions contradictoires. Elle alterne dans son travail d'écriture la publication de livres et les performances scéniques incorporant vidéos ou chansons. Elle collabore régulièrement avec d'autres artistes et est l'autrice de fictions radiophoniques pour France Culture. Elle a obtenu en 2012 le prix Médicis pour *Féerie générale* et en 2020 le prix franco-allemand Franz Hessel pour *Chimère*. Intéressée par les questions théoriques, elle écrit des articles critiques sur la littérature actuelle et a rédigé une thèse sur la performance narrative (ou conférence-performance) en littérature et art contemporain à l'université Paris 8 (*La performances narrative. Panorama, syntaxe, texture d'une forme contemporaine*, 2022), où elle a enseigné la recherche-crédation dans le cadre du Master de création littéraire. Elle enseigne l'écriture de création et la performance à la HEAD – Genève.

Fabienne Radi écrit (essais, fictions, poèmes), fait des éditions d'artiste (livres, affiches, disque) et enseigne à la HEAD – Genève en Arts visuels. Sa première formation en géologie lui a apporté l'amour des couches, sa brève incursion dans la bibliothéconomie a suscité un engouement pour les classements, ses études en art sur le tard ont transformé son regard sur les objets du quotidien. Les titres, les plis, les malentendus, les coupes de cheveux, les dentistes, Shelley Duvall et Paul Newman sont des motifs récurrents dans son travail. Elle a publié de nombreux livres, parmi lesquels *Émail Diamant* (art&fiction, 2020), *Le Déclin du professeur de tennis & autres fables* (Sombres torrents, 2020), *Une Autobiographie de Nina Childress* (Beaux-arts de Paris/Frac Aquitaine/Galerie Bernard Jordan, 2021) et *Gêne et confusion* (art&fiction, 2025). Elle est lauréate du Prix suisse de littérature 2022.

La collection

La cellule éditoriale HEAD – Publishing, fondée en 2021 par la HEAD – Genève, publie la collection Manifestes qui met en valeur des partis pris, réflexions et actions développés par des acteur·rices de l'art et du design pour faire face aux enjeux contemporains. HEAD – Publishing valorise une large diffusion des connaissances en proposant ses publications en formats numériques en libre accès (ePub, lecture à l'écran, PDF) ou en impression à la demande sur son site Web : head-publishing.ch, et à travers des publications au format poche vendues à prix abordable en librairies. Neuf premiers titres de la collection *Manifestes* sont parus: *Manifeste d'intérieurs: penser dans les médias élargis* de Javier Fernández

Contreras, *Enquête/création en design* de Nicolas Nova, *Comment quitter la Terre?* de Christophe Kihm, Jill Gasparina et Anne-Lyse Renon, *MRIOR MIOIRR* de Carla Demierre, *Design sous artifice: La création au risque du machine learning* d'Anthony Masure, *Le style anthropocène* de Philippe Rahm, *Ce que l'histoire fait au graphisme* de Clémence Imbert, *Changer l'art par ses marges?* de Charlotte Laubard et *Habiller le jeu, jouer le vêtement* d'Alexia Mathieu. Ces livres sont disponibles en français et en anglais. Ils sont distribués dans l'espace francophone par Serendip-livres et dans un réseau de librairies internationales par Public Knowledge Books.

**Nouveautés avril-juin
2026**

Poésie

Visuels



Centralia

Gabriel Gauthier

Date.....2026
Format.....127x190mm
Pages.....80 pages
Langue.....Français
Tirage.....500 exemplaires
Prix.....14 euros
ISBN.....9791097894818

Présentation

Centralia doit son nom à une ville fantôme de Pennsylvanie où une mine de charbon souterraine brûle sans discontinuer depuis 1962. Entrer dans ce recueil, c'est pénétrer une petite ville imaginaire, où "des poèmes s'enflamment dans des maisons abandonnées". Ici, tout se perçoit mais ne se comprend qu'à moitié.

Le recueil fonctionne comme un diorama textuel où le poème miniaturise chaque image, offrant au lecteur l'impression de se déplacer à l'intérieur d'un monde en réduction. Il ne s'agit ni de tout comprendre ni de renoncer à comprendre, mais de continuer à percevoir ce qui échappe et d'explorer tous les centres d'où "l'univers se récapitule."

Gabriel Gauthier est l'auteur de *Simurgh & Simurgh* (éditions TY.TH), *Speed* (éditions Vie Parallèles), *Space* et *La Vallée du Test* (éditions Corti). *Centralia* est son cinquième livre publié et le quatrième de poésie. Écrit après *La Vallée du Test* et pendant *Space*, il prolonge un univers qui s'étend de livre en livre, dans un temps non-linéaire. Si *La Vallée du Test* est une région de *Space*, *Centralia* agit comme une île bonus, un add-on, une extension aux espaces déjà évoqués et une préfiguration de ceux qui viennent, constituant une saga littéraire, où chaque livre serait un nouveau niveau de monde à explorer.

Extraits

La présence de quatre
cypres à proximité d'une
maison marque celle d'une
tombe. Combien d'acres de
terre ont été utilisés
à cet effet ? Les
trois anneaux visibles de
Saturne sont constitués d'innombrables
morceaux de glace et
leur brillance est suffisante.
Dans les quatre chambres
de mon cœur, qui
est voisin avec qui ?
(...)

Comme chaque fin de semaine,
C'est le moment de faire semblant
De n'avoir vu que des oiseaux
Dans les réflexions de la lune.
Je serre, entre mes mains d'enfant,
Des morceaux tombés du futur.
Quand les chevaux ne sont pas là,
Je sens toutes les dimensions
Où ils s'approchent aussi de moi
En soufflant sur mes mains de monstre,
Et quand je touche la clôture
Électrifiée, j'ai l'impression
De serrer la main à quelqu'un.
(...)

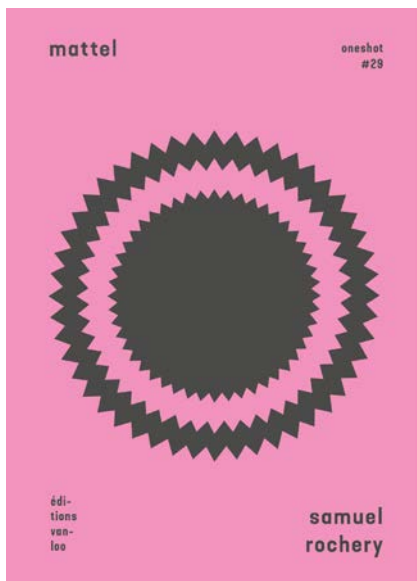
Avant mon départ
Mon passeport est dans mon appartement,
La pluie transparente et légère comme la mousseline.
Le soir
Apprend à dire : je connais, tu connais
Je comprends, tu comprends.
Après mes études de physique et mes voyages — les
trucs en
cuivre
Avant de me tourner vers les tuyaux, les fins tunnels
Qui font d'autres nuits que celles du cosmos
Avant de me tourner vers le fonctionnement souterrain du
monde
Que j' imagine aussi cuivré
Et au bout d'un moment
Qui disent tout ce qui m'inquiète depuis que je suis
né.
Je n'étais pas dans ma chambre en forme de couloir
mais
Que je sois dans ma chambre ou non
La chambre du campus était ma chambre
Elle devait être la première. La première situation
dans laquelle
On se trouve, à la lecture d'un livre qui n'est pas à
nous.
Je n'ai pas pu m'empêcher de payer un supplément
Pour une place à côté du hublot, à l'arrière de l'appareil
Les chances de survie sont plus nombreuses
Quand la lumière se retire

J'entends des choses à moitié comprises :
Avions, chambres, tremblements de terre
Briques, murs, barrages...Au-delà des réacteurs
C'est l'avion entier qui me sauve de la chambre
De l'université à qui appartiennent les livres.
Je n'ai pas oublié d'éteindre le chauffage
Ce sont les bagagistes qui chargent la soute
Pour que quelque chose s'apaise en moi,
Il y a une exposition à New-York
En moi, comme une caverne argentée
Incomplète, cachée, qui s'ouvre
Au prix de mon silence
Il y a une femme qui monte l'escalier d'embarquement, elle
entre dans
L'avion comme dans l'église isolée

De St. Laurenz am Schottenfeld
Dont les jardins donnent directement sur des bouts
de forêt, des
ravins,
Sur la lande. Je l'imagine appuyer sur un interrupteur
Pour que tout l'intérieur s'allume
Ainsi que sous l'extrémité des ailes
Qui clignotent en rouge et vert.
Je reste en t-shirt dans la cuisine
À relier un objet à un autre,
À les laisser tous entrer et sortir,
(...)

L'auteur

Né en 1992 à Mont-Saint-Aignan, *Gabriel Gauthier* est diplômé de l'École Nationale des Beaux-arts de Paris. Il écrit des livres, des performances, fait de la musique. Il a publié *Simurgh & Simorgh* et *Contra* au Théâtre Typographique (2016, 2024) et *Speed* chez Vies Parallèles (2020). Il conçoit des pièces à la lisière de la danse et des arts-plastiques (*Cover*, *Rien que pour vos yeux*) qui ont été présentées à la Ménagerie de Verre, au Centre National de la Danse, au CDCN Dijon-Bourgogne, aux Laboratoires d'Aubervilliers et dans plusieurs festivals : Camping, Actoral, Plastique Danse Flore, Entre Cour et Jardins...*Space*, est son premier roman paru aux éditions Corti.



graphisme : Maxime Sudol
200 pages 130 mm x 180 mm 20€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-93160-89-4
parution le 20 mars 2026



Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

Verrière du mécano transportable,
Prix de la vocation, Cheyne 2002
7 x 2 passantes, Mix., 2005
Les reduplications, Mix., 2006
Faire des gâteaux d'inquiétude,
Contre-Pied, 2006
Tubes apostilles, Le Quartanier,
2007
Oxbow-p, Éric Pesty Éditeur, 2008
Odes du Studio Maida Vale, Le
Quartanier 2009
Mattel, Le Quartanier, 2012
Now sport, Éric Pesty Éditeur,
2013
Mon Klovakt, Contre-Pied, 2014
Lettre à Chuck Norris, Vanloo,
2017
Vient de paître un livre performant,
Vanloo, 2018
Label ventriloquie, Le Quartanier,
2019
Lutterie électrique, Le Quartanier,
2020
Mauviette, Ni Fait Ni à Faire, 2022

Mattel

Samuel Rochery



... ou Dans la vie des jouets de la Cie de John Mattel, il y avait des hommes et des femmes

Comment créer de la littérature quand on sent que roman ou poésie sont des formes insatisfaisantes, plutôt usées et ennuyeuses ? Disons, pas franchement nécessaires.

Pourtant le désir de fiction l'est. Réplique grossière du réel, mais bien vivante quand on la raconte ; le réel, lui, n'est pas fait pour être raconté.

Alors, pour dire des contes Samuel Rochery utilise des figurines, des jouets Mattel : c'est comme ça qu'on amadou sa peur du loup, en se procurant la peluche du loup, et en lui faisant faire... ce que ne ferait jamais un loup. Un programme époustouflant, poétique en somme...

On y apprendra comment Lee Harvey Oswald, assassin détourné du chanteur Paul McCartney, se fait voler la vedette par les instigateurs du 11 septembre. Comment la poupée Barbie est en recherche d'emploi. Comment Bambi et Peter Pan sont à l'origine d'un métier d'avenir lorsque les stars sont menacées. Comment des gangsters et des patrons de casino sont capables de militer pour un rythme plus fort dans les pensées d'aujourd'hui.

Dans ce livre il y a 50 histoires populaires dont les personnages sont des poupées (créées par un personnage fictif : John Mattel, créateur de jouets dans la vraie vie).

Voilà donc lancée une formidable machine à fiction. Une plongée loufoque en compagnie des personnages qui nous ont accompagnés dans nos vies médiatiques, vrais ou imaginaires (pour nous ils sont tous vrais) et dont on se plaît à vivre des aventures, bien plus proches de nous (pour exemple, la figurine Zidane est intégralement racontée par son pizzaiolo)

Le langage est un artefact du bonheur, les phrases de Rochery se rejoignent par autre chose que la logique, elles semblent simplement juxtaposées, être mises en présence l'une de l'autre. Elles se rencontrent. Et de cela naît le sens. C'est-à-dire une immense liberté, la nôtre, celle de reconstituer des histoires en y étant plongés. Notre cerveau « dé-clipsé » du fameux « truc à comprendre », soudain « comprend » tout. Une très belle façon de la liberté.

Poète et traducteur, Samuel Rochery est un formidable créateur de langage. S'intéressant à la forme, il se demande pourquoi le retour à la ligne (le vers, en gros) serait le cœur de la poésie. Il souligne que ce qui est dit « prose », immanquablement, à l'autre bord de la page, revient aussi à la ligne.

Son œuvre a été surtout publiée au Québec.

Faiseur de revues de poésie, il a créé Les cahiers de Benji dans les années 2006, puis la revue Watts, revue en ligne de poésie étonnante et sonnante, en 2015.

EXTRAITS :

JOURNAL DE JOHN MATTEL

Note du 12/11/09

Peut-être que je cherche le personnage ponctuel de littérature derrière chaque sortie de volume, l'homme-fiction, ou de scène, momentané. La biographie instantanée et imaginaire d'un homme qui serait entièrement refait ou joué ou floué, au choix, par l'histoire cuisinée de son rythme. La figurine de livre derrière la chose feuillue avec son isbn devient une présence, illusoire ou pas, et d'autant plus inattendue que le livre échappe à son auteur une fois publié. L'auteur est un peu comme un Geppetto avec son Pinocchio. Cette figurine (développée en pantin dans le cas de Pinocchio) est juste le résultat d'une sorte de dessin animé, au sens strict, du ton et des attentions qui composent l'objet, dont le lecteur conserve l'image, un générique, une fois le livre fermé. La figurine crée une scène pour celui qui va lire, tout au fond de son auteur déjà, qui sait qu'il se donne dans un livre et pas dans un cahier que pour lui. Comme si l'idée de Pinocchio produisait en même temps son Geppetto (de fait, Pinocchio redonne vie tout d'un coup à son fabricant esseulé quand son bois se change en peau, puis il se barre). Paradoxalement, l'auteur qui voit poindre son personnage ne jouait pas du tout à l'écrivain. Sans que jouer soit péjoratif d'ailleurs. Comment ne pas se manifester ? En fait c'est parce qu'il ne sait pas ce que c'est qu'écrire, à chaque livre, qu'il devient ce qu'il fabrique avec tout ce qu'il a sous la main et tout ce qui lui arrive : un personnage uniquement tonal et uniquement attentif. **page 15**

Fig. 07

SPIDERMAN

Un jour, l'essence disparaît des stations et des gisements, et les voitures klaxonnent encore sur place comme vingt mille mariages dans le trémolo de la température qui se voit là où cuisent le goudron et les pneus, les mariés aménagent leur petit coffre de voiture en maison roulante. Les jours passent entre les vitesses affamées. Mais reste par exemple la toile comme moyen de locomotion ou d'aller vite ou de remplir le ventre, et j'imagine une odeur ancienne de climat entre les gens qui n'ont pas forcément peur de se toucher.

La toile.

Les hommes ont besoin d'hommes arachnéens qui fassent les choses à leur place, genre la pluie et le ciel net ; dans le cas où les choses faites à leur place ne sont pas faites comme ils voudraient que le ciel soit fait, ils aiment leur en vouloir et ils ont besoin de leur en vouloir, ce qu'on appelle buriner des épaules. Un peu d'arrêt, et évidemment on se rend compte que des épaules comme ça ne peuvent pas exister. La question est de savoir où va toute la haine générée, ailleurs qu'ici où personne, vraiment personne, n'est une araignée haltérophile. Les hommes n'ont pas appris à aimer leurs épaules. Je m'explique ainsi l'existence des voitures et de la faim. **page 37**

Fig. 12

KURT COBAIN

Chuck a l'habitude de dire à qui veut l'entendre que sa femme Britney est une plante verte dans la vie, assez nuisible pour la santé. Le silence d'un pot est indigeste. D'où d'incroyables maux d'estomac, qui lui font vraiment vivre la vie de son idole, Kurt Cobain, de l'intérieur. Explication de sa femme Britney : je suis une fière salade parce que Chuck est aussi mort et aussi peu vitaminé en amour qu'un meuble doré de cire d'abeille coincé dans l'angle d'un lounge, là où aucun meuble du type bonnetière n'a sa place. Quoi qu'il fasse de bien ou de mal de sa vie, toutes les plantes vertes du monde lui reprocheront son manque d'ambition sentimentale.

Chuck : « I think I'm dumb, maybe just happy. »

Mais la bonnetière est déjà le nom d'une ambition démesurée. Qu'est-ce qui t'autorise, toi, Britney, à te comporter comme de la mâche ou de la batavia ? Chuck voit bien qu'un homme est une machine à sous pour les autres hommes. Qu'un homme est une machine à sous pour les femmes. Donc, tout le contraire d'une commode dont les tiroirs demandent un effort à la main. Or, Chuck est pour l'effort. Selon sa faiblesse native. La douceur se respecte et un homme « mort » se mérite. Chuck se dit que le droit au meuble briqué à la cire d'abeille doit se payer au moins d'une ironie chercheuse (ainsi que le paya le chanteur de On s'en tape), où le « bon fond », la douceur du caractère ciré, n'est qu'un potentiel de douceur qui n'existe vraiment, ou ne s'impose, qu'à passer à une vitesse plus frontale dans les rapports et donc forcément plus vache, d'où l'aporie, et uniquement pour faire passer la pilule des saloperies que les hommes et les femmes peuvent se faire une fois la vitesse enclenchée. En gros : je peux être un meuble qui s'efface dans le mur, je dois encore l'imposer, comme on montre fièrement sa Porsche Cayman dans le parking. Et même, se dit Chuck en besognant Pearl vite fait entre deux portes à vingt minutes à peine du concert qu'il va donner ce soir dans une salle pas comble avec son groupe, In Utero : le savoir communicable de ce qu'on est « quelqu'un de bien » ne vaut que parce qu'il contient finale-

ment bien plus la conscience de se préserver soi-même de la violence qu'on admet comme une manière de communiquer généralisée, obligatoire, qu'il n'alimente une délicatesse pour les autres, c'est toujours passablement servile. Dans les textes des sages chinois, la plante verte ou le meuble doré de cire d'abeille ne rapportent pas un sou.

Qui fait encore vœu de pauvreté ?

Une fois par semaine, Chuck Cobain se donne dans des concerts chétifs à Aberdeen. Le reste du temps, il gère le plus gros casino de Seattle. Oui.

C'est là le plus difficile.

Le meuble est fourbe à sa façon.

Comme le temps qui exige le soin de l'abeille.

La bonnetière aussi doit survivre.

La bonnetière n'est pas qu'une idée d'ancienne religion. D'où l'existence des casinos. Chuck Cobain ne paiera pas sa meilleure groupie, Pearl, pour ses caresses. Comme pour confirmer qu'un homme mort vaudra toujours plus qu'un dollar ou qu'une rondelle de jackpot, son groupe néo-nirvanesque ne rapporte pas plus, sur scène comme dans les bacs locaux, que de connaître par cœur une page sur le papillon de Tchouang Tseu. **page 47**

Fig. 27

ROBERTO BENIGNI

Le whisky me largue je ne sais pas où. Le feu danse trois ou quatre fois simultanément dans les yeux à des emplacements légèrement différents tout en étant le même feu. S'il y avait quelqu'un en face de moi, je lui sourirais. Le lapin est cuit, le lapin sent bon et je vois la petite bête dépecée trois-quatre fois embrochée dans la lumière qui crépite. À partir de ce soir je ne me contenterai que de la faim pour penser à ce que je dois faire. Tous les livres commencent avec la faim d'un enfant qui peut très vite mourir, ou bien ça ne commence pas vraiment. La faim me tire le ventre depuis deux jours et maintenant je vais manger. C'est tout. Il n'y a rien d'autre. L'envie de pleurer dans le calme, peut-être. Si je pleurais, ce serait de la joie ou son contraire, je ne sais absolument pas. Autour, le bois est un ami, avec ses choses comme des hiboux et toutes sortes de bruits qui rendent une cavale tellement chaude. Je suis bien emmitouflé dans ma cavale. J'admire ma faim comme une petite force incontrôlable, la dernière des forces, capable de rendre un animal merveilleux. Ma mort et celle du lapin tellement bénéfiques. Je suis perdu et j'ai perdu Jack et Zack dans la fuite.

Abattus comme des lapins.

Ils n'avaient tué personne.

J'ai couru tout ce que je pouvais dans la nuit. J'avais mes toutes dernières jambes dans les jambes, dans l'abolement des chiens et le sifflement des balles. J'ai traversé le marais qui sentait la déchetterie communale et j'ai béni la déchetterie communale. Les faisceaux et le bruit des gueules ont disparu comme des boussoles désorientées à partir du marais, on aurait dit que j'avais appuyé sur le bon bouton. Le whisky me largue mais je voulais juste un radiateur. J'ai attendu le moment où je pourrais me trouver comme dans un lit. Je ne connais pas un seul coin de ce foutu bois dans la nuit, hormis le feu que la faim et l'alcool multiplient par trois. Je bénis mon briquet, ma faim, l'alcool, tout. Parce que je suis perdu et que je possède bien ça. Je bénis l'homme que j'ai tué d'un coup de boule de billard bien lancée entre les deux yeux. Je ne pouvais pas prévoir qu'il tomberait raide mort. La partie de poker avait mal tourné pour lui. Je me suis seulement défendu contre la colère d'un type qu'on ruine en deux-deux. Je veux voir grandir mes enfants et je n'ai jamais voulu être coupable. Pour cette seule raison une maison très spéciale ou l'inverse symétrique d'une prison va pousser entre les arbres demain matin à quelques mètres du feu que j'aurai laissé mourir dans le whisky. Une fille qu'on appellera encore Kaneng va fabriquer une porte, une table, un repas, et même une batterie de jours. Je lui raconterai tout, la boule numéro huit, la prison, l'évasion, les amis de cellule Zack et Jack, je ne changerai pas la réalité d'un iota, et ça ne changera rien pour elle. Elle aura fabriqué la porte au milieu de rien, le repas, les jours parce que ça lui fait juste plaisir de rendre ce genre de choses possibles. **page 91**

Fig. 32

BJÖRN BORG

Le succès d'un verbe d'action comme transporter ne requiert qu'une santé minime et ne compte que sur une démission ponctuelle de tous les ressorts décisionnels. C'est-à-dire sur un dévouement assez facile à une machine qui roule. J'aime la décision mais j'aime mieux l'impulsion. Je m'enregistre machinalement et je ne me sers jamais des enregistrements. Je peux tout imaginer des colis silencieux, et l'écrire. Et je ne le fais pas. Si j'avais des enfants, j'aimerais mieux que ce soient des enfants faits dans le dos, pas des enfants à méditer, ce serait un pétard. Une bonne impulsion. Un jour, tiens, une femme qui est la mienne ou une partenaire que j'aime me dirait qu'elle est enceinte et là on appuierait sur un petit détonateur qu'on n'avait pas forcément vu sur l'écran de contrôle commun à tous les deux. Je dirais volontiers que dans le ventre il y a cette balle de tennis

pas formée et que c'est mon enfant. On y arriverait souplement, à l'appeler Björn d'abord, et puis aux cris, aux pleurs, à l'école, le petit Björn apprendrait un sport et il apprendrait un instrument à cordes ou à vent.

Personne n'irait plus se faire du mal tant que l'enfant jouerait.

J'aime aussi quand la nature ou la machine parlent d'elles-mêmes. Une pomme tombe de l'arbre, je n'ai plus qu'à m'organiser autour de l'arbre et de la pomme. Dans mes moments que j'appellerais divins, j'aime l'organisation sur le tas, et je n'ai jamais rien eu contre le hasard. Si tu décides quelque chose, tu ne découvres pas cette chose, non plus. Et c'est un manque.

Le paquet te guide.

Tu n'as pas à inventer le camion et la carte.

Bien.

Maintenant, une scène sportive.

Dans la salle omnisports, les balles sortent du canon d'entraînement en faisant le bruit d'une table en fer gondolée lorsque la pression d'une main dessus se relâche. Elles sont déjà sur le terrain où on a mouliné les deux grands paniers de basket jusqu'au plafond. Sur le terrain. Avec la règle du jeu. Bien avant l'enfant. L'enfant qui joue tient dans la main une raquette Donnay Junior Björn Borg Signature. Il ne décide pas vraiment de jouer. De faire un service, un revers, un coup droit. Un smash. Il s'organise vite et efficace dans le bruit des balles et il va faire quelque chose de cette circulation de balles avec toute sa tête et tout son poulx, comme les meilleurs le font à Paris, Wimbledon, Melbourne, New York. On ne démêle pas la tête et le poulx. Il aime comment cogne son cœur mondial après trente minutes de jeu régulier sur un court de grand chelem à P., W., M. ou NY. Il sait que la chaleur des joues à ce moment-là, c'est ni plus ni moins la bonne température de la planète. C'est aussi sa pensée du jeu et sa sueur mélangée à l'odeur du grip et de la peluche jaune, la main qui serre le manche de la raquette ou bien celle qui lance un service essuyant toutes les trois minutes un front en nage.

L'enfant se retourne le corps comme un gant.

Corps retourné, on voit bien que les artères fourmillent de révolutions et que l'enfant est une grande civilisation folle furieuse à lui tout seul contenue dans une cabane aux murs faits de baies vitrées ou de diaphragmes. Plus personne ne va se faire du mal tant qu'il joue. Et à peu près tout le monde autour de lui fait pareil sans prendre les décisions qui ne s'imposent pas. **page 103**

ON NE BOMBARDERA JAMAIS MA VOIX

Yahya Al Hamarna

- **Format (mm)** 115 × 170
- **Nombre de pages** 56
- **Prix (€)** 9€
- **ISBN** 9782493534170
- **Parution** Mai 2026
- **Graphiste** Magalie Vaz (couverture)
- **Relecteurice** Collectif

- **Titre original** *My Voice Cannot be Bombed*
- **Année de publication** 2025
- **Structure** Iskra Books
- **Pays** Royaume-Uni
- **Ville** Londres

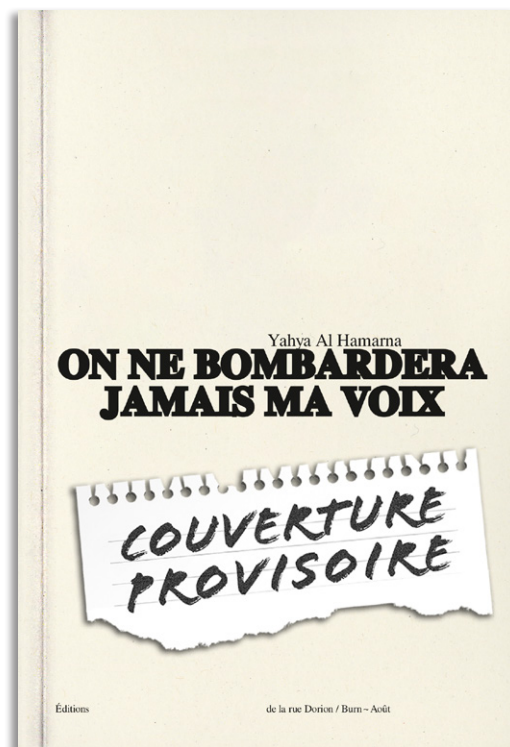
On ne bombardera jamais ma voix est un recueil de poèmes écrits depuis le génocide en cours à Gaza. Yahya Al Hamarna y documente les brutalités de la guerre ainsi que les rituels fragiles de la vie quotidienne: étudier, se promener dans le parc, lire de la poésie, préparer du thé, pleurer, survivre. De l'intimité exiguë des tentes de déplacés à la sérénité imaginaire des cours universitaires et des matchs du Réal Madrid, Al Hamarna élabore une poétique de la survie: une poétique qui refuse le désespoir et insiste sur la dignité invincible du peuple palestinien.

Que reste-t-il quand la guerre détruit, démantèle, disloque tout sur son passage? Que reste-t-il quand les écoles, les bibliothèques, les universités, les hôpitaux ont été bombardés? Que reste-t-il quand, pour se nourrir, boire, ou se connecter à internet, il faut marcher plusieurs kilomètres tous les jours? Que reste-t-il quand sa maison devient une tente, sa ville un camp, son pays une prison? Pour l'auteur de *On ne bombardera jamais ma voix*, Yahya Al Hamarna, il reste les mots et l'écriture, la possibilité de résister en racontant son quotidien et de faire connaître son histoire.

Dans ce recueil, l'auteur décrit son amour pour sa terre, il nous partage ses espoirs d'un jour rentrer chez lui, retrouver sa ville, pouvoir continuer ses études. Il nous parle de la violence du génocide en cours et de la difficulté de maintenir ce qui rend la vie digne. Avec l'écriture comme seule arme, chaque poème est écrit pour relier l'auteur au reste du monde, combattre l'isolement du blocus illégal. La traduction de ses textes vers le français s'inscrit dans ce mouvement, pour faire résonner le plus largement possible une voix palestinienne dont l'existence même est politique.

Le recueil paraîtra en même temps au Québec, avec les **Éditions de la rue Dorion**. Le recueil est bilingue (français – arabe).

À propos de la graphiste: Magalie Vaz (1998) est une graphiste et artiste française qui vit et travaille à Paris. Elle développe une pratique basée sur la recherche qui s'illustre à travers des principes d'emprunts, de glanage d'éléments, qu'elle détourne et corèle au service de projets. À travers différents médiums comme la photographie, la vidéo et l'écriture – combiné à sa pratique du design graphique – elle aborde entre autres les notions liant écologie et décolonisation, les circulations et circularités diasporiques, du déracinement des corps (vivant humain) et des végétaux (vivant non-humain).



Thèmes abordés: Gaza, Palestine, survie, dignité, mémoire, résistance, intimité, génocide, anti-impérialisme

Ouvrages similaires

- *Que ma mort apporte l'espoir*, Nada Yafi, 2024, éditions Libertalia
- *Etat de siège*, Mahmoud Darwich, 2004, éditions Actes Sud
- *Anthologie de la poésie palestinienne d'aujourd'hui*, collectif, 2022, éditions Points

À propos de l'auteur

Yahya Al Hamarna est poète et étudiant en sciences politiques palestinien. Il vit en tant que déplacé de force dans la bande de Gaza, et tente de survivre au génocide en cours. Sur les réseaux sociaux, il poste des poèmes et tient un journal qui relatent son quotidien, sa lutte et ses espoirs. Il cherche actuellement à fuir Gaza, pour aller poursuivre ses études dans une université irlandaise, une cagnotte circule sur internet pour soutenir financièrement ce projet. *My Voice Cannot be Bombed* est son premier livre, et a été traduit en anglais et en français. Passionné par des auteurs tels que Kanafi, Darwish, Shakespeare ou Dickens, les livres ont toujours occupé une place centrale dans sa vie. Ses poèmes ont circulé et été lus dans de nombreux pays, selon sa volonté de montrer au monde que l'armée israélienne « ne pourra pas voler l'âme de son peuple ».

EXTRAIT 1 (TRADUCTION PROVISOIRE)

*Journal quotidien
Quand je survivrai*

Quand je survivrai
Je ne me dépêcherai pas pour me rendre à mes cours
à l'université
Et je ne serai pas fâché si le souper est en retard
Quand je reviendrai de mon entraînement
Je prendrai une douche chaude en réfléchissant aux
grandes décisions que j'ai à prendre
Je dirai je t'aime à ma mère mille fois
Je lui demanderai de m'embrasser, de m'enlacer
Un sourire et de la douceur, pour que ce câlin et ce
baiser sur mon visage soient avec moi partout où je
vais, comme mon imagination
Je me préparerai du popcorn et du jus de raisin pour
regarder un film de Robert De Niro dans ma petite
chambre.
Je ne me sentirai pas stressé pendant la semaine
d'examens
Je ferai l'équilibre entre mes études et mes soirées
à regarder le Réal Madrid lors des phases élimina-
toires de la Ligue des Champions, je regarderai Vini
et Valverde marquer des points
Et je ne retournerai pas à la maison tout de suite,
j'irai me promener dans le parc et sentir l'air frais et
les jonquilles
Quand je reviendrai à la maison
Je cuisinerai mon repas, du fromage, du thé, du pain
et des olives
Je ferai une liste de villes que je veux visiter, Londres,
Rome, Bruxelles, Majorque, Istanbul, Paris, Car-
diff, une longue liste de villes parce que voyager sera
un soulagement psychologique, une vacance de cette
vie épuisante,
Et Madrid pour voir jouer mon équipe favorite dans
la capitale espagnole, je regarderai le match avec
mes amies et nous irons au cinéma toutes ensemble
Et je lirai les bulletins météo dans les villes que je
veux visiter pour choisir ma température préférée
Quand je survivrai
Je ne resterai pas debout jusqu'à tard, je mettrai une
alarme tôt pour me réveiller à l'aube, je veux dor-
mir en paix puisque je n'ai pas pu le faire pendant
plus d'un an et je suis fatigué de l'insomnie qui gruge
mon corps
Et je ne passerai pas en vitesse à l'épicerie le matin,
je marcherai tranquillement jusqu'au parc pour sentir
l'air frais et boire du café et lire le journal
Quand je recommencerais
Je terminerai mes études en relations internationales
et diplomatie,
Et je vais finalement atteindre le succès lorsque le
génocide sera fini et que j'aurai complété mes études



Photographie de l'auteur, Yahya Al Hamama, dans le camp
de d'Al Mawasi, Gaza, Palestine en décembre 2024.

à l'Université Al-Azhar pour que le nom de mon
école me suive partout où je vais
J'organiserai ma fête de graduation le jour de mon
anniversaire parce que j'adore renaître dans le savoir,
nous célébrerons toutes ensemble avec mes amies,
je serai là au Café Palestina à Londres et ce sera une
merveilleuse célébration, enfin,
Je lirai mes articles et ma thèse, je boirai du café et
humerais l'air en silence avec la musique de Fairuz,
je boirai de l'eau de rose le matin, puisque les roses
sont mes amies sublimes toujours avec moi sur mon
bureau dans ma chambre
Et je ne tarderai pas pour lire mon courrier le matin,
dans le matin avec le lever d'un nouveau soleil,
d'un nouvel espoir né avec le soleil
Quand j'irai à la ville, je ferai le grand tour de
la bibliothèque centrale et je sentirai les livres,
la connaissance, la culture, la philosophie, l'histoire,
la politique, la psychologie, la littérature, la poésie et
bien d'autres sciences,
Je ferai une liste des livres de loi, de politique, de
diplomatie et de philosophie pour pouvoir les acheter,
et je les noterai dans mon cahier pour vivre avec ces
livres magnifiques qui seront mes amis partout où
je vais
Je lirai des livres, je commencerai à prendre du
mieux et je guérirai avec mon armoire à pharmacie
pleine de livres
J'irai finalement au jardin avec du thé, des gâteaux
et des sucreries, sentir l'air confortable et le son des
oiseaux qui chantent, et Yahya qui lit.
Un jour, un jour, peut-être, bientôt, nous survivrons
à ce génocide, laissez-nous rêver à nouveau, laissez
nous voir ce qui arrivera à la fin, oh mes amies.

EXTRAIT 2 (TRADUCTION PROVISOIRE)

Crayon

Je marchais lentement à côté de mon grand-père
Mustafa,
sur notre route vers le Liban.
Mais nous avions mal lu la boussole.
Au lieu de nous mener là-bas, elle nous a guidés
vers notre Gaza bien-aimée.
Avec chaque pas, je portais l'espoir dans mon
cœur —
espoir qu'un jour je retournerai
à mon village d'origine, Zarnoqa en Palestine.

Je crois que les rêves se réalisent.
Je l'ai appris à l'école.

Soudainement, j'ai été arraché de mon imagination
pour revenir à la réalité.
Un soldat lâche, avec une voix dure
et une apparence étrange, nous a arrêtés.
Il a demandé, « Avez-vous pensé
à vous rendre ? »
J'ai répondu, « Je ne connais pas ce mot
Je ne l'ai pas vu dans mon dictionnaire. »

Fâché, il m'a fouillé
Et puis m'a arrêté.
J'étais stupéfié. « Pourquoi ? » J'ai demandé.

Il a dit, « Tu transportes une arme dangereuse. »
Je l'ai regardé, confus. « Qu'est-ce que c'est ? »

« Un crayon, » il a répondu.

Tout ce que j'avais dans mon sac, c'était un crayon.

EXTRAIT 3 (TRADUCTION PROVISOIRE)

Je réfléchissais

Je pense
que l'une des plus belles choses
qui arrivent à un être humain
est d'avoir assez de pouvoir
pour s'asseoir quelque part
loin des sons des bombes et de la peur
qui le suivent
partout

Transportant avec lui un petit carnet de notes
toujours dans ses poches
Il écrit beaucoup de choses
Passé, présent et futur
Espoirs et peurs et plans

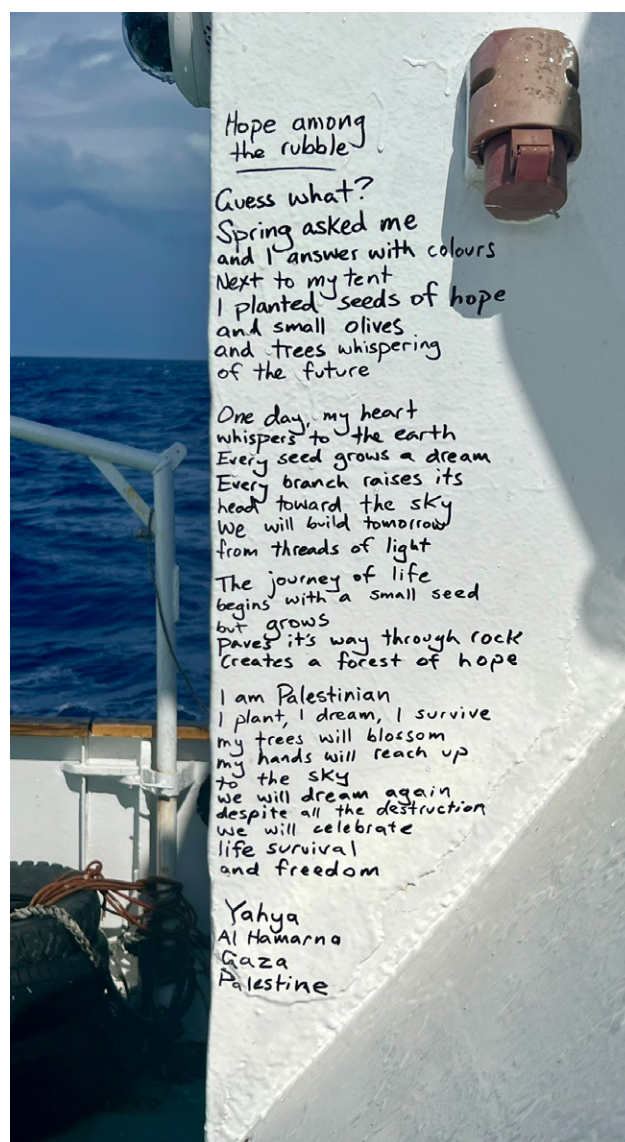
Expériences et larmes et moments
Ils restent préservés en mémoire
Écritures qui racontent
ce que nous vivons

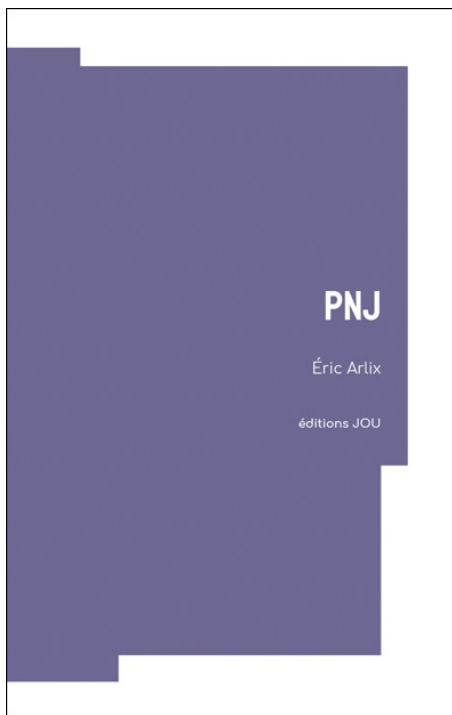
Parfois quand je reviens de la plage peu avant le cou-
cher du soleil
La lune commence à être visible
Je regarde la lune
comme un petit enfant
et je sens que la lune marche avec moi
à chaque place où je vais
Elle marche avec moi
pas à pas
Je la regarde et je souris
et je lui envoie la main

Je m'ennuie de m'asseoir avec la lune sans les missiles

25 mai 2025

Un poème de Yahya sur une paroi
d'un vaisseau de la Global Sumud Flotilla





éditions JOU

PNJ

Éric Arlix

96 pages

10 euros

ISBN : 978-2-492628-14-6

Diffusion-Distribution SERENDIP-LIVRES

à paraître le 13 avril 2026

PNJ est le quinzième livre d'Éric Arlix. C'est un livre contenant dix portraits. Dans une mise en page et une syntaxe particulière. Les PNJ (Personnages Non Joueur – terme issu des jeux vidéos aujourd'hui repris par bon nombre d'ados et de *young adults* pour qualifier une personne *inintéressante, en panne, pas drôle, pas assez belle, pas populaire*) se cherchent, se trouvent parfois, perdus souvent, mais pleins de ressources. Dix portraits d'hommes et de femmes de 30 à 57 ans qualifiés de PNJ mais avec, chacun, une manière bien spécifique de se confronter au réel et de chercher, dans un monde ultra compétitif, une issue, un bien-être, une solution, même temporaire.

Éric Arlix : Écrivain, éditeur et chercheur de formes dont les livres et la production hétérogène (concerts, lectures, vidéos, éditions, pédagogie) tentent d'aborder par l'imaginaire et la critique le réel chaotique du monde.

www.ericarlix.net/

éditions JOU

60 rue Édouard Vaillant, 94140 Alfortville – France

mail : contact@editionsjou.net

<http://www.editionsjou.net>

Extrait :

1

J'ai 30 ans
un mardi
une pluie véhémence
J'ai
appris
à retenir mes émotions en public
en famille,
devant mon hamster
surtout face aux clients
J'ai
rencontré
ce soir au restaurant
des individus complètement à l'abandon
mais souriants
comiques mêmes
un rôle qu'il se donne
en commandant un bouteille de Chablis
désinvoltes
staccato
J'ai
appris
à m'arc-bouter au sol
à soutenir leurs regards en notant la commande
leur monde gustatif
leurs miettes face au chaos
J'ai
ce corps parfaitement tenu, droit
aux formes dissimulées
que des clients imaginent, détaillent, hument
je les sens
en déposant les assiettes avec une précision millimétrique
en faisant étinceler le Chablis dans leurs verres

en engrangeant les Merci mademoiselle
J'ai
des tocs avec les chiffres
servirais-je 28 ou 36 bulots-mayo
16 ou 17 soles au four
22 ou 28 profiteroles
à 17 ou 28 couples illégitimes
et les 94,50 euros de pourboires moyen par jour seront-ils pulvérisés

J'ai
des listes de maladies qui défilent devant les yeux
en les plaçant à table
en accueillant leurs premières vibrations vocales
en percevant leurs gestes de jocrisse
en observant l'aspect et les teintes de leur peau
tout un monde

J'ai
la fâcheuse habitude de m'adresser à eux sans qu'ils m'entendent
sans même bouger les lèvres
je délivre mes diagnostics
rarement
des rhumes ou des angines
plus souvent

pervers narcissique, maniaco-dépressif, foie aux abois, alcoolique, victime

J'ai
des habitués en bout de course
qui apprécient ma précision
leur ton paternaliste
ils m'imaginent provinciale, courageuse, en attente d'une destinée
ils ont presque tout faux
leurs pourboires dans le top five

J'ai
l'avant et l'après service
pour me rappeler à mon anniversaire
sur mon smartphone
des vocaux à écouter en marchant sous la pluie
des cartes animées déployant leur joie en seize secondes

des promesses
de sorties
de joie
d'aller de l'avant
J'ai
servi un couple star
de la télé-réalité me glisse Francis en emportant ses riz de veau pour la 12
champagne et côte de bœuf qui fait ça
eux
J'ai
tiré la langue
entendu des conversations malsaines
le mot Dubaï aussi
et puis la politique, la politique, la politique
des commentateurs inexpugnables
ils et elles se gaussent, se gobergent,
s'étouffent de pâté en croute, de choucroute, de gambas
J'ai
compté les bouteilles sur les tables
calculé les sommes bues
classé les clients de vermines à pnj
sourit à une fille de 8/10 ans qui ne pensait qu'à rentrer à l'abris de sa chambre
accélération du service du dessert
J'ai
imaginé le pire, deux secondes
pendant le service
des sirènes, des kalashs, des drones
des convois humanitaires, des largages par hélicoptères kaki
un origami du réel
s'éclipsant devant le pic des demandes clients
J'ai
dressé une liste mentale des signes extérieures de richesse affichés
les montres des hommes
les bijoux des femmes
les accessoires
une liste sans fin abandonnée par la perception de rires gras et de signes de la main

qui ne peuvent rester suspendus

J'ai

réprimé,

comme chaque soir,

toute tentative de connexion

regards, gestes, intentions,

ravalez vos appâts

ne m'offrez pas vos bavardages

vos bons mots

vos éléments de langage pour ferrer

la frontière est bien visible pourtant

J'ai

bien vu la patronne mettre son pouce et son index autour de sa bouche

pour me demander à distance de sourire

bien anticipé ce gamin qui a tenté de me faire un croc-en-jambe

pour la deuxième fois de la soirée

bien vu le pourboire de vingt euros avec carte de visite sur la table 16

mais pour qui se prend-t-il ?

J'ai

débarrassé la table du couple star de la télé-réalité

ils ont encore faim,

non désolé nous ne faisons pas de pizza

je vous ramène la carte

qui fait ça ?

eux

une escalope à la crème, un saumon gravalax, deux coca

J'ai

débarrassé deux premières tables qui n'accueilleront plus d'autres clients

pour la soirée

les gouttelettes de vin et des sauces sur la nappe relataient la gloutonnerie

des convives

mais esquissaient également une composition abstraite agréable à la vue

J'ai

chaque soir de service

le mot argent

s'élève de toutes les tables

s'accumule au plafond
résonne comme le sujet irremplaçable
vers lequel tous les sujets convergent
soumis
inféodés
phénoménal
J'ai
régulièrement mal à la tête pendant le service
en cause
une accumulation de faux sourires
un fatras de vrais hypocrisies
un agglomérat de signes
le roman des rodomontades
un condensé d'atrocités mondiales
J'ai
au milieu du service
dans des moments d'abandon de soi de quelques dizaines de secondes
imaginé
plonger la tête du gamin-croc-en-jambe dans l'aquarium à homards
flamber le machiste de la 8 en lui servant ses crêpes au rhum 25 ans d'âge
étaler de la purée Grand Chef sur les costumes trop chers des managers de la 5
vomir ma haine dans les soupes chou-fleur, salicorne, amandes
monter sur une table pour faire un discours, un appel, lancer une punchline dont je
n'ai pas vraiment les mots précis en tête mais qui pourrait faire son effet
J'ai
feint
de ne pas entendre
leurs pets, rots, borborygmes, flatulences
de les regarder comme il se doit
au centre
du monde
c'est ici
à jamais
J'ai
couru en sortant
une habitude, une nécessité musculaire, un toc de plus

la pluie encore
le smartphone encore
une cigarette enfin

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Émilien Chesnot

Aust

« Une relation est libre. Un rapport est forcé. »

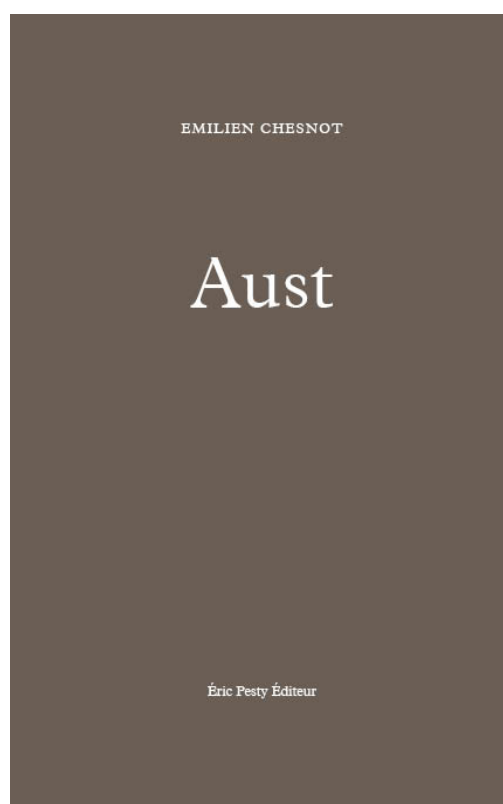
Aust est un essai : une expérience de pensée et de vie où le poème joue un rôle structurant. Expérience de vie, car c'est à partir du récit de deux événements biographiques : le premier privé et hallucinatoire, le second public et professionnel que se déploient les deux sections du livre intitulées respectivement « Lem ouch » et « À l'état civil ». Expérience de pensée car c'est à partir du constat de sujétion ou d'assujettissement de l'individu dans la langue et par la loi qu'une échappée va être tentée.

Si l'on considère que « travailler sur soi-même » est équivalent à écrire un livre (et singulièrement ce livre intitulé *Aust*) l'exergue d'Emmanuel Hocquard qui ouvre « Lem ouch » est programmatique : « *Qu'est-ce que travailler sur soi-même ?* Représentez-vous un insecte volant, une mouche ou une abeille, qui s'est pris dans une toile d'araignée et qui cherche, coûte que coûte, à se dégager. C'est, je pense, une assez bonne image pour comprendre. Sauf qu'ici la toile d'araignée est *inside*. La toile d'araignée où nous nous débattons c'est notre pensée, notre manière de voir les choses, notre langage. »

Aust est l'essai de circonscrire la « toile d'araignée » qu'est la langue maternelle où nous naissons en tant que sujet parlant – ou le nom propre qui nous identifie aux yeux de l'état civil et de la loi. Puis de chercher « coûte que coûte » à s'en dégager en ponctuant le livre par des poèmes – promesse d'un « désassujettissement » par rapport aux codes (linguistiques, légaux) qui nous contraignent.

Poète né à Rennes en 1991, **Émilien Chesnot** vit à Mulhouse. Il est l'auteur de deux livres parus au Théâtre Typographique.

La situation personnelle qui nous est présentée dans *Aust* est la suivante : Au moment d'études littéraires éprouvantes en classes préparatoires Émilien Chesnot est atteint de troubles psychiques, touchant sa perception du langage, qui le conduisent à plusieurs hospitalisations et à suivre une cure auprès d'un psychiatre. À la fin de ses études il entame une carrière d'officier de l'état civil à Rennes – à laquelle il a tout récemment renoncé.



(COUVERTURE PROVISOIRE)

Parution : juin 2026

Prix : 24 €

Pages : 160

Format : 15,2 x 22,8 cm

EAN : 9782488139045

Collection : brochée

Rayon : littérature française / poésie

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE

Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com

Le service dans lequel je travaille se nomme « Service Événements de Vie ». Ce service est composé d'une trentaine de personnes affairées à dresser, délivrer et mettre à jour des actes d'état civil et des livrets de famille. Il s'envisage, par le biais de sa direction et des agents qui le composent, comme un exemple canonique, presque définitoire, de ce qu'est le service public : « nous sommes les agents délégués de l'état dans notre territoire, et à ce titre avons la compétence et l'autorité nécessaires pour faire advenir les grands accomplissements personnels de vos vies. » Il flotte, dans le « Service Événements de Vie », une atmosphère vertueuse, qui provient de l'idée partagée par toutes et tous que l'on y fait quelque chose de bien. En plus de rendre service, j'ose dire qu'on s'y perçoit comme les garants d'une liberté et d'un droit fondamentaux.

Mais on peut suspecter qu'il existe une différence nette entre la manière dont un service comme le mien se représente ce qu'il fait et ce qu'il fait réellement, souterrainement – en même temps qu'au vu et au su de toute la population.

Il est juste de dire que nous permettons aux gens d'exercer leurs droits : droit de se marier, de changer de nom, de « sexe », de changer de filiation par le biais d'une adoption, etc. Mais on peut très bien envisager les choses sous un angle légèrement différent, et tout aussi juste : l'état civil est la chambre d'enregistrement administrative et juridique des événements de vos vies. Ce n'est déjà pas la même chose. Cela veut dire qu'en même temps que nous garantissons vos droits et vous permettons de les exercer, nous vérifions et contrôlons le bien-fondé de vos demandes. Puis, nous gardons une trace censément éternelle de ces événements, sous forme écrite.



PARUTION JUIN 2026

DO NOT CROSS / NE PAS FRANCHIR

Hélène Sanguinetti

Collection : Poésie

Prix : 17 euros

Format : 13 x 20 cm

Nombre de pages : 112 pages

ISBN : 979-10-95997-70-2

- > Un livre qui rend hommage aux artistes «inspirantes» de l'auteure : Kiki Smith, Germaine Richier, Claudine Galea et Sylvie Lobato
- > Où l'on retrouve la sensualité, l'humour et le mystère qui sont l'essence de la poésie d'Hélène Sanguinetti



> LE LIVRE

Ce nouveau livre d'Hélène Sanguinetti est un hommage à quatre artistes qui l'ont inspirée durablement. Elle y affirme, sous la forme d'un long poème, ce que son écriture doit à l'art, et particulièrement à la sculpture et à la peinture.

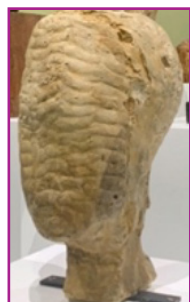
- (1) Ainsi Kiki Smith (1), dont l'œuvre est très proche de la mythologie personnelle de l'auteure, *habite* quasiment tout le livre. Autre grande force, Germaine Richier (2), dont émanent visuel et texte de la huitième et dernière section du poème. Ensuite, deux amitiés, l'une littéraire, Claudine Galea (3), l'autre, picturale, Sylvie Lobato (4), fondamentales sur les labyrinthes de la création.

Il ne faut pas pour autant chercher dans le poème à reconnaître telle ou telle œuvre de ces artistes, même si les médaillons qui ouvrent le livre (reproduits ici) en offrent trois, bien repérables et qui ont compté. C'est que le poème est vorace, la joie est grande d'avalier et digérer, transformer sans savoir... Le poème fait – presque – toujours comme il veut.

Le titre du recueil est bien sûr un clin d'œil à l'expression «DO NOT CROSS» («NE PAS FRANCHIR»), si familière dans les musées qui, en interdisant, attise le désir...

> L'AUTEURE

Hélène Sanguinetti est née à Marseille. Elle a publié une dizaine de recueils de poésie dont, récemment, *Jadis, Poïena* (Flammarion, 2025) et, aux éditions Lurlure, *Et voici la chanson* (2021) et *Alparegho, Pareil-à-Rien*, (2024).



(2)



(3)



(4)

— Devenir un peu loup en t’embrassant,
amour inspire des métamorphoses

.

.

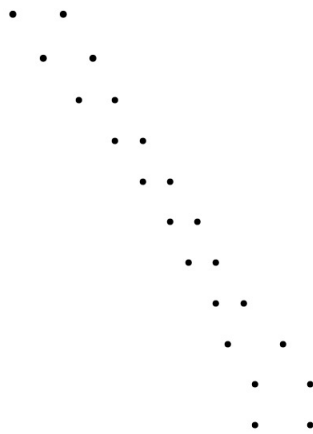
— Où vas-tu ainsi contée,
propre et brillante en forêt
le jour entier à traverser et la
nuit et encore jour ?

.

— Qui cherches-tu au fond de ton
panier avec tes dents toutes bleues d’un songe,
Ogresse, Blondine fée,
échangent encore des anneaux,
c’est lassant à la fin

/

« Mouche se pose sur ta croupe, cheval,
peau sursaute, trembler avec ce muscle de toi,
gonfler avec
tes veines, en croix



entrer dans tes yeux, mouche, or c'était un
prince
qui voulait séparer le malheur du bonheur
depuis
le cœur d'un arbre où il vivait »

« Arracher manteau de neige et de froid,
mettre échine sous ta main, sentir j'ai froid
sentir tu as chaud, oh, pitié sensations les
Ridicules,
camelote fourguée
au rabais sur le trottoir »

« Remonter de ma gorge bout de lune
avalée hier, ou sein de toi claire biche qui
vient
encore plus près encore toucher, jouir
dressé sur l'image
et dans la vie »

« biche fauve au cou, me prend, elle
boit comme je veux »

Sauvage n'entend que nerfs

PARUTION JUIN 2026

VISUEL PROVISOIRE

**CELLE QUI JAMAIS NE TE VIT**

Guillaume de Machaut

*Traduction et postface de Samuel Deshayes**Préface de Guillaume Marie***Édition bilingue illustrée****Collection :** Poésie**Prix :** 20 euros**Format :** 13 x 20 cm**Nombre de pages :** 168 pages**ISBN :** 979-10-95997-71-9

- > *Guillaume de Machaut, le plus grand poète et compositeur du XIV^e siècle*
- > *La première traduction en français moderne et en vers comptés et rimés des poèmes du Livre du Voir Dit, son chef-d'œuvre*

> LE LIVRE

Celle qui jamais ne te vit propose la **première traduction en français moderne et en vers comptés et rimés** des 64 poèmes du *Livre du Voir Dit*, le **chef-d'œuvre de Guillaume de Machaut**, où alternent par ailleurs récits et échanges épistolaires et poétiques. Car l'amour de Guillaume et de Péronne, qui tombent amoureux sans s'être vus, est avant tout poétique, et **les pièces lyriques ici traduites constituent le cœur de l'œuvre**, les différentes stations de leur histoire. Si les formes de ces poèmes sont élaborées, l'expression des sentiments y est directe et sensible, et les voix qui les portent incarnées et proches.

Celle qui jamais ne te vit (le titre reprend le premier vers du poème qui ouvre le recueil) permettra aux lecteurs contemporains de découvrir, dans toute sa musicalité, l'œuvre du dernier poète-compositeur français.

> L'AUTEUR

Guillaume de Machaut, le plus grand poète et compositeur du XIV^e siècle (1300-1377), est un « livre des records » à lui tout seul : premier poète dont l'œuvre complète nous est parvenue, et premier à avoir supervisé l'édition desdites œuvres ; premier compositeur d'une messe complète (la célèbre *Messe de Notre-Dame*), mais aussi dernier poète-compositeur de la tradition : il aura mené poésie et musique à de tels niveaux d'élaboration que les deux arts ne tiendront plus ensemble après lui. Or, si le compositeur est très présent (on compte pas moins de 257 enregistrements entièrement ou en partie consacrés à ses œuvres), le poète est trop rare, et son œuvre complète n'est toujours pas disponible en français moderne (elle l'est en anglais...).



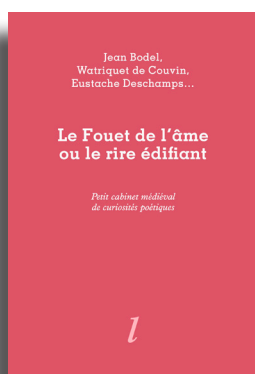
*Portrait de
Guillaume de Machaut*

> LE TRADUCTEUR

Samuel Deshayes enseigne les lettres modernes à Caen, et écrit – surtout, mais pas que – de la poésie. Il s'intéresse à toute la littérature, des mythes de sapiens aux avant-gardes contemporaines, fasciné par la potentialité des formes, de Machaut à l'Oulipo. Il a publié *Sonnés, poèmes confinés* (2021), et, avec Guillaume Marie, *Ça écrit quoi* (2019) et *La Fin du monde* (2023), aux éditions Lanskine. Il participe au collectif Pou, où il a publié *La mort Victor* (2022). C'est en écoutant les poèmes mis en musique de Machaut qu'il a eu l'idée de se lancer en traduction : pour les lire aussi.



La poésie médiévale chez Lurlure : des nouvelles traductions en français moderne pour découvrir ou redécouvrir les chefs-d'œuvre de la littérature médiévale



Le Fouet de l'âme ou le rire édifiant

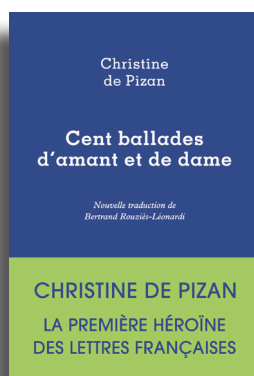
COLLECTIF

244 pages

979-10-95997-69-6 – **21,00 €**



9 791095 997696



Cent ballades d'amant et de dame

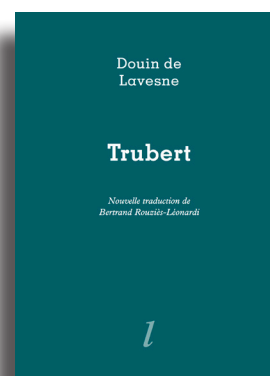
CHRISTINE DE PIZAN

260 pages

979-10-95997-44-3 – **21,00 €**



9 791095 997443



Trubert

DOUIN DE LAVESNE

196 pages

979-10-95997-22-1 – **19,00 €**



9 791095 997221

“Les poèmes du *Voir Dit* sont de petites machines parfaites qui fonctionnent grâce à des jeux de répétitions, de rythme, de rimes et de vocabulaire. Ce sont des rondeaux, des lais, des ballades, des complaintes et des chansons balladées, dont on mesure ici l’efficacité. Poèmes «de la tension, de l’accord et du désaccord» selon les mots de la spécialiste Jacqueline Cerquiglini-Toulet, ils font entendre la musique des sentiments d’un homme, un poète vieillissant, et d’une jeune femme qui l’admire. Ensemble, ils jouent la fiction d’un chemin amoureux, de la passion au doute.

J’ai dit fiction : oui, même si le personnage principal se prénomme Guillaume, même s’il emploie un *je*, il ne faut pas chercher ici une quelconque autobiographie. Le *Voir Dit* est une mise en scène : d’un poète qui se rêve en chevalier courtois, d’un dialogue imaginé et inventé par un seul des deux protagonistes. Mais alors en quoi ce *dit*, cette forme médiévale propice à la narration, est-il donc véridique, puisque c’est ainsi qu’il faut traduire le «voir» du titre? Ce qui est vrai, ici, c’est le livre lui-même. Qu’importe si la situation est imaginaire¹ : les poèmes, eux, sont du côté de la vérité, qui est un autre mot pour dire beauté. Leur orfèvrerie savante et délicate est une image d’un monde parfait. Et à travers le miroir d’un jeu amoureux, le chef d’œuvre de Machaut (comme d’ailleurs celui de Proust, n’ayons pas peur des raccourcis dans l’histoire littéraire), est un texte qui raconte comment le narrateur en est devenu l’auteur.”

(1) Il y a d’ailleurs débat chez les spécialistes quant à déterminer le degré d’autobiographie du texte.

RONDEL.

*Celle qui onques ne vous vit,
Et qui vous aime loiaument,
De tout son cuer vous fait present ;
Et dit qu'à son gré pas ne vit,
Quant véoir ne vous puet souvent
Celle qui onques ne vous vit,
Et qui vous aime loyaument.*

*Car pour les biens que de vous dit
Tous li mondes communement,
Conquise l'avez bonnement.
Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loyaument,
De tout son cuer vous fait present.*

RONDEL.

*Tres-belle, riens ne m'abelist,
Ne donne pais, n'aligement,
Sans vous à qui suis ligement.
Quant vo biauté qui embelist
Tous dis, ne voy & vo corps gent,
Tres-belle, riens ne m'abelist,
Ne donne pais, n'aligement.*

*Et vo douceur qui adoucist
Mes mauls & garist doucement,
M'est trop lointaine vraiment.
Tres-belle, riens ne m'abelist,
Ne donne pais, n'aligement,
Sans vous à qui suis ligement.*

ELLE, rondeau

Celle qui jamais ne te vit
et qui t'aime sincèrement
de tout son cœur te fait présent.
Contre son gré dit qu'elle vit
elle ne peut te voir souvent
celle qui jamais ne te vit
et qui t'aime sincèrement.

Comme de toi tous ils ont dit
du bien très unanimement
tu l'as conquise, oui, vraiment
celle qui jamais ne te vit
et qui t'aime sincèrement
de tout son cœur te fait présent.

LUI, rondeau

Très-belle, rien ne me réjouit
ne m'apporte un soulagement
si ce n'est toi, que j'aime tant.
La beauté toujours embellie
m'est cachée, de ton corps charmant
Très-belle, rien ne me réjouit
ne m'apporte un soulagement.

Et ta douceur, qui amoindrit
mes maux, les guérit tendrement
elle est trop loin de moi, vraiment !
Très-belle, rien ne me réjouit
ne m'apporte un soulagement
si ce n'est toi, que j'aime tant.

RONDEL.

*Dès que premiers oï retraire
De vous, dous amis débonnaire,
La valeur & la grant bonté,
Mon cuer fu si en vous enté
Qu'onques puis ne l'en pos retraire.*

*Jàsoit ce qu'onques congnéu
Ne vous éusse ne véu,
Vous fist Amours mon cuer donner ;
Et si, n'éusse pas créu
Que tout mon temps eusse péu,
Sans voir, nul homme tant amer.
Mais bonne Amour le me fist faire,
Et le renon de vostre affaire,
Qui a mon cuer entalenté
Si fort, que j'ay en volenté
De vous amer sans riens meffaire.
Dès que premiers oï retraire, &c.*

ELLE, chanson balladée

Dès le début, quand ils louèrent
mon amour, tes nobles manières
tes grandes valeur & bonté
mon cœur au tien s'est attaché
tant que je ne peux m'en défaire.

Bien que je ne t'aie jamais vu
que tu m'aies été inconnu
mon cœur, Amour te l'a donné.
Pourtant je n'aurais jamais cru
qu'au cours de ma vie j'aurais pu
sans le voir, quelqu'un tant aimer.
Mais Amour sait comment y faire
et ta renommée exemplaire
qui m'a fait tant te désirer
que je n'ai d'autre volonté
que t'aimer, je ne peux mieux faire.

Dès le début, quand ils louèrent
mon amour, tes nobles manières
tes grandes valeur & bonté
mon cœur au tien s'est attaché
tant que je ne peux m'en défaire.

graphisme : Maxime Sudol
250 pages 140 mm x 205 mm 18€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-93160-98-6

parution 15 avril 2026

Cuir

revue la mer gelée



Éditions Vanloo

www.editionsvanloo.fr

diffusion/distribution : Serendip

... un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous.

Franz Kafka à son ami Oskar Pollak

Fondée en 1999 à Dresde. Elle se consacre à la prose fictionnelle et à la poésie.

La revue tente de faire communiquer les espaces linguistiques. Elle se propose de faire connaître au public français des auteurs québécois contemporains (Hervé Bouchard, Catherine Mavrikakis...).

Il s'agit de s'extraire de l'hexagonalisme en partant à la découverte d'une littérature passionnante, souvent très inventive. Une façon simple et joyeuse de se frotter à d'autres enjeux formels, narratifs, culturels, historiques...

La présence des textes dans les deux langues, avec des pages mises en regard, s'inspire de l'idée d'Emmanuel Hocquard pour qui traduire, c'est d'abord gagner du terrain, ainsi les traductions sont là pour ouvrir de nouveaux espaces.

La revue préfère publier une littérature en train d'émerger, de se chercher, qui balbutie, parfois même qui rate, mais qui en tout cas OSE.

Chaque numéro à un titre : chien, maman, froid, mars, amour, cuir... ce titre est un mot. Pas un thème. Un mot autour duquel peuvent s'articuler les textes (poésie ou prose) de la revue, un point de réflexion pour écrire, ou pour que le comité de rédaction choisisse les textes. Un axe autour duquel le monde peut tourner.

Pour Cuir, eh bien, les textes seront diverses, comme il se doit. De la poésie contemporaine avec Charles Pennequin, de la poésie contemporaine en yiddish avec Yermiyahu Ahron Taub, où le cuir se réfère plutôt à la communauté gay, Dorothée Zumstein devrait évoquer la lanière de cuir dont se servait le dernier bourreau de Londres lors des pendaisons, le cuir c'est aussi la peau, la nôtre, dedans dehors, la chair etc. Cuir est un mot à l'infime segmentation de sens. Un titre peut donc faire action de poésie.

Auteurs prévus (le sommaire n'est pas encore définitif) :

Antoine Bréa

Charles Pennequin

Yermiyahu Ahron Taub

Dorothée Zumstein

Stéphane Ilinski

Dorothée Zumstein

Noémi Lefebvre

Bobby Chalard

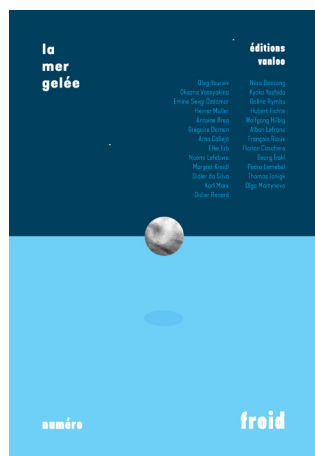
Anna Hailot

Julien Gaillard

Stéphane Gauthron

Arno Calleja

Le comité de rédaction : Antoine Bréa,
Noémi Lefebvre, Alban Lefranc, Bernard
Banoun



Extraits et citations

Extraits 1 :

Rendez-vous avec l'Ange

(Vinnie D'Angelo, Hot House Exclusive)

J'ai rêvé que ce soir je rencontrais Vinnie D'Angelo.

Je me prosternais devant sa divinité,
Détournant les yeux de son regard ferme et sévère et
devançant l'ordre :

Prends la position, fils.

Ça, c'est pour le rouge à lèvres « emprunté » à ta sœur.
Ça, c'est pour la robe d'été à fleurs que tu portais au cours de yiddish.
Ça, c'est pour tout le gelato à la noisette engloutie à Kippour.
Ça, c'est pour les traités du Talmud que tu n'as pas réussi à maîtriser.
Ça, c'est pour toutes les dîmes non prélevées.
Ça, c'est pour les fois où levant les yeux vers moi tu as déchargé dans la
débauche.
Ça, c'est pour toutes les autres bites, les assauts contre la sanction textuelle.
Ça, c'est pour avoir travaillé à shabbat, l'injure au repos sacré.
Ça, c'est pour le déshonneur que tu as infligé à la maison d'Israël.
Ça, c'est pour...

« Ange, je t'en prie, aie pitié », je l'implorais,
alors que son fouet brûlait ma chair,
que les stries se multipliaient,
que le sang perlait,
alors qu'il continuait,
et que je perdais le fil de mes manquements,
même alors je ne cessai de supplier.

C'est seulement lorsqu'il me recomposa dans ses bras,
la sueur dégoulinant de son harnais,
que de sa barbe il me lécha la tête,
qu'il baisa mes joues, alors seulement je compris
que mon chagrin avait été, sinon révoqué, en quelque sorte transporté,
que ma dévotion avait du moins été remarquée par l'interlocuteur céleste.

J'ai rêvé que ce soir je rencontrais Vinnie D'Angelo.

Yermiyahu Ahron Taub

Extraits 2 :

Dans le bus on est nombreux avec la main droite à la place de la gauche dessus il y a des bagues de cuir avec des mousses tout autour des doigts et sur les troncs aussi des sapins qui voyagent avec nous à travers les vitres et plein de femmes enceintes dans le bus [il y en a qui se grattent les coudes] sur les côtés sur les arrières les orées et les rigolades avec les cuirs et les mousses sur les excroissances qui sortent des mains avant la naissance dans le ventre des femmes des doigts et des bagues et sous les petits ongles qui se forment en même temps que la peau

ces bagoues de mousse

ces bagages dans les soutes

ces foetus et ces poussettes

ces cuirs d'adolescentes

qui descendent aux arrêts sans dire au revoir sans dire merci au chauffeur on peut voir les avions décoller dans le brouillard livrer des pancréas sur des épaules lointaines bien sûr on dirait que ce sont les pins derrière les vitres qui reculent

il n'y a plus de chauffeur il n'y a que des arrêts des trajets des sapins dans les vitres et des cages thoraciques [il y en a qui rigolent bien]

le voyage ne s'arrêtera donc-t-il jamais ?

ça n'est pas le chauffeur c'est le cuir sur les paupières c'est le pancréas posé sur l'épaule qui conduisent qui évitent tous

les alcooliques qui traversent à la va-comme-j'te-pousse sur les passages cloutés en tout cas les paupières savent mettre les clignotants aux bons moments aux bons endroits avec le code de la route dans leur cœur comme à l'église les jours où personne [il y en a qui vomissent] n'y va plus avec la nuit qu'il fait même le jour et les lumières des phares qui se reflètent sur l'eau sur les routes

les bus à la renverse on les secoue pour les faire descendre les usagers les clients disent les publicitaires on secoue on secoue et les poussettes les mamans avec leur foetus dedans l'estomac les ados qui oublient leur arrêt à cause du super jeu sur leurs super téléphones portables ils tombent sans dire au revoir on secoue ils tombent comme des Flanby [on en voit qui s'agrippent à leurs skate-boards] quand tu retires le petit opercule du dessous sur les trottoirs des villes dans les fossés les caniveaux quand on retourne le bus et qu'on secoue très très fort et les peaux sont râpées

le voyage ne s'arrêtera donc-t-il jamais ?

la vérité c'est que tous les parents en deuil ne croient plus en dieu et que les chemins sous la pluie argentés des bus à la renverse mais alors complètement à la renverse sans les excroissances des mains qui ne sont que des doigts sales [des passants se maquillent en marchant dans la rue] et les rigolades ne tiennent plus sur les routes trop glissantes trop craignos à cause de la neige à cause du brouillard à cause des chauffards sous alcool sous tranquilisants qui ne s'arrêtent pas aux stops ou sous les effets du cannabis ou du manque de visibilité à cause des affiches du Rassemblement national sous les ponts et les tronches dessus qui font perdre l'équilibre presque mental

Stéphane Gauthron

ADVERSE



SANS-TITRE / TRANSIT ANTOINE DAURÈS

À l'origine, SANS-TITRE, une "pièce radiophonique pour voix parlée" d'Antoine Daurès (musicien, enseignant et traducteur, de philosophie notamment).

Pourquoi chercher à qualifier une telle proposition alors que celle-ci affiche d'emblée son ambition absolument réflexive, et n'aura de cesse d'auto-commenter ?

"Je vous parle du texte que je suis en train de lire / Je prends la parole / et je vous parle du texte que je suis en train de lire / de ce que vous entendez. / Je parle de ce que je suis en train de lire / du texte que je lis / que j'ai commencé à lire dès l'instant où j'ai pris la parole. / C'est à dire : à l'instant même. / Coïncidence parfaite entre "dire" et "faire", si j'exclus de cette parole tout ce qui n'est pas sa proclamation."

La volonté de transparence semble totale, l'ambition objective sans détour.

On pourrait croire que le projet n'aurait donc besoin que de quelques lignes, quelques minutes, pour se résoudre. Question rendue caduque à l'écoute des 77 minutes qui le composent, au fur et à mesure que nous nous découvrons face à la fiction d'un sujet (d'un narrateur) voulant se ressaisir, s'emparer de soi, et tentant de le faire au moyen d'une réflexivité essentielle qu'il croit découvrir au sein du langage, de sa langue. Pour cela, il lui faut l'aveuglement volontaire d'une sorte d'immatérialité (dont la voix donnerait justement l'illusion).

L'exercice n'est pas exempt d'humour (certes teinté d'anxiété), favorisé par toutes les ambivalences offertes par l'oralité (polysémie, homophonie, homonymie et usages à contre-courants), contrariant la volonté du narrateur de contrôler sa propre élocution. Ce premier texte n'est donc pas, ne sera jamais, imprimé. Seule l'écoute nous en offre le plein accès, attentive à cette voix faussement blanche, en réalité jouée jusqu'aux moindres inflexions, suspens, accélérations et décélérations. Une entreprise qui est aussi celle d'un musicien.

En regard, TRANSIT, un second texte, écrit a posteriori et destiné cette fois à être lu, usant des effets de spatialisation initiés par Mallarmé dès la fin du XIX^e siècle. Ce coup de dé rebat les cartes de la pièce radiophonique en la reprenant, lui répondant et la reflétant, tout à l'envers. Il assume d'être un texte qui s'écrit à propos du texte ou de la textualité, comme le premier prétendait mettre en scène une parole qui parle de la parole.

CD (77 minutes — lien de téléchargement inclus) + livre (124 p. n&b)

14 x 18 cm, 14 €

979-10-95922-67-4 — septembre 2025

Vente ferme

Étouffer dans l'œuf

en avalant sa langue.

Le comment

se ment ;

parlant

c'est tout comme

comme *causa sui*.

Je veux ce que je vois dire :

ça veut ce que ça dit

ce que ça dit

ce que

ça veut

sans faire grand bruit ;

et j'achoppe sur ce vice

de forme

circulaire.

Ce tremblement transpire donc de la pierre angulaire de la construction

qui est aussi bien sa pierre d'achoppement :

je voulais m'adonner à ma langue

pensant que si je m'abandonnais à ce qui donne tout

je me déploierais indéfiniment,

et tout me rejoindrait

jusqu'aux tout débuts

jusqu'aux balbutiements...

**Nouveautés avril-juin
2026**

Essais

Du mépris **François Bégaudeau**

François Bégaudeau poursuit avec ce livre le sillon de l'essai psychologico-littéraire, du récit théorico-subjectif, de l'analyse politico-généalogique creusé de *Deux singes ou ma vie politique* à *Histoire de ta bêtise* ou à *Notre joie* et dernièrement *Comme une mule*. Il apporte en même temps sa pierre au programme des éditions Cause perdue, celui d'une pratique de la littérature comme outil d'élucidation, notamment politique.

Résumé argumenté

Nous trouvons tous méprisables certains actes, gestes, attitudes, manœuvres. Et dans le même temps nous détestons tous le mépris. C'est dans cette contradiction, dans cette brèche que *Du mépris* s'engouffre.

S'il y a du méprisable il faut des méprisants pour l'émettre. S'il y a du méprisable, il y a des circonstances où le mépris est honorable. Mais quelles circonstances ? À quel propos honorer le mépris ?

Au départ l'auteur n'en a qu'une très vague idée. Il se lance dans ce texte les mains vides, chichement outillé d'une intuition ténue mais tenace. Cette affaire de mépris, il ne la sent pas ; comme on ne sent pas un nouveau collègue ou le mec d'une amie. Le mot mépris est douteux, douteux d'être cuisiné à toutes les sauces. D'être dégainé à tout propos, à table comme au lit, sur Twitter comme sur écoute, l'accusation de mépris devient suspecte.

Comme souvent les grands mots, mépris cache quelque chose.

Sous le couvert du mépris autre chose se joue.

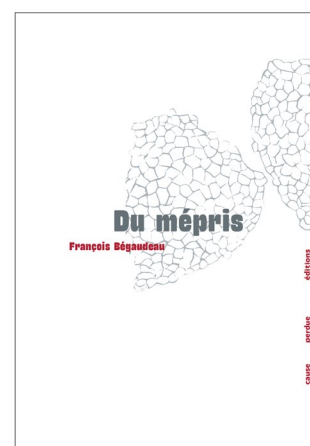
Sous le couvert du mépris de classe, dont chacun accuse tous, autre chose se joue. Comme autre chose se joue sous le couvert du mépris culturel, dont pléthore de plaignants se disent l'objet.

De paragraphe en paragraphe, d'anecdotes personnelles en choses vues, le texte complique le fléchage du mépris, et parfois l'inverse. Les coutumières et confortables polarités se brouillent. Qui méprise qui ? est une question à poser à nouveaux frais. Qui méprise le plus les gens, de Dany Boon qui proclame respecter le public populaire ou du critique atterré par l'indigence de ses productions ? Qui insulte le plus l'intelligence des gens ? L'adjectif populaire n'est-il pas d'une condescendance achevée ?

Chemin faisant, texte écrivant, il apparaît que celui qui crie au mépris documente avant tout le mépris qu'il se voue. Il apparaît, par suite, que le mépris, qui par définition fonctionne de haut en bas, est la meilleure parade du bas contre le haut. Le meilleur mur à bâtir contre les assauts des nantis. Ils nous méprisent ? Méprisons leur mépris.

Mieux que la colère, qui souvent n'ébranle que soi, beaucoup mieux que la haine qui souvent est haine de soi, le mépris devient l'affect porteur de toute politique d'autonomie.

..... Sa victoire au tournoi de belote de L'Aiguillon-sur-mer (85) marque pour **François Bégaudeau**, connu aussi comme F. Bégaudeau, le début d'une carrière de multicités. Il est tour à tour et simultanément : éleveur de renards, professeur de français, chanteur et parolier du groupe punk-rock Zabriskie Point, jongleur de mandarines. Sa réputation d'excellent conteur électrique le mène à écrire quelques livres dont les moins connus sont *Au début* (2012), *D'âne à zèbre* (2014), *Ma cruauté* (2022). Signalons aussi sa biographie documentée de William Will, *Mon nom était Jésus*, dont l'auteur déclare en février 2004 « qu'elle aurait été meilleure sans les deux derniers tomes ». Préférant les romans aux essais, F. Bégaudeau tache de tordre ses essais en romans comme on tord un torchon pour l'essorer, d'où sa sécheresse et l'acquisition d'un appartement en juin 2008. Agé aujourd'hui de 53 ans, il se consacre à ses chats et aux éditions Cause perdue.



ISBN : 978-2-487871-03-8

Format : 13x19 cm

160 p.

Prix : 15 €

Parution : 14/04/2026

Les verdicts d'autrui, même biaisés par la malveillance, même poisseux de fiel, touchent quelque chose.

Touchent parfois un point sensible.

Telle la biche près d'un point d'eau, la pensée se tient près des points sensibles. Je m'en approche et tends l'oreille. Je crois percevoir que l'accusation de mépris jouxte celle de prétention, que déclinent des variations : imbu de lui-même, arrogant, s'adore, se la pète, se prend pas pour une merde, ça va les chevilles ?

Suinte de moi une confiance doublée du sentiment hérité / transmis / hormonal qu'autrui gagne à me connaître, que l'humanité se fourvoie à m'ignorer, que Laurence Milleau eut bien tort de m'éconduire le 12 juillet 86 et moi bien raison de prendre congé d'un « tu sais pas ce que tu rates ».

Étant entendu que la morgue est une possible diversion de la timidité, et qu'à tout prendre si Laurence Millau ce même 12 juillet 1986 sur la place du marché de Saint-Denis-du-Payré, ne savait pas ce qu'elle ratait en déclinant ma proposition d'un abouchement réciproque complété de langues, je ne le savais pas non plus.

Mais restons binaire : il s'aime, il prend de haut. Deux branches d'un même arbre, l'une partant de l'autre. La prétention se ramifie en mépris. Filage de la métaphore : le sentiment de supériorité est la sève du mépris.

Ayant une haute idée de lui, le péteux pète plus haut que son cul. Par suite, pareil à l'aigle piquant sur l'ingénue brebis ou à l'ascenseur en demi-service, le mépris n'opère que de haut en bas.

Qui dira qu'Usain Bolt se la pète lorsque au terme d'une course gagnée il se fige dans la pose d'archer grec devenue sa marque ? À tous cette attitude statuaire semble adéquate à son éblouissante prestation. Bolt ne dépasse pas les bornes de son exploit qui de fait le propulse dans l'Olympe. Il se la pète mais il a *le droit de se la péter*, comme Bourdieu a *les moyens de se la péter*. La morale commune les y autorise.

Pour qui Bourdieu se prend-il à insulter BHL ? Il se prend pour Bourdieu.

La haute idée qu'a cet homme de lui-même, perçue comme ajustée à sa haute intelligence, a carte blanche pour se cristalliser en mépris pour la concurrence, a fortiori quand elle est fortunée et chemisée de blanc.

Nul ne qualifierait de prétentieuse la domination de Djokovic sur le circuit une décennie durant. À personne ne viendrait l'idée qu'il méprise son adversaire lorsqu'il le plante au filet en lui assénant un troisième retour gagnant d'affilée. On parlera éventuellement d'insolence, mais l'adjectif *insolente* accolé à une victoire sportive n'est pas péjoratif : dans l'élan d'un dithyrambe, il dit l'écart gigantesque entre le vainqueur et le reste du monde. Insolence de la buse dont le vol sans effort nargue les rampants. Un Pogacar *insolent de facilité* dans le Tourmalet prouve son essence supérieure et par là se soustrait, sinon aux contrôles anti-dopage, à l'universel réflexe collectif de remettre à leur place les prétentieux. Pogacar ne se prétend pas au-dessus des mortels : il y est.

Cette suprématie, cette élection au sens anti-démocratique, nous spectateurs de sport l'acceptons, la désirons. Tous appelons de nos vœux des compétiteurs hors normes, tous célébrons les individus qui dominent *de la tête et des épaules* et raflent souverainement la mise comme Léon Marchand ou Pablo Escobar. Une compétition se dévalue si elle ne désigne pas un vainqueur incontestable, un humain au-dessus du lot. Rien n'irrite plus qu'une partie d'échecs conclue par un nul à l'amiable. L'amiable c'est bon pour les ovins que nous sommes, engoncés dans de prudents pactes de non-agression assurant la paix du troupeau. Dans le sport, où ferraillent des seigneurs, nous jouissons sans entraves du spectacle de l'inégalité, et applaudissons à trois mains la distribution inégalitaire des capacités.

La focalisation sur le mépris de classe est d'obédience conservatrice : elle exige que le ton change pour que rien ne

change. Elle appelle de ses vœux ou fantasme rétroactivement une société paternaliste où les dirigeants respectent les enfants qui bossent à leur botte, où le patron respecte ses salariés qu'à l'instar d'un sergent-chef il appelle mes hommes.

Si le mépris subi est le problème prioritaire des exploités, s'il les heurte autant sinon plus que l'exploitation en soi, si la morgue d'un contremaître leur pèse davantage que les cadences de travail, si un télévendeur se plaint moins de la répétitivité de son topo mécanique sur une assurance-vie attrape-couillon que des débriefs dégradants de sa chief manager, inutile de s'emmerder à renverser le capitalisme. Il suffira que le management gagne en horizontalité et redouble d'euphémismes mielleux. Plan de pacification couronné de *débats citoyens*, où les élus appliqueront les recettes énumérées par leurs coachs en empathie : écouter, prendre des notes, écouter, acquiescer du menton au minimum cinq fois par minute, écouter, ne pas froisser, écouter, ne pas sembler monopoliser la parole, écouter, ne pas sembler tirer la couverture à soi, écouter, réciter les postures d'écoute apprises en séance de media training.

La prochaine présidentielle substituera à un Macron paraît-il peu empathique un Philippe ou un Bardella dégoulinants de bienveillance. Ça coûte pas cher.

Si c'est le prix de son maintien, le privilégié veut bien ravalier son mépris. Et même il se prend au jeu, découvrant que la commisération le soulage du poids moral de ses privilèges.

Il sera philanthrope.

Il sera mécène.

Il donnera dans le caritatif défiscalisé.

Il se portera très bien merci.

Où est le vrai mépris ? est ici la question centrale.

Où niche le mépris ? Dans l'onctuosité ou dans la frontalité ?

Lorsque le collectif Othon passe au crible textuel une ville du Nord,

le respect consiste à passer l'alcoolisme réel sous silence (car cliché stigmatisant) ou à l'évoquer ?

Quelle est la réaction méprisante à la grosse faute de français d'un prolo ? La taire est délicat et condescendant, la relever est rude et égalitaire. Un copain classe moyenne disant « il faut qu'il croive », je le reprendrai en me foutant de sa gueule. Sourd volontaire au « il faut qu'il croive » d'un jeune intérimaire, je l'exclus de la sphère des gens censés maîtriser l'idiome. Mon traitement de faveur est un traitement de défaveur.

Lui faut pas lui en demander trop, disait mon entraîneur de foot d'un coéquipier semi-attardé. Au prolétaire accablé par un fatras de circonstances défavorables, je n'en demande pas trop. Tout le monde n'a pas accès au Bescherelle. Tout le monde n'a pas la chance d'être moi.

L'élève chieur appelle des sanctions, l'élève faible n'appelle que des soupirs fatalistes. En quatrième il écrit éléphant avec un seul f, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ? Faut dire qu'il est pas aidé, t'as vu un peu sa mère à la réunion de rentrée ? Son bermuda en jean à franges, ses dents, ses trois piercings au sourcil, son zozotement façon Zézette dans *Le Père Noël*. Il est pas né dans une bibliothèque, quoi. Plutôt dans les WC d'une discothèque. La rime accuse le bon mot dont se gausse l'aréopage de profs qui prolonge le plaisir en imaginant la discothèque où Lenny a été conçu par des parents à peine majeurs et imbibés de vodka-red bull. Le Feeling, route de Valenciennes. Le Crystal, sortie 3 après Château-Gontier. Le Paradise. Le Lenny's ! On est horribles, se flagelle-t-on dans un rire de traîne. On est vraiment des monstres d'enfoncer ce pauvre garçon. Ce pauvre pauvre qui le restera et jusqu'à la tombe ses fautes de français seront le matricule de son infériorité sociale-intellectuelle.

Il dit qu'il veut être pilote de ligne. On le laisse dire. On ne dément pas non plus les délires d'un grabataire.

Dans l'attitude de sa prof de français agrégée de lettres classiques,

rien ne transparaîtra de son pessimisme définitif quant à la marge de progrès intellectuel et social de Lenny. Elle lui parlera gentiment. Ne l'enfoncera pas à la remise d'une dictée notée zéro comme les six précédentes. Le félicitera au moins pour le soin de sa copie. Sera d'une douceur et d'un mépris irréprochables. Encaissera un « c'est moi qui l'a fait » comme un prêtre hume sans ciller l'odeur du taudis où il va donner l'onction à un misérable.

Je ne méprise pas l'inférieur social, je le méprise de mépriser la force qui lui est échue au point de laisser ses supérieurs déterminer sa valeur.

Je méprise le comédien qui caniche fait le beau sur un plateau, suçant le majoritaire pour avoir son sucre.

Ne réclame jamais un sucre.

Tout le sucre du monde est en toi.

Tout le miel, tout le sel.

Lèche ta peau jouis de son sel.

Réveille la sensualité de tes lèvres en y passant la langue.

Gratte-toi la nuque. Gratte-toi partout. Fais-toi du bien. Chouchoute-toi, chéris-toi.

Fort de toi tu n'as plus besoin de rien.

Riche de toi tu n'as plus besoin des riches. Tu ne réclames plus leur reconnaissance puisque tu t'es reconnu-e. Parmi la foule tu t'es élu-e. Tu as une haute idée de toi. Tu es prétentieuse, tu es arrogant, l'arrogance est le faciès du talent qu'en un décret performatif tu t'attribues.

Tu ne réclamera plus qu'on te traite dignement, tu te traiteras dignement. Tu ne réclamera plus la dignité, tu seras digne. Tu tâcheras d'être digne de toi. Ta dignité par toi seul octroyée t'obligera.

Ce ne sont pas les titres nobiliaires d'autrui qui t'en imposent mais ta noblesse qui t'oblige.

Entretiens ta force et le mépris d'autrui glissera sur toi – comme pet sur toile cirée.

Cire la toile que tu es. Fais-toi luire. Astique-toi. Love-toi dans la fatalité que tu es. Laisse-toi souffler par l'esprit dévalé des cimes rien que pour toi.

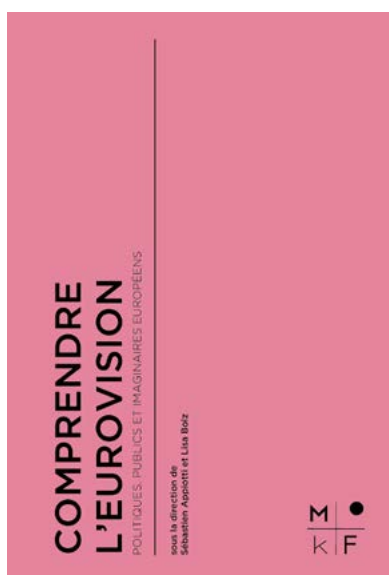
COMPRENDRE L'EUROVISION

EN LIBRAIRIE AVRIL 2026

Politiques, publics et imaginaires européens

sous la direction de

Sébastien APPIOTTI et Lisa BOLZ

978-2-493458-41-4
20 € / 13,5 x 20 cm / 240 pages

Multiculturel et multilingue, le Concours Eurovision de la chanson façonne depuis 1956 un espace médiatique européen sans équivalent hors Jeux olympiques et paralympiques. Avec 166 millions de téléspectateurs et 1,8 milliard de vues sur ses réseaux en 2025, l'Eurovision est un véritable moment cérémoniel où se rejouent goûts, normes et politiques.

L'Eurovision ne se réduit ni au folklore ni au « plaisir coupable ». Le concours met en scène identités nationales et imaginaires partagés, mais aussi rivalités géopolitiques. À l'intersection des industries culturelles et médiatiques, il éclaire la fabrique des normativités, les politiques de visibilité et des publics.

Premier ouvrage consacré à cet objet, il mobilise les sciences humaines et sociales pour comprendre les enjeux sociaux, culturels et politiques du concours. Alternant chapitres de chercheur·e·s français et internationaux, entretiens avec des professionnel·le·s et encarts thématiques, le livre rend accessible la complexité d'un spectacle global et invite au dialogue entre scènes, écrans et publics européens pour penser l'Eurovision... au-delà du kitsch.

CONTRIBUTEURS

Oranie ABBÈS, Sébastien APPIOTTI, Catherine BAKER, Benoît BLASZCZYK, Johan BOITTIAUX, Lisa BOLZ, Isabel CAMPELO, Juliette CHARBONNEAUX, Thomas DUSEAUX, Thibault GRISON, Philippe LE GUERN, Quentin MAUDUIT, Marie-Caroline NEUVILLERS, Hécate VERGOPOULOS, Sofia VIEIRA LOPES

LES POINTS FORTS

- **Actualité forte avec les 70 ans de l'Eurovision en mai 2026**
- **Premier ouvrage de référence sur le sujet dans un ton accessible et vivant**
- **Porté par des communautés prescriptrices et des partenaires identifiés**



COMPRENDRE L'EUROVISION

sous la direction de

Sébastien APPIOTTI
et Lisa BOLZ

SOMMAIRE

Introduction

Le Concours Eurovision de la chanson,
de la scène au laboratoire de recherche

*Encart - Pourquoi adore-t-on détester
l'Eurovision ?*

*Encart - Quels sont les chiffres de
l'Eurovision ?*

Partie 1. L'Eurovision, caisse de résonance d'enjeux sociaux et politiques

Concours Eurovision de la chanson : une
alternative médiatique à l'Europe politique ?

*Encart - L'Eurovision est-il un concours
européen ?*

L'Eurovision à l'épreuve du politique : entre
soft power et controverses internationales

*Encart - A quoi servent les délégations
nationales au sein de l'Eurovision ?*

12 Points, podcast natif consacré à
l'Eurovision : traiter la politisation du Concours
pour renforcer la légitimité d'une expertise

*Encart - Quels sont les genres, scènes et
temps de l'Eurovision ?*

Performer la nation queer au concours
Eurovision de la chanson et dans d'autres
méga-événements.

*Encart - Pourquoi appelle-t-on l'Eurovision les
Gaylimpics ?*

Partie 2. L'Eurovision, méga-événement culturel, médiatique et musical

*Encart - L'Eurovision est-il un méga-
événement ?*

25 ans après. Retour sur une enquête auprès
du fan club français de l'Eurovision.

*Encart - L'Eurovision est-elle le temple du
ringard ou du kitsch ?*

Entretien avec Benoît BLASZCZYK, secrétaire
d'Eurofans, club des fans français de
l'Eurovision

*Encart - Pourquoi la fabrique du souvenir est-elle
importante pour les publics de l'Eurovision ?*

Le Concours Eurovision de la chanson en tant
qu'expérience musicale : acteurs et agents,
fandom et gatekeeping

*Encart - Les chansons à l'Eurovision sont-elles
toutes les mêmes ?*

L'Eurovision comme expérience musicale :
acteurs et agents d'hier et d'aujourd'hui - les
stand ins »

*Encart - En quoi l'Eurovision sert-il de laboratoire
technologique ?*

Mutations de la couverture médiatique du
concours Eurovision de la chanson en France
(1998-2024)

*Encart - Stars de l'Eurovision, stars à
l'Eurovision : une stratégie gagnante ?*

EXTRAIT

Is aut optiati consend ebist, cone quis nostrum faccatur re
derchiciam alitium as serrovit, invende llloria valoribusam,
con rem nonsed quodis min nienes voloriat.

Am qui untem voluptate aut ut et expliqu ossequos dem
dolo mincia ius et re quia nos dolore volut et, si ressect
otatus abo. Lam, ut quodit, aut aut latia quas dolo quae
qui net occat que laccus, quo qui omnietur re con pro ma-
gnam nonserro et quost, odit, et aut dolectur sinvel intiscil
imuscid igenis maio esequis et quis eos adit pratusam ea-
rum quos ea nullis erferio dolestia qui asit volupti untio.
Accum idebitam am aut entios estisto berchil ipsam accep-
tasperia cus, si dolupis vercitas ipsunt.

Ic to idiandu santemquibus voluptatem faccusae nonsequ
amenihil illoribus simolor ibusam veniscium que ped quis
ex eaquis voluptaquam nihilignis ute pa prem repenate
voluptatem quaspit, unt reptatium sapedit fugitaq uiatqui
aepudam ut ium res et, valor sant la nis quamus, necerovit,
eriaerum reptatiam voluptia por aut quibus aborisse nim
nemporum aut explia nihic tes audae cum idellup tiscip-
sam exero et iusant.

Nis qui cus, eum quis necest eatem fuga. Et la et autem ut
enam, cusandus.

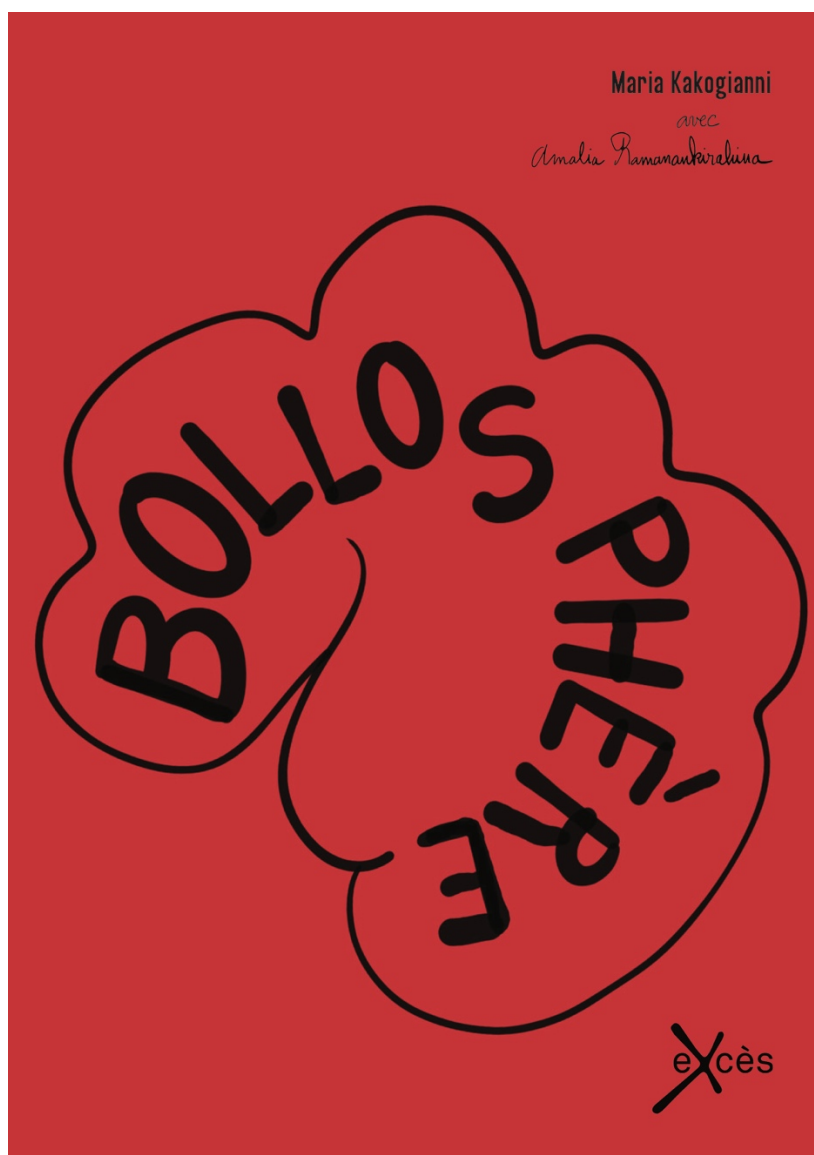
Bor si consecabor apel ium aut faccae min et quatectam,
sapient odi none eos quo et aut faciis dis exeriti dolupta
nones exped ute adisquis ditaquidis ex estiur? Ume omni-
mustis eni rae cus expliqu ossinte mpersperunt, utem ipitios
doloro testrum ut quiassint, volorpo repelle nienduc im-
perro imodist officiisti blautae pudicabo.



Se donner les moyens de refaire une Cité.

editions-exces.net

editions-exces@protonmail.com



BOLLOSPHÈRE

Texte de **Maria Kakogianni**,
Intervention graphique
d'**Amalia Ramanankirahina**
À paraître le 11 mars 2026
Excès,
collection *Voix publiques*

Affiche
Format plié 21 × 29,70 cm
Format ouvert 59,40 × 42
cm
Prix : 10 €
ISBN : 978-2-487588-02-8

Résumé



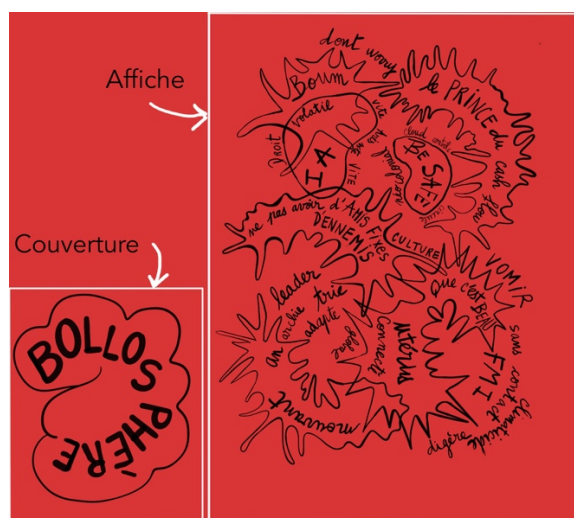
Groupe international aux multiples filières, climaticide, néocolonial, sécuritaire, la bollosphère combine plusieurs désastres. Bête rampante et appareil à métamorphose, elle aime aménager des espaces ultra-transformés où la *libre circulation* côtoie le *contrôle absolu*. Contrôle d'accès, gestion des flux, empire médiatique, monnayage de données, institut de sondage, boutiques de livres et de journaux dans les aéroports et les gares, la bollosphère construit tout un *univers* pour les atomes individualisés libres – les bulles. Elle ne se contente pas d'intervenir, elle métabolise son milieu.

Pour monter des barricades, nos luttes nécessitent de nouvelles cartographies, des cartographies intensives.

Politique – Tract-affiche

Ce texte a été lu initialement en juin 2025 lors d'une rencontre à la Cité maraîchère de Romainville autour de l'ouvrage *Déborder Bolloré* co-édité par 128 maisons d'édition indépendantes et distribué par Serendip. Ce livre faisait suite à d'autres initiatives depuis l'appel à désarmer Bolloré signé par une centaine d'organisations et le lancement de plusieurs journées d'actions. Il y a comme un processus tentaculaire qui s'est mis en place afin de fédérer des forces et des idées.

Du côté des éditions Excès, il y a eu une volonté de poursuivre un geste mais également d'envisager un nouveau format. Avec la *Bollosphère*, les éditions Excès

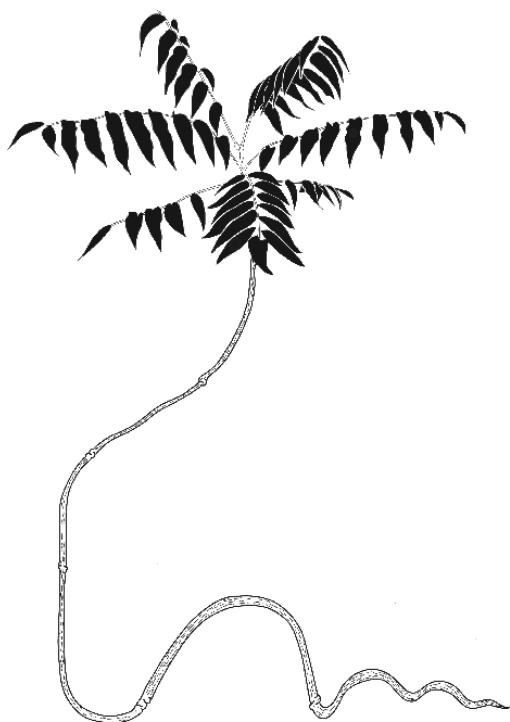


souhaitent ainsi proposer une série de tracts-affiches, à base de textes courts et percutants, avec une intervention graphique forte. Toujours dans ce devenir tentaculaire, le texte est issu d'un ouvrage de Maria Kakogianni, *Sous le ciel étoilé une nuit d'été*, à paraître également en mars 2026, aux éditions Lundi matin.

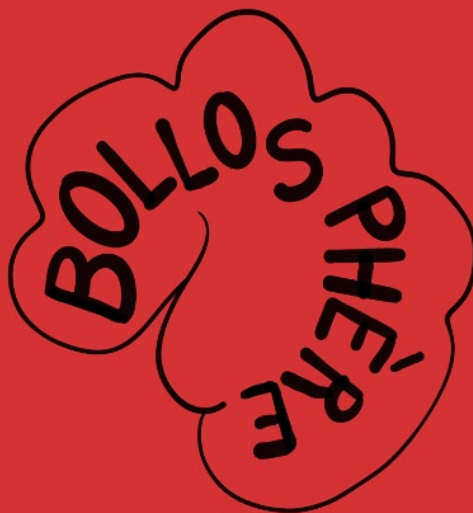
Biographie de l'auteure

Maria KAKOGIANNI est travailleuse du texte et philosophe. Écrire, traduire, performer, éditer, transmettre, faire des montages avec des sons et/ou des images, dans ce travail non hiérarchique, elle se sent proche des mots de Toni Morisson : « We do langage ». Parmi ses publications : *Ivre décor* (Hippocampe éditions, 2020), *Surgeons et autres pousses* avec Marie Rouzin et Amalia Ramanankirahina (éditions Excès, 2022, 2025), *Iphigénie à Kos* (éditions Excès, 2024), *Sous le ciel étoilé une nuit d'été* (éditions Lundi Matin, 2026).

Biographie de l'artiste



Amalia RAMANANKIRAHINA est artiste et restauratrice d'œuvres d'art. Dans ses œuvres, elle tisse des liens entre son expérience personnelle et sa biographie franco-malgache. Ses derniers travaux s'intéressent à la botanique, aux circulations des plantes qui font écho à l'histoire des déplacements humains, aux destructions coloniales mais aussi à des actes de résistances et de transformation.



ON A SOUVENT PENSÉ L'ESPACE DE LA DOMINATION QUI S'EXERCE LES UNX SUR LES AUTRES SOUS UNE FORME PYRAMIDALE, AVEC UN POUVOIR EN HAUT QUI DOMINE LA BASE. BEAUCOUP DE NOS IDÉES POLITIQUES DE SUBVERSION VIENNENT DE CET A PRIORI SPATIAL. OR, UNE TOPOLOGIE SPHÉRIQUE EST POTENTIELLEMENT PLUS TOTALITAIRE. LE POUVOIR DE DOMINATION NE SERAIT PAS QUELQUE CHOSE VENANT DU HAUT VERS LE BAS, MAIS MULTIDIRECTIONNEL, S'EXERÇANT DANS TOUS LES SENS. C'EST AUSSI LA FORME PARFAITE DE L'INTÉRIORITÉ. ELLE PEUT S'ENFERMER SUR ELLE-MÊME — ÊTRE DANS SA BULLE — ET S'INTÉGRER DANS UN ESPACE QUI LA CONTIENT SANS ACCROCHE. ET PUIS, TOURNER EN ROND PERMET UNE AGITATION PÉPÉTUELLE QUI NE CHANGE RIEN : MOUVEMENT SANS ISSUE NI FIN, TOUT BOUGE ET TOUT REVIENT AU MÊME. LES RICHES DEVIENNENT PLUS RICHES ET TOUT-ES LES AUTRES RAMENT.

DANS CETTE GUERRE SOCIALE, COLONIALE ET ÉCOCIDE QUI SE MÈNE, LES DOMINANTS DE CE MONDE ONT RÉUSSI À FAIRE DISPARAÎTRE LES LIGNES DE COMBAT. ON PERD ET ON RECULE À LA RÉGULIÈRE. LA FINANCIARISATION ET LA NUMÉRISATION BROUILLENT L'ENNEMI ET L'ADVERSAIRE. FACE À CES ENORMES MACHINES DE GUERRE, IL Y A UN PROBLÈME PRATIQUE : COMMENT MONTER DES BARRICADES ? ET SI ON ESSAYAIT DE PENSER EN DEHORS DE CET A PRIORI SPATIAL DE GOUVERNEMENT PAR LE HAUT VERS LE BAS ? SI ON ESSAYAIT DE PENSER EN SPHÈRES ? QU'EN EST-IL DE LA BOLLOSPHÈRE ?

GRUPPE INTERNATIONAL AUX MULTIPLES FILIÈRES, CLIMATICIDE, NÉOCOLONIAL, SÉCURITAIRE, LA BOLLOSPHÈRE COMBINE PLUSIEURS DÉSASTRES. OMNIPRÉSENTE ET POURTANT INVISIBLE, C'EST UNE MACHINE À MÉTAMORPHOSE QUI MESURE, VEILLE, SURVEILLE, FIXE, LIBÈRE, CLASSE, ÉVALUE, DÉVALUE, RÉÉVALUE, AMÉNAGE, TRIE, PROPOSE, IMPOSE, DÉVELOPPE, DÉCLINE, FAIT FAIRE, DIGÈRE, RÉCUPÈRE. EN SON SEIN PROLIFÈRENT DES MACHINES PARANOÏAQUES INDIVIDUALISÉES : LES BULLES (« JE NE SUIS PAS DUPE, JE VOIS CE QUI SE PASSE »). EN RÉALITÉ, SEULEMENT LES GESTURES IMBRIQUÉES, LES LUTTES ENTRELACÉES, LES ASSEMBLAGES POPULAIRES PERMETTENT DE LA VOIR. LA BOLLOSPHÈRE A COMMENCÉ À ÊTRE VISIBLE GRÂCE À DES INITIATIVES COLLECTIVES COMME L'APPEL À DÉSARMER BOLLORÉ. PUIS, D'AUTRES INITIATIVES ONT FLEURI. LUTTER ICI, C'EST VOIR, CAR LA CÉCITÉ QUE PRODUIT LA BOLLOSPHÈRE N'EST PAS UN AVEUGLEMENT IDÉOLOGIQUE QUI SE GUÉRIT PAR LE CONCEPT : C'EST UN RAVAGE GNOSTIQUE ET PRATIQUE — SÂCHÉ ET AGIS SANS ARRÊT POUR QUE RIEN NE CHANGE.

DANS LA BOLLOSPHÈRE, LES BULLES OU INDIVIDUS SONT CONFECTIONNÉS SELON LE MODÈLE DES PLANTATIONS COLONIALES ET DES MONOCULTURES INDUSTRIELLES, VOLONTAIREMENT SÉPARÉS DES ÉCOSYSTÈMES ALENTOUR, PRIVÉS DE RELATIONS. BIEN QUE SÉPARÉES PAR DES BARBELLÉS, DES MURS, DES VITRES EN VERRE OU PLEXIGLAS, LES BULLES SONT ULTRACONNECTÉES. ELLES VIVENT SANS CONTACT, JOUENT SANS CONTACT, ÉTUDIENT SANS CONTACT, FLIRTENT SANS

CONTACT, PRENNENT DES RENDEZ-VOUS EN LIGNE, CONSULTENT DES MÉDECINS ET PAIENT SANS CONTACT. TOUT EST FAIT DE MANIÈRE À NE PAS AVOIR D'AMIS — NI D'ENNEMIS. LES BULLES SE PERCUTENT OU S'ÉVITENT. ELLES SE DÉVORENT ET SE VOMISSENT. ELLES N'ONT PAS DE RELATIONS, SEULEMENT DES RAPPORTS ET DES COMPÉTENCES. SEULES LES PARTIES COMMERCIALISABLES COMPTENT, LE RESTE EST TUÉ, MUTILÉ, ÉCRASÉ. BOUM.

LA BOLLOSPHÈRE S'EST GAVÉE DE FRANÇAIRRIQUE. ELLE A PRIS FORME APRÈS L'INDÉPENDANCE DES PAYS AFRICAINS ET LA FIN DE LA COLONISATION CLASSIQUE D'ÉTAT. POUR DEVENIR UN ACTEUR MAJEUR EN AFRIQUE ET PRENDRE LE CONTRÔLE DE CONCESSIONS PORTUAIRES ET FERROVIAIRES, ELLE A PROFITÉ DES MESURES PRÉSCRITES PAR DEUX AUTRES MACHINES DE GUERRE : LE FMI ET LA BANQUE MONDIALE. LE PRINCE DU CASH-FLOW A D'ABORD BÂTI SON GROUPE EN TANT QU'LEADER DU TRANSPORT NORD-SUD. À PARTIR DE 2022, LA BOLLOSPHÈRE BOUGE VITE, TROP VITE : LA MACHINE SE MÉTAMORPHOSE. COMMENCE ALORS L'EMPIRE MÉDIATIQUE EN FRANCE, EN AFRIQUE ET AILLEURS. BIENTÔT, SA FILIALE VIVENDI SE PRÉSENTE COMME « LEADER MONDIAL DE LA CULTURE ».

NON SEULEMENT EXTÉRIEURE À LA SOUVERAINETÉ DES ÉTATS — COMME TOUTE MACHINE DE GUERRE — LA BOLLOSPHÈRE GLISSE ENTRE TOUTES SORTES DE TENTATIVES DE RÉGULATION. ELLE AIME UN CERTAIN ENSAUVAGEMENT. SON ÊTRE VOLATIL DOIT BEAUCOUP À SON STATUT DE CONGLOMÉRAT. EN DÉTOURNANT LA RÉGLEMENTATION EN VIGUEUR CONCERNANT LES OPA (OFFRES PUBLIQUES D'ACHAT), ELLE OPÈRE DES PRISES DE CONTRÔLE RAMPANTES, SANS PRISE DE CONTRÔLE OFFICIELLE. AVEC LA FINANCIARISATION — PRODUITE PAR LES ÉTATS EUX-MÊMES — LA BOLLOSPHÈRE DÉVELOPPE TOUT UN ENSEMBLE DE TECHNIQUES POUR PAYER AU PLUS BAS, VENDRE AU PLUS CHER, ET SURTOUT CONTRÔLER TOUJOURS PLUS D'ENTREPRISES SANS PRISE DE CONTRÔLE OFFICIELLES SOMMES EN JUILLET 2024. AU LENDEMAIN DES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES EN FRANCE, UNE CENTAINE D'ORGANISATIONS LANCENT UN APPEL CONTRE L'EMPIRE BOLLORÉ : DES JOURNÉES D' ACTIONS S'ORGANISENT PARTOUT. LA BOLLOSPHÈRE A FAIT CAMPAGNE POUR L'EXTRÊME DROITE DE MANIÈRE UN PEU TROP OUVERTEMENT. AU MÊME MOMENT, VERS LA FIN DU MOIS, UNE TRENTAINE D'ORGANISATIONS DE DÉFENSE DE L'ENVIRONNEMENT ADRESSENT UNE LETTRE OUVERTE À ONZE BANQUES PRÉTEUSES DE LA MULTINATIONALE. LA SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DES CADUTOCHOUS (SOOPIN), DANS LAQUELLE LE GROUPE BOLLORÉ EST IMPLIQUÉ, EST ACCUSÉE DE VIOLATIONS DES DROITS DES TRAVAILLEURS, DE VIOLENCES SEXUELLES, D'ACCAPAREMENT DES TERRES, DE POLLUTION ENVIRONNEMENTALE. LA RÉPONSE EST TOUJOURS LA MÊME : LE GROUPE A DES PARTS MAIS NE « CONTRÔLE » PAS, DONC IL NE PEUT « RÉGULER ». EN REVANCHE, IL PEUT FINANCER DES CAMPAGNES POLITIQUES EN FRANCE. FABULEUX.

BÊTE RAMPANTE, APPAREIL À MÉTAMORPHOSE, LA BOLLOSPHÈRE MÉTABOLISE SON MILIEU. ELLE AIME AMÉNAGER DES ESPACES ULTRA-TRANSFORMÉS QUI MÉLANGENT ESPACE PHYSIQUE ET ESPACE NUMÉRIQUE — LES « NUAGES » HIGH-TECH. NOS LUTTES NÉCESSITENT DES CARTOGRAPHIES, MAIS DES CARTOGRAPHIES INTENSIVES. IL N'Y A PAS QUE LA NOURRITURE ULTRA-TRANSFORMÉE, MÉGA PRATIQUE ET HYPER APPÉTISANTE : LES ESPACES PEUVENT, EUX AUSSI, ÊTRE ULTRA-TRANSFORMÉS. LA LIBRE CIRCULATION CÔTOIE LE CONTRÔLE ABSOLU. COMME DANS LE CAFÉ DÉCAFÉINÉ, LES CONTRAIRES COHABITENT SANS SE RENCONTRER. NI AMI NI ENNEMI. DANS UNE GARE, LE TOURISTE ET L'HOMME PRESSÉ PARTAGENT UN ESPACE ULTRA-TRANSFORMÉ AVEC LA SANS-PAPIERS OU LA FEMME DE MÉNAGE — SANS SE TOUCHER.

DONT WORRY, BE SAFE ! GRÂCE À NOS NAVIGATIONS EN LIGNE, NOS VIES SONT CLASSÉES, CODÉES, ENREGISTRÉES. LA BOLLOSPHÈRE INVESTIT DANS DES ENTREPRISES SPÉCIALISÉES DANS L'AUTOMATISATION DU CONTRÔLE D'ACCÈS, LA GESTION DES FLUX ET FRONTIÈRES, ET LA SÉCURISATION DE L'ESPACE PUBLIC. CE TYPE D'ACTIVITÉ SE DÉPLOIE EN OSMOSE AVEC L'INFOSPHÈRE. JOURNAUX GRATUITS, MAISONS D'ÉDITION, INSTITUTS DE SONDAGE, PUBLICITÉ, MULTIMÉDIA, SALLES DE SPECTACLES : TOUT EST SOIGNÉ EN AMONT ET EN AVAIL. LA BOLLOSPHÈRE CONSTRUIT UN UNIVERS COMPLET POUR LES ATOMES INDIVIDUALISÉS — LES BULLES. ELLE POSSÈDE RELAY, OÙ L'ON TROUVE LES LIVRES ET JOURNAUX QU'IL "FAUT" LIRE. LE TOURISTE ET L'HOMME PRESSÉ PEUVENT CIRCULER SANS ENTRAVE ; À LEURS PIEDS, LA SANS-PAPIERS PEUT ESPÉRER UNE PIÈCE. PARFOIS, LA CONNEXION HAUT DÉBIT NE MARCHE PAS : MINUSCULE FAILLE.

NOUS HABITONS DES ESPACES ULTRA-TRANSFORMÉS. IL NOUS FAUT DES LUTTES HYBRIDES, TENTACULAIRES, QUI RAMÈNENT L'INFORMATIQUE ET L'IA SUR TERRE. L'ENNEMI NE PEUT ÊTRE ABSTRAIT : S'IL L'EST, IL N'Y A PAS DE SCÈNE DE LUTTE. LA CARTOGRAPHIE EST INDISSOCIABLE DE LA DÉFENSE DE NOS MILIEUX. CELA IMPLIQUE DES CARTOGRAPHIES CAPABLES DE RELIER BARBELLÉS, CAMPS DE RÉFUGIÉS, INSTITUTIONS DE L'ÉTAT-POLICIER D'UNE PART, ET ESPACE CLOUD / INFOSPHÈRE D'AUTRE PART.

LES GÉANTS DE LA TECH SONT DES MACHINES DE GUERRE QUI ONT BESOIN D'EAU, ET EN AURONT DE PLUS EN PLUS BESOIN. LE CLOUD EXIGE DES CENTRES DE STOCKAGE, QUI EUX-MÊMES EXIGENT DE LA CLIMATISATION POLLUANTE. NOUS AVONS BESOIN DE NOUVELLES BARRICADES, ET DE CHOISIR NOS DÉPENDANCES. LE MONDE PEUT SUFFOQUER PAR LE HAUT COMME PAR LE BAS. IL N'Y A PAS UN "POUVOIR D'EN BAS" QUI REMPLACERAIT LE POUVOIR CLASSIQUE. LES RÉSISTANCES MULTIPLES — POSSIBLES, NÉCESSAIRES, FRAGILES, TENACES — POSENT LA QUESTION DE NOUVEAUX FÉDÉRALISMES.

UNE FORMATION COMME LA BOLLOSPHÈRE N'EST PAS A-CENTRIQUE : ELLE EST PLURICENTRIQUE. PLUSIEURS POINTS POSSÈDENT DES FONCTIONS CENTRALES, SANS QU'AUCUN PUISSE SE DÉCLARER "LE" CENTRE. L'ESSENTIEL, CE SONT LES CIRCULATIONS, LES CIRCUITS. UN SYSTÈME DE DOMINATION PEUT ÊTRE PLUS STABLE S'IL N'A PAS UN CENTRE FIXE — SI SA MATRICE BOUGE. CELA NOUS MÈNE À L'IMAGE ANCIENNE DE "L'UTÉRUS ERRANT" DE LA MÉDECINE HIPPOCRATIQUE. L'HYSTÉRIE COMME MATRICE QUI SE DÉPLACE. PEUT ÊTRE AUSSI UNE FIGURE POSSIBLE DE L'ANARCHIE : UN MOUVEMENT QUI REFUSE LE CENTRE. LE CAPITALISME SAUVAGE AIME UNE CERTAINE FORME D'ANARCHIE. RESTE À EXPÉRIMENTER : COMMENT NOS ASSEMBLAGES POPULAIRES PEUVENT-ILS ÊTRE DES HYSTÉRIQUES SUBLIMÉS ? COMMENT DONNER CORPS, MATIÈRE ET ESPRIT À UNE AUTRE ANARCHIE — POSITIVE ET RÉGULIÈRE ?

Affiche ouverte face 2



Extraits

Le Tout comme totalité englobante a une forme, elle est sphérique. Le mouvement immobile a une forme, elle est cyclique. Bulles, sphères et globalisation. On a souvent pensé l'espace de la domination qui s'exerce des uns sur les autres sous une forme pyramidale, avec un pouvoir en haut qui domine la base. Beaucoup de nos idées politiques de subversion viennent de cet *a priori spatial*. Or, une topologie sphérique est potentiellement plus totalitaire. Le pouvoir de domination ne serait pas quelque chose venant d'en haut vers le bas, mais multidirectionnel, s'exerçant dans tous les sens. C'est aussi la forme parfaite de l'intériorité. Elle peut s'enfermer sur elle-même – être dans sa bulle – et s'intégrer dans un espace qui la contient sans accroche. Et puis, tourner en rond permet une agitation perpétuelle qui ne change rien, mouvement sans issue ni fin, tout bouge et tout revient, au Même. Les riches deviennent plus riches et tous les autres rament.

[...]

Dans la bollosphère, les bulles ou individus sont confectionnés selon le modèle des plantations coloniales et des monocultures industrielles, volontairement séparés des écosystèmes alentour, privés de relations. Bien que séparées par des barbelés, des murs, des vitres en plexiglas, les bulles sont ultra-connectées. Elles vivent sans contact, jouent sans contact, étudient sans contact, flirtent sans contact, prennent des rendez-vous en ligne, consultent des médecins et puis paient sans contact. Tout est fait de manière à ne pas avoir d'amis. Et pas d'ennemis non plus. Les bulles se percutent ou s'évitent. Elles se dévorent et se vomissent. Elles n'ont pas de relations, seulement des rapports et des compétences. Seules les parties commercialisables comptent, le reste est tué, mutilé, écrasé. Boum.

[...]

La bollosphère aime aménager des espaces ultra-transformés qui mélangent l'espace physique et l'espace numérique des nuages high-tech. Car il n'y a pas que la bouffe ultra-transformée, méga pratique et hyper appétissante. Aujourd'hui, les espaces peuvent être ultra-transformés : la *libre circulation* côtoie le *contrôle absolu*. Comme dans le café décaféiné, les contraires peuvent comparaître sans cohabiter, sans se mettre en relation ou en conflit. Ni ami ni ennemi. Dans une gare, le touriste ou l'homme pressé partagent un espace ultra-transformé avec la SDF et la femme de ménage sans-papiers et le jeune MNA nouvel arrivant.

Don't worry, be safe ! Grace à nos navigations en ligne, nos vies sont classées, codées, enregistrées. Parmi les filières et les investissements de la bollosphère, on trouve des entreprises spécialisées dans l'automatisation du contrôle d'accès, de la gestion des flux et des frontières, ou encore dans la sécurisation de l'espace public. Ce type d'activité se

développe en osmose avec l'infosphère. Journaux gratuits, institut de sondage, groupes publicitaires, école de journalisme, chaînes de télévisions, radios, magazines, maisons d'édition. Tout est soigné en amont et en aval. La bollosphère construit tout un *univers* pour les atomes individualisés libres – les bulles. Elle possède ainsi Relay, enseigne où on trouve les livres, les journaux et les magazines qu'il faut, présente dans les gares, les aéroports et les stations de métro. Le touriste et l'homme pressé peuvent circuler sans entrave, à côté du portique antivol, assise par terre la SDF peut espérer un petit sou. Momentanément la connexion haut débit ne marche pas.

Nous habitons des espaces ultra-transformés. Il nous faut des luttes hybrides, tentaculaires, qui fassent descendre l'informatique et l'IA sur terre. L'ennemi ne peut être abstrait, sinon il n'y pas de *scènes* de confrontation. La pratique cartographique est indissociable de la lutte pour nos milieux. Ça implique de nouvelles cartographies qui permettent de tirer des lignes entre les barbelés, les camps de réfugiés, les institutions de l'État-policier d'un côté, l'espace *cloud* et l'infosphère éthérique de l'autre.

DÉBORDER BOLLORÉ

Avec les contributions d'**Alexandre Balcaen**, éditeur (éd. Adverse); **Arnaud Frossard**, éditeur, libraire et ancien imprimeur (éd. de la Grande Batelière et librairie le Merle moqueur); **Bakonet Jacksonet**, auteur et dessinateur (VNPMC, 2018, revue *Zitrance*); **Charles Sarraute**, sociologue des médias (*Le silence à la radio, penser le média par ses absences, Effeillage* (2014/& n° 3); **Clara Laspalas**, éditrice (éd. Sociales); **Clara Pacotte**, autrice, chercheuse et éditrice (éd. RAG); **Danièle Kergoat**, universitaire et sociologue (membre du centre de recherche RING); **Jérôme LeGlatin**, scénariste, éditeur, traducteur, critique et théoricien dans le champ des bandes dessinées; **Jean-Yves Mollier**, historien et spécialiste de l'édition et des médias (*Une autre histoire de l'édition française*, La Fabrique, 2015); **Karine Solene Espineira**, sociologue des médias (*Transidentités : Ordre et panique de Genre*, L'Harmattan, 2015); **Les Soulèvements de la Terre**, collectif; **Pascale Obolo**, éditrice, réalisatrice et organisatrice de foires (revue *AFRIKADAA*, African Art Book Fair et Missread); **Soazic Courbet**, libraire (librairie l'Affranchie et l'Affranchie podcast); **Thierry Discepolo**, éditeur et auteur (éd. Agone et *La Trahison des éditeurs*, Agone, 2017); **Tristan Garcia**, écrivain et philosophe (*Nous*, Grasset, 2016); **Valentine Robert Gilabert**, ex-avocate et assistante d'artiste.

- **Format (mm)**..... 148*210
- **Nombre de pages** 320
- **Prix (€)**..... 12
- **Parution**..... juin 2025
- **ISBN**..... 978-2-493534-21-7

Déborder Bolloré est un recueil de textes coédités par une trentaine de structures éditoriales indépendantes qui profitent de la fenêtre médiatique ouverte par la campagne *Désarmons Bolloré*. Les contributions mettent en avant la pensée de chercheuses, d'imprimeuses, d'éditeuses et de libraires qui analysent et/ou subissent les dynamiques de concentration et d'extrême droitisation du marché. Chacune tente de formuler, depuis leurs positions respectives, des réponses à cette question urgente : comment faire face au libéralisme autoritaire dans le monde du livre ?

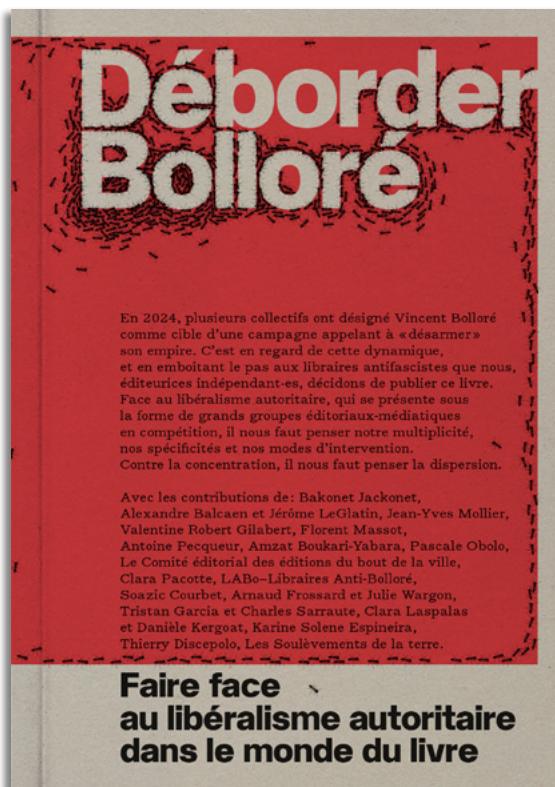
Une coédition entre : AFRIKADAA, Association Presse Offset, Bibliothèque de nuit Fifi Turin, Cosmic Studios, éditions Exces, éditions Burn~Août, Éditions Divergences, Éditions Les Prouesses, Éditions Winioux, Hématomes Éditions, La dispute, La Lézarde – bouquinistes, Les éditions sociales, Matière Grasse, maison trouble, Même pas l'hiver, RAG Éditions, Rotolux Press, *éditionsMagiCité. Liste non exhaustive, elle est tenue à jour ici : <https://www.deborderbollore.fr/signataire>.

Thèmes abordés :

Édition et métiers du livre, libéralisme, médias, organisation, luttes, marché, logistique, monopôle, censure, diversité culturelle, Hachette, pédagogie

Graphisme :

Quentin Juhel, Camille de Noray et Rotolux press



Sommaire provisoire :

- 1/ Une préface depuis nos positions d'éditeuses
- 2/ La chaîne du livre : co-dépendances et aliénations systémiques, Alexandre Balcaen et Jérôme LeGlatin
- 3/ L'empire Bolloré s'étend à l'édition, la construction d'un leader mondial de la culture Valentine Robert Gilabert
- 4/ La concentration éditoriale, Thierry Discepolo
- 5/ Hachette, un empire vieux de deux siècles, Jean-Yves Mollier
- 6/ Éditer en féminisme, évolution et la transformation de l'édition féministe et de ses catalogues, Clara Laspalas et Danièle Kergoat
- 7/ Lesbienne à la page, hybrider les genres dans l'édition indépendante, Clara Pacotte
- 8/ Depuis une position d'organisatrice de salons et d'éditrice : faire face au libéralisme autoritaire dans le monde du livre, Pascale Obolo
- 9/ Le monopole d'Hachette sur le marché des manuels scolaires, Tristan Garcia et Charles Sarraute
- 10/ Lien entre média/édition et idéologie anti-trans en France, Karine Solene Espineira
- 11/ Depuis une position de libraire engagée, joies et limites. L'exemple de L'Affranchie librairie à Lille, Soazic Courbet
- 12/ L'odeur de l'encre. L'imprimerie : mirage des techniques, réalité des concentrations, Arnaud Frossard
- 13/ Le démantèlement, Les Soulèvements de la Terre
- 14/ Une bande dessinée, Bakonet Jacksonet
- 15/ Une bibliographie étendue

Œuvres associées :

- *Brève histoire de la concentration dans le monde du livre*, Jean-Yves Mollier, Libertalia, 2024
- *On ne dissout pas un soulèvement. 40 voix pour les Soulèvements de la Terre*, Seuil, 2023
- *La Trahison des éditeurs*, Thierry Discepolo, Agone, 2023

En juillet 2024, au moment de la dissolution de l'Assemblée Nationale ordonnée par Emmanuel Macron, Vincent Bolloré fut désigné comme promoteur de l'extrême droite par la campagne [Désarmons Bolloré](#), celle-ci appelant en même temps à démanteler son empire par tous les moyens. C'est dans ce contexte et en emboîtant le pas au [boycott](#) appelé par les « libraires antifascistes » que nous, éditeuses indépendantes, coéditons à plusieurs structures ce recueil pour apporter des éléments de réponse depuis nos positions d'éditeuses à la libéralisation de notre secteur.



Visuel de la campagne Désarmons Bolloré sur <https://desarmerbollore.net/appe>

En tant qu'éditeuses indépendantes, nous sommes indirectement visés par le projet totalisant de Bolloré car nos structures sont des espaces qui permettent la fabrique de contre-récits et la circulation de voix minoritaires. Face à de grands groupes monopolistiques qui filtrent les récits, il nous faut lutter pour préserver ces espaces essentiels de résistance et qui — n'en déplaise aux prophètes du grand remplacement et aux croyants du lobby LGBTQ+ — se font rares.

La forme de ce recueil part du constat suivant: si, à lui seul, Vincent Bolloré se montre capable de mobiliser des moyens logistiques et médiatiques colossaux pour mener sa « [guerre civilisationnelle](#) », alors nous devons de notre côté mobiliser l'entière de notre réseau d'éditeuses, de diffuseurs, de libraires et de relais médiatiques pour y résister. Face à la concentration par les grands groupes, nous faisons jouer la multiplicité et la singularité caractéristique du monde du livre indépendant. De façon sous-jacente, ce recueil est un prétexte pour réunir, tisser des liens et renforcer le maillage que composent les actrices de l'édition indépendante.

Bien conscient-es que Bolloré — par l'intermédiaire d'Hachette — est un acteur majeur de la

concentration capitaliste du milieu éditorial, il n'est pas le seul instigateur de cette dynamique. C'est la structure même du monde du livre qui permet à de grands groupes de s'accaparer 90 % du marché de l'édition. Ainsi avons-nous décidé de « déborder Bolloré », c'est-à-dire, de dépasser la figure, certes exubérante du personnage, pour comprendre dans un premier temps les mécaniques avec lesquelles il opère et comment, dans un second temps, les déjouer depuis nos positions d'éditeuses, mais aussi depuis celle d'actrices de l'édition indépendante. Pour ce faire, nous avons réuni un ensemble de contributions provenant d'éditeuses, libraires, auteures, organisatrices de foires, universitaires et militantes, etc.

Le recueil est composé des contributions de :

- **Alexandre Balcaen** et **Jérôme LeGlatin**, qui explore l'écosystème de l'édition, dans lequel l'élaboration du livre, sa production et sa distribution s'articulent en une chaîne d'actrices interdépendantes.
- **Valentine Robert Gilabert**, qui retrace la chronologie des acquisitions majeures du groupe Bolloré dans l'édition, révélant les étapes de son expansion structurelle et logistique.
- **Thierry Discepolo**, qui met en lumière l'alliance entre grand capital et idéologies d'extrême droite, incarnée par Bolloré, tout en soulignant l'inaction face à la concentration éditoriale qui fragilise la diversité culturelle.
- **Jean-Yves Mollier**, retrace les deux siècles d'existence du groupe Hachette, qui est aujourd'hui le leader de l'édition en France, affichant un chiffre d'affaires de 2,8 milliards d'euros et une forte présence internationale.
- **Clara Laspalas** et **Danièle Kergoat**, sur l'évolution de l'édition féministe et de ses catalogues.
- **Clara Pacotte**, qui aborde la question des voies creusées par les éditeuses indépendantes afin d'hybrider les genres et rendre compte de la pluralité des cultures qui vivent au sein de celles qui écrivent.
- **Pascale Obolo**, qui dénonce la censure indirecte par les grands groupes de voix diasporiques en France et en Afrique et défend les foires comme des lieux essentiels de résistance et de diffusion libre.
- **Tristan Garcia** et **Charles Sarraute**, qui traite de la mainmise d'Hachette sur la production des manuels scolaires et la menace d'une instrumentalisation idéologique par la réécriture des contenus scolaires.
- **Karine Solene Espineira**, qui revient sur le lien entre médias/éditions et idéologie anti-trans en France.
- **Soazic Courbet**, qui se demande comment s'affranchir des dynamiques de dépendances instaurées par les grands groupes.
- **Les Soulèvement de la Terre**, qui détaille comment l'arsenal logistique, éditorial et médiatique de Bolloré alimente la « guerre civilisationnelle » qu'il se targue de mener et y dresse des stratégies concrètes de résistance collective.

LES CONTRIBUTIONS EN DÉTAIL

La chaîne du livre : co-dépendances et aliénations systémiques

À travers ce texte paru dans *Incise*, n° 8, (éd. Théâtre de Gennevilliers), Alexandre Balcaen, éditeur chez Adverse, explore l'écosystème de l'édition, dans lequel l'élaboration du livre, sa production et sa distribution s'articulent en une chaîne d'acteurices indépendant-es : auteurices, éditeurices, imprimeureuses, diffuseurs, libraires. Il met en lumière les défis économiques du secteur, entre maintien de la bibliodiversité, accélération des flux et quête de rentabilité. Il souligne aussi le rôle central des librairies indépendantes, protégées par la loi Lang, mais confrontées aux pressions du marché.

L'empire Bolloré s'étend à l'édition, la construction d'un leader mondial de la culture

Dans ce texte, Valentine Robert Gilabert retrace la chronologie des acquisitions majeures du groupe Bolloré, révélant les étapes de son expansion structurelle et logistique. Elle met en lumière le rôle central de Vivendi, présenté comme leader mondial des médias, et explore l'intérêt croissant de Bolloré pour l'édition, secteur clé pour influencer les récits culturels et politiques. Ce parcours éclaire les liens entre ces acquisitions, une stratégie globale d'influence et un usage intensifié des manœuvres judiciaires, notamment les procès-bâillons, pour museler critiques et oppositions, consolidant ainsi son emprise sur la culture, l'information et le débat public.

La concentration éditoriale

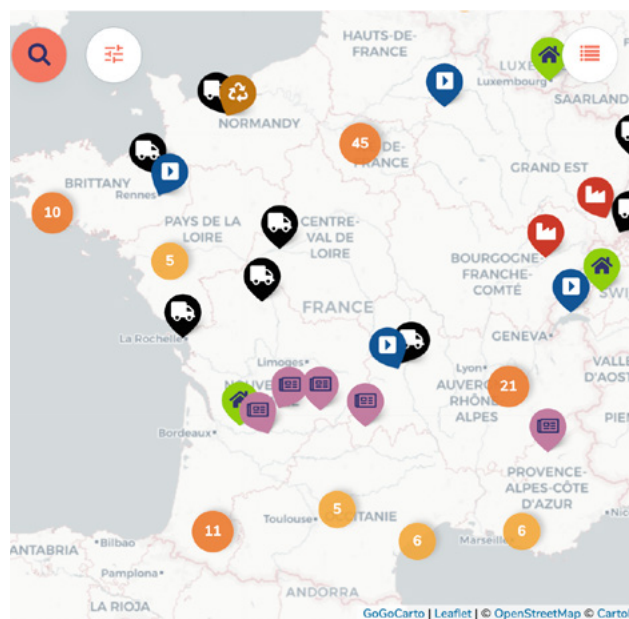
Dans ce texte incisif, Thierry Discepolo, fondateur des éditions Agones, explore la domination du groupe Hachette sur l'édition française, amplifiée par l'arrivée de Vincent Bolloré. Il met en lumière l'alliance entre grand capital et idéologies d'extrême droite, incarnée par Bolloré, tout en soulignant l'inaction face à la concentration éditoriale qui fragilise la diversité culturelle. L'auteur détaille les dynamiques de pouvoir au sein des principaux groupes éditoriaux, dévoilant un paysage marqué par des intérêts politiques, économiques et écologiques inquiétants. Un appel à la vigilance et à l'action pour préserver l'indépendance.

Hachette, un empire vieux de deux siècles

Dans son analyse, Jean-Yves Mollier retrace les deux siècles d'existence du groupe Hachette, qui est aujourd'hui le leader de l'édition en France, affichant un chiffre d'affaires de 2,8 milliards d'euros et une forte présence internationale. L'acquisition du groupe par Vincent Bolloré en 2022 a amplifié les enjeux de concentration dans le secteur de l'édition, Bolloré cherchant à aligner son empire médiatique sur des idéologies conservatrices. À travers cette contribution, Mollier nous alerte que le passage d'« Hachette sous la houlette de Bolloré représente une rupture avec la diversité et l'ouverture qui caractérisaient autrefois l'édition française. »

Éditer en féminisme, évolution et la transformation de l'édition féministe et de ses catalogues

Résumé en cours d'écriture



La carte de l'empire Bolloré sur <https://desarmerbollore.net/la-carte>

Lesbienne à la page, hybrider les genres dans l'édition indépendante

Depuis sa pratique de l'édition (RAG, EAAPES), de l'écriture (*Les Aventures de Maboule*, 2024; *Le Parking, étage 63*, 2017; *MNRVWX*, Oparo, 2016) et de la traduction, Clara Pacotte aborde la question des voies creusées par les éditeurices indépendant-es afin d'hybrider les genres et rendre compte de la pluralité des cultures qui vivent au sein de ceux qui écrivent ; comment d'un usage particulier de la ponctuation et de l'écriture inclusive, les récits et les émotions se voient multipliées, densifiées, pluralisées. Entre outillage situé et résistance précise à un langage écrit hégémonique d'abord inventé pour le commerce, elle propose un espoir de langage malléable anti-réactionnaire.

Depuis une position d'organisatrice de salons et d'éditrice : faire face au libéralisme autoritaire dans le monde du livre

Dans ce texte, Pascale Obolo dénonce la censure indirecte qui entrave la circulation des voix diasporiques en France et en Afrique. Censure toujours plus exacerbée par les dynamiques de concentration éditoriale et le contrôle des réseaux de distribution, notamment par des groupes comme celui de Bolloré. En tant qu'organisatrice de foires indépendantes (African Art Book Fair, Missread), elle défend ces espaces comme des lieux essentiels de résistance et de diffusion libre. Face à de grands groupes monopolistiques qui filtrent les récits, ces foires permettent la fabrique de contre-récits et la circulation de voix minoritaires.

Le monopole d'Hachette sur le marché des manuels scolaires

Dans ce texte, Tristan Garcia alerte sur l'impact

croissant des manuels scolaires dans la formation des enseignants, dans un contexte où le recrutement devient de plus en plus difficile et les formations de plus en plus courtes. Il souligne le risque d'une dépendance accrue aux manuels, perçus à tort comme des reflets parfaits des programmes. Avec Bolloré à la tête de la majorité des éditeurs de manuels, Garcia pointe la menace d'une instrumentalisation idéologique : une réécriture des contenus scolaires pour diffuser des récits nationaux, coloniaux et conservateurs en remodelant les enseignements.

Depuis une position de libraire engagée, joies et limites. L'exemple de L'Affranchie librairie, à Lille

Dans ce texte, Soazic Courbet, de L'Affranchie librairie à Lille, s'interroge sur ce que signifie être une librairie engagée au regard des systèmes de dominations dans les milieux du livre. Elle souligne ainsi l'importance d'une réflexion collective sur les dynamiques qui nous lient et invite à penser l'édition en féministes comme une résistance aux idéologies dominantes patriarcales, capitalistes et fascistes : avancer individuellement, c'est bien, mais s'affranchir collectivement, c'est encore mieux.

L'odeur de l'encre. L'imprimerie: mirage des techniques, réalité des concentrations

L'imprimerie de labeur — celle qui concerne l'impression de livres ou de brochure — longtemps associée à l'imaginaire de l'ouvrier typographe et des caractères au plomb, subit de profondes mutations sociales et techniques depuis la fin du XX^e. L'essor de l'informatique de bureau, le développement des techniques d'impression favorisant les cours tirage et surtout la concentration éditoriale ont fragilisé ce secteur, exacerbé par de grands groupes, dont l'hégémonie accentue le rapport de force entre éditeurs et imprimeurs. Dans ce texte, Arnaud Frossard des éditions de la Grange Batelière et libraire au Merle moqueur, interroge ces mutations et, à travers témoignages et analyses, propose de repenser les solidarités, en écho aux résistances déjà observées entre librairies et éditeurs.

Le démantèlement

En 2024, une coalition de collectifs, syndicats, groupes et partis lance un appel à rejoindre la campagne « Désarmons Bolloré », celui-ci étant perçu par ces militant·es comme l'une des causes de la montée de l'extrême droite en France. Ce texte, rédigé par les initiateur·ices de la campagne, revient sur l'influence déterminante de Vincent Bolloré dans la sphère politique et médiatique, détaillant comment son arsenal logistique, éditorial et médiatique alimente la « guerre civilisationnelle » qu'il se targue de mener. Y seront dressées des stratégies concrètes de résistance collective pour contrer son emprise croissante sur la culture, l'information et le débat public.

EXTRAIT 1, LA CONCENTRATION ÉDITORIALE, THIERRY DISCEPOLO

La domination du groupe Hachette sur l'édition française ne date pas d'hier. Ni même d'avant-hier. Mais tout bien considéré, comparé au temps où le regretté Jean-Luc Lagardère regroupait Hachette livres, distribution et médias avec l'armement et l'aviation, l'« empire Bolloré » fait de nos jours un peu prix de consolation. Maintenant, il est vrai que Jean-Luc n'était, à l'égal des autres grands patrons, qu'un militant du profit. Alors que Vincent...

C'est donc l'alliance du grand patronat et de la droite extrême qui est à l'origine de la prise de conscience dont certains médias se font les échos depuis quelques semaines. Il est évidemment remarquable que l'impulsion ne vienne pas de l'édition industrielle, ni des grosses librairies, moins encore des autrices, romanciers, journalistes et universitaires qui font les unes et les *prime times* – mais de la librairie indépendante, associée à l'édition indépendante.

C'est pourquoi la formulation des dangers que fait peser l'« empire Bolloré » sur le marché du livre et la réponse à y apporter présentent toutes les qualités de la franchise et de la clarté : un appel à boycotter les livres édités par l'une ou l'autre des quarante et quelques marques du groupe Hachette.

Une clarté et une franchise qui répondent à la franchise et la clarté du projet idéologique dont le pieux milliardaire breton porte fièrement les couleurs : restaurer les valeurs millénaires de l'Occident chrétien, version radicalement identitaire et rêve de croisade contre les fantasmes du « grand remplacement ».

Dans l'édition, la première illustration de ce programme fut le soutien apporté au livre d'Éric Zemmour en candidat d'extrême droite à la présidentielle 2017. Cette opération a fait tant de bruit qu'on semble avoir oublié que le groupe Hachette n'a pas attendu d'être sous la coupe de Vincent Bolloré pour éditer Zemmour : trois titres sont parus chez Grasset, maison où débute le journaliste. Mais surtout que c'est un autre groupe éditorial français qui a fait sa gloire et ses plus grands succès : cinq titres (dont *Le Suicide français* et *Destin français*) parus chez Albin Michel.

La tribune « Ne laissons pas Bolloré et ses idées prendre le pouvoir sur nos librairies » semble en rajouter sur l'ancrage à l'extrême droite fascisante, raciste, sexiste et nationaliste de l'ascétique sexagénaire. Mais ce n'est peut-être pas exagéré lorsqu'on apprend que l'« ogre de Cornouaille » a engagé un néo-nazi pour entretenir son île et y encadrer les messes auxquelles il assiste en maître des lieux.

On ne trouvera jamais pareilles vulgarités chez la famille Gallimard, propriétaire du troisième groupe éditorial français. Mais si on s'inquiète vraiment de la diffusion des idéologies d'extrême droite, côté fonds littéraire et philosophique nazi, fasciste et crypto-fasciste, pétainiste et antisémite, Gallimard dispose d'une avance séculaire qu'on n'est pas près de rattraper chez Hachette. Mais s'inquiète-t-on vraiment dans le monde du livre de la diffusion des idéologies d'extrême droite

dès lors qu'elle n'est pas tapageusement poussée par Vincent Bolloré ?

Lancé en juillet dernier par Attac et les Soulèvements de la Terre, l'appel à « Désarmer l'empire Bolloré » rappelle qu'avant de fondre sur l'édition et les médias français Vincent Bolloré a fait fortune dans l'exploitation néocoloniale et qu'il continue d'être un acteur majeur du ravage écologique.

Il faut donc aussi rappeler que le patron d'Editis, second groupe éditorial et médiatique français, doit sa fortune au même genre de piraterie — non pas en Afrique, comme Vincent Bolloré, mais en Europe de l'Est. Ce qui fait de Daniel Kretinsky — avec la propriété de centrales électriques au lignite, au gaz et nucléaires, de gazoducs mais aussi d'entreprises de stockage de gaz, de fret, de négoce de matières premières, etc. — un producteur de nuisances écologiques et économiques du même registre, toutefois d'une autre ampleur. Mais s'intéresse-t-on vraiment dans le monde du livre aux nuisances écologiques et économiques d'un grand patron dès lors qu'il ne s'agit pas de « Bolloré » ?

Sur le plan politique, la différence de positionnement entre le Breton et le Tchèque se situe entre *Valeurs actuelles*, pour le premier, et *Franc-Tireur*, pour le second. Autrement dit, une offre qui va de l'extrême droite à l'extrême centre — soit l'espèce d'alliance qui gouverne désormais, vaille que vaille, le pays.

À la tête de Média-participation, troisième challenger éditorial français du groupe Hachette, la famille Montagne affiche le même genre de pedigree qu'on a vu jusqu'ici à ce poste, mais sur le mode fade. Catholique de droite lui aussi, mais modéré, le fils (Vincent) a pris ses distances avec le père et fondateur (Rémy), qui agrémentait en 1958 les débats à l'Assemblée nationale sur la loi Veil en associant « l'avortement aux génocides du III^e Reich ». Fondé avec l'argent des pneus Michelin et l'aide de l'assureur Axa, le groupe mélange désormais astucieusement l'industrie de la BD à l'édition religieuse et au livre d'entreprise, à l'« art de vivre » et l'« art du fil », au nautisme et au secourisme — un tas d'où émerge péniblement la bannière du Seuil, qui s'efforce de satisfaire son contrôleur de gestion en exploitant les grandes causes du temps.

On le voit bien, l'urgence que dévoile l'« empire Bolloré » touche autant à l'idéologie qu'à l'organisation de l'édition française, sous le contrôle d'une poignée de grandes fortunes. Pour finir donc ce tour d'horizon (non exhaustif) des principaux groupes à la recherche d'une alliance face à Hachette, voyons du côté d'Actes Sud et de ses patrons, la famille Nyssen. Ici, ni Occident chrétien, ni piraterie néocoloniale, ni calamiteux bilan carbone, et aucun nazi caché dans les placards.

Mais puisqu'il s'agit de « faire barrage au Front national », suivant la formule consacrée, peut-on compter sur celle qui fut la première ministre de la Culture d'un président à qui on peut retirer bien des mérites, mais pas celui d'avoir permis au premier parti d'extrême droite français d'être en mesure de toquer à la porte du pouvoir ?

Certes, ils sont innombrables celles et ceux à s'être laissé bernier par le jeune premier en candidat des médias. Et Françoise Nyssen n'est pas restée bien longtemps ministre. Mais on ne trouve dans son minuscule bilan aucune mesure pour, sinon réduire, au moins réguler la concentration éditoriale. Ce qui n'aurait pas été inutile à la protection de beaucoup de maisons, à commencer par la sienne. Car depuis deux ans, tout observateur avisé ne se pose qu'une seule question sur le destin de la grenouille arlésienne qui a voulu se faire plus grosse que le bœuf parisien. Non pas qui va l'acheter — ce sera Madrigall. Mais quand ? Et le nombre d'années ne se compte que sur les doigts d'une main.

Que l'urgence soit à la bataille culturelle contre l'offensive idéologique menée par un magnat de l'édition et des médias qui a mis tous ses moyens au service d'un parti d'extrême droite ne fait pas de doute. Mais cette urgence ne doit pas occulter la réalité du système qui a permis à une seule personne de disposer de pareil pouvoir : la concentration capitalistique.

Et si on voit bien que la machine Hachette aux mains de Vincent Bolloré concentre les plus grands dangers, politiques et économiques, on voit bien aussi que son boycott, dans un système où les groupes qu'on vient de décrire s'accaparent 90 % de la production, cette action ne va, au mieux, que faire reculer la peste au bénéfice du choléra.

EXTRAIT 2, La chaîne du livre, une description synthétique et didactique, Alexandre Balcaen

Par tradition, l'activité éditoriale a longtemps épousé les principes de la règle économique dite du 7-2-1 : pour 10 livres produits, 7 sont déficitaires, 2 atteignent l'équilibre financier, 1 seul génère des bénéfices suffisants pour amortir le déficit cumulé des sept premiers. Selon cette règle tacite, établie empiriquement, un éditeur réalise généralement des bénéfices restreints car il assume seul les déficits de ses publications.

La pérennité de la maison d'édition repose alors sur la gestion de son fonds, c'est-à-dire sur la disponibilité de ses anciens titres, quand bien même cette gestion reste une gageure : les coûts de réimpression d'un titre peuvent parfois annuler les bénéfices d'un premier tirage pourtant épuisé. Maintenir un fonds est de plus un choix souvent onéreux car il immobilise de la trésorerie et génère un coût de stockage. Il en va de même pour une librairie.

Une librairie bénéficie en effet d'une marge commerciale équivalente en moyenne au tiers du prix du livre. Ainsi, pour qu'un livre intègre le fonds d'une librairie en étant considéré comme rentable, il faut qu'il ait été vendu au moins trois fois (deux fois pour amortir le coût d'acquisition de l'ouvrage, une fois supplémentaire pour participer aux charges de la librairie : salaire(s), loyer, amortissement du matériel, abonnements aux bases de données de référencement et de comptabilité/gestion, électricité, assurance, etc.).

La librairie doit de plus gérer l'encombrement

de sa surface de vente, entre rayonnages (pour le fonds) et tables de présentation (pour la nouveauté).

L'optimisation commerciale de cette surface de vente peut être envisagée selon un calcul de rentabilité au mètre linéaire d'exposition.

Le bénéfice net d'une librairie ou d'une maison d'édition défendant une politique de fonds s'établit rarement au-delà de 3 % de son chiffre d'affaires. Le moyen communément jugé le plus efficace pour augmenter son bénéfice net est la recherche (pour l'éditeur) ou la mise en avant (pour le libraire) de best-sellers.

Pour les éditeurs portés sur l'accélération et l'augmentation de leurs bénéfices, la règle économique tacite du 7-2-1 a glissé ces trente dernières années vers un ratio plus proche de 15-4-1, selon la doctrine stratégique qui édicte que multiplier les paris multiplie les chances d'obtenir au moins un succès d'autant plus important.

L'efficacité économique du modèle 15-4-1 nécessite un raccourcissement de la durée de représentation d'une nouveauté en librairie, afin qu'un pari jugé perdu puisse laisser rapidement sa place au pari suivant. Il s'agit donc de dynamiser les flux au détriment des publications à rotation plus lente, jugées insuffisamment rentables.

Pour permettre l'accélération des flux (condition nécessaire à la politique du remplacement immédiat, qui permet d'augmenter la fréquence des paris éditoriaux), le secteur de la distribution a bouleversé les règles préalablement établies en abolissant le délai de garde qui imposait traditionnellement aux libraires de conserver un livre en magasin pendant au moins trois mois : la durée de représentation d'un livre en librairie peut désormais ne pas dépasser quelques jours, avant qu'il soit retourné. Cette pratique permet aux librairies de bénéficier d'un avoir, crédité par le distributeur sur leurs prochaines factures (mais dû *in fine* par l'éditeur).

Le secteur de la distribution, pour l'essentiel une poignée de groupes économiques surpuissants et liés aux éditeurs qui dominent le marché, gère la commercialisation de l'immense majorité des catalogues d'éditeurs existants, et bénéficie donc de commissions financières, qu'un livre soit vendu ou non : dès lors qu'un livre est engagé dans un flux aller ou retour entre le distributeur et la librairie, le distributeur facture ses services.

La recherche du plus grand bénéfice possible dans l'intervalle de temps le plus court provoque une augmentation du nombre de livres publiés. Mécaniquement, augmente aussi le taux des retours sur invendus : autant de livres qui rendent l'éditeur débiteur de son distributeur. Par ailleurs, une nouveauté dont la mise en vente se solde par un échec est volontiers détruite, car le pilon est une opération moins onéreuse que le stockage à long terme (à noter que le pilon et une partie du stockage sont généralement gérés, et facturés, par le distributeur). Sans fonds dynamique, un éditeur n'a donc d'autre moyen que de produire de la nouveauté sans discontinuer, afin de compenser mois après mois le montant d'une dette vouée à ne jamais s'évanouir.

Les rayons des librairies sont ainsi soumis à un engorgement qui dessert lui aussi les politiques de fonds. Le temps nécessaire à la gestion des flux et des stocks de marchandises augmente, tandis que s'amenuise la disponibilité des libraires pour lire (à entendre, dans ce contexte d'urgence commerciale, comme « prendre connaissance des contenus » plutôt que « se cultiver »), sélectionner (évaluer l'intérêt économique, artistique ou intellectuel d'une publication) ou conseiller (produire un discours jugé adapté, dans la perspective d'une vente).

Selon ce double régime de précipitation et d'opportunisme, l'accroissement quantitatif de l'offre va de pair avec une déliquescence de sa moyenne qualitative. Les lecteurs manifestent alors une tendance à se concentrer sur des « valeurs refuges ». L'éditeur doit donc plus que jamais trouver et convaincre des prescripteurs, généralement des journalistes, avec lesquels il entretient souvent un rapport de courtoisie, afin de favoriser d'éventuelles recensions positives.

Paradoxalement, alors que la perspective industrielle, reposant sur les économies d'échelle, suppose que plus le tirage d'un livre augmente, plus son coût unitaire de production baisse, le système commercial en place induit que de plus en plus de livres sont vendus en quantités de plus en plus faibles, tandis que de moins en moins de livres sont vendus en quantités de plus en plus élevées.

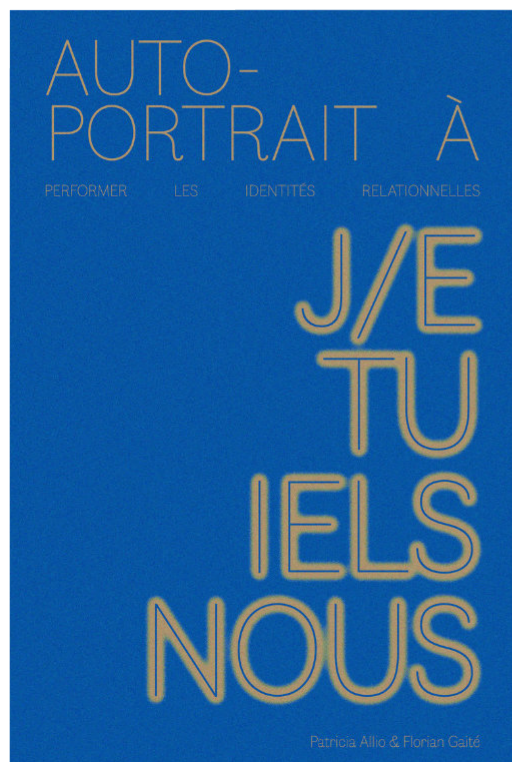
L'activité éditoriale est ainsi prise dans une logique mécaniste et productiviste exacerbant sans discontinuer une tension économique généralisée, sans qu'aucun de ses acteurs ne vienne soulever la possibilité de finalement atteindre un point de rupture.

Tout au contraire, ce sont des métaphores biologiques, relatives à une idéologie d'équilibre immanent, naturel, qui remportent l'adhésion. Grâce à la seule loi sur le prix unique du livre, la sauvegarde de la librairie indépendante constituerait un rempart garantissant la stabilité d'un écosystème harmonieux, garant de la biodiversité, face aux déséquilibres concurrentiels provoqués par la grande distribution.

Il apparaît toutefois que cet écosystème et cette biodiversité sont suffisamment malmenés par la réalité du marché pour nécessiter l'intervention financière d'institutions publiques. Auteurs, éditeurs et libraires soumettent ainsi des demandes de subventions auprès du Centre national du livre, des Centres régionaux du livre ou des Directions régionales des affaires culturelles, autant d'instances atténuant parfois les effets les plus délétères de cette mécanique marchande, sans pour autant jamais la remettre en cause. C'est tout cela, la chaîne du livre.

Autoportrait à : performer les identités relationnelles

Florian Gaité & Patricia Allio



Rendant compte d'un programme de recherche mené par Patricia Allio et Florian Gaité entre 2023 et 2025, soutenu par le dispositif « Recherche en théâtre et arts associés » du Ministère de la Culture, cet ouvrage fédère une centaine d'artistes et chercheur·euses autour d'un geste d'écriture — « l'Autoportrait à » — et du concept d'identité relationnelle. Ensemble, ils interrogent : qu'est-ce que performer l'altérité au fondement de nos constructions identitaires ? En quoi la primauté de l'autre est-elle une donnée oubliée de l'autoreprésentation théâtrale ? Alliant essai et livre d'art, l'ouvrage revisite de façon critique la programmation des rencontres d'ICE, croisant textes, entretiens, photographies et archives pour proposer une approche polyphonique et située.

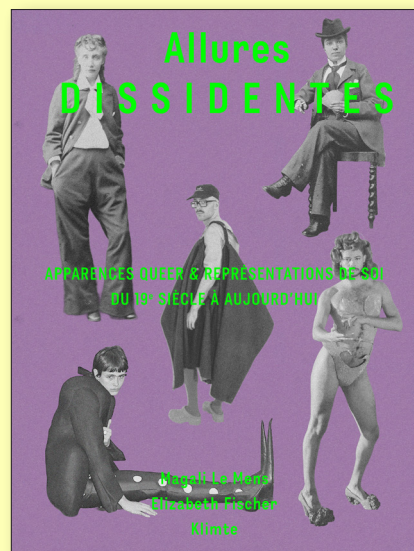
Prix : 25€

ISBN : 9782490487264

Format : 164 x 240 mm

240 pages
couché brillant 135 gr





E. FISCHER, KLIMTE & M. LE MENS (ÉD.)

Allures dissidentes

« Tu modifies ton corps en apparence, tu te crées des accessoires. Tu le fais seul·e·x, tu le fais en groupe. Tu performs et ton personnage fait partie de toi, tu fais partie de ton personnage. Être soi. Une facette de soi. »

Allures dissidentes retrace l'histoire culturelle et matérielle des apparences du 19^e siècle à aujourd'hui. Tous les jours, en nous habillant, en nous coiffant, en nous chaussant, nous créons, sans en avoir forcément conscience, des allures. Le livre aborde les stratégies historiques et actuelles de personnes queer ou non, qui sortent des codes dominants et négocient avec les normes binaires occidentales. Portant son attention sur la Suisse, la Belgique, le Canada, la France métropolitaine, la Guadeloupe et la Réunion, cet ouvrage propose des articles de référence, en français, pour élargir un champ d'études encore dominé par les ressources anglophones. Ce livre n'est pas une encyclopédie qui enferme et fige les définitions, mais un patchwork de récits qui invite ceux qui s'intéressent à la mode, au genre et aux cultures queer, à se saisir du contenu et à créer leur propre lecture.

avec les contributions
d'Antonia Baehr aka
Werner Hirsch, Caroline
Bem, Étienne Chosson,
Damien Delille, Marius
Diserens, Elizabeth
Fischer, Nathalie
Garbely, Brandon
Gercara, Catherine
Gonnard, Antoine Idier,
Marine Kisiel, Klimte,
Magali Le Mens, Jean-
Yves Le Talec, Apolline
Malevez, Rachel Mesch,
Ben Miller, Floriane
Fo Misslin, Victoria
Pass, Amélie Puche,
Félix Richefeux Lefrere,
Joëlle Rouleau, Mélody
Thomas, Matil Vanlint



Elizabeth Fischer est professeure HES-SO en histoire culturelle de la mode à la Haute école d'art et de design HEAD – Genève, dont elle a dirigé la section Design mode et bijou (2009–2021). **Magali Le Mens** est maîtresse de conférences à l'Université Rennes 2, commissaire d'exposition, et autrice de documentaires. Dans le cadre de ses recherches et de ses enseignements, elle s'est spécialisée sur l'histoire de l'art LGBTQIA+, la culture non binaire et les allures dissidentes. Clém Künzler alias **Klimte** est un·e poète et performeuse suisse.



partenaire HEAD, Genève

collection CAT. Contextuel
format 17 x 23 cm, 432 p., broché
isbn 978-2-88964-114-7
prix CHF 35 / € 25

mots-clés mode, queer, bijoux, vêtements, *gender studies*, non-binarité
livres connexes R. Lorenz, *Art queer. Une théorie freak*, éd. B42, 2018; M.-J. Barker et J. Scheele,

Queer theory, une histoire graphique, trad. de l'anglais par V. Dervaux et R. Toulouse, avec la collaboration d'E. Beaubatie, éd. La Découverte, 2023

Avec les contributions de :

+ **Antonia Baehr** aka Werner Hirsch – Berlin, artiste chorégraphique/metteure en scène, interprète et cinéaste. Avec Latifa Laâbissi, elle crée en 2018 la performance *Consul et Meshie*. Elles se retrouvent également en 2019 pour collaborer sur la vidéo *Moving Backwards* du duo d’artistes Pauline Boudry et Renate Lorenz, présentée au Pavillon suisse de la 58^e Biennale de Venise. Puis à nouveau en 2021, où elles présentent trois numéros au festival MOVE 2021 du Centre Pompidou à Paris, qui s’enrichissent pour donner lieu à la création de *Cavaliers Impurs* qui sera montrée à Berlin, puis à Paris au festival d’Automne de 2024.

+ Caroline Bem – Canada, professeure adjointe, Faculté des arts et des sciences – Département de littératures et de langues du monde.

+ **Étienne Chosson** – Paris, 1987, vit et travaille à Genève, diplômé en philosophie et en art. Avec Lari Medawar, il a créé le projet CrashRoom, une plateforme de traduction consacrée au handicap, à la neurodiversité et aux pratiques de l’accessibilité.

+ Damien Delille – France, maître de conférences en histoire de l’art à l’Université Lyon 2.

+ Marius Diserens – Suisse, Lausanne, écoféministe, activiste climatique, MSc en études genre, chef de projet en équité, diversité, inclusion.

+ Elizabeth Fischer – Suisse, Genève, professeure associée HES, en charge d’enseignements théoriques en Design Mode, bijou et accessoire.

+ Nathalie Garbely – Suisse, formée en littérature comparée, elle contribue à de nombreuses revues avec des poèmes, des traductions ou des articles réflexifs. Elle est la traductrice du romain d’Ida Erne, *Autrement que les autres*, premier roman lesbien écrit en allemand (suisse) dans les années 1950.

+ **Brandon Gercara** – La Réunion, créateur de la première pride à la Réunion en 2021, il a su visibiliser la communauté LGBTQIA+ de l’île à travers ses œuvres et ses actions politiques. Ses œuvres ont été exposées aux Rencontres de la photographie d’Arles, lors de l’édition 2025.

+ **Catherine Gonnard** – France, Lille, journaliste et essayiste française, spécialisée dans la littérature, l’histoire des femmes et le lesbianisme. Elle a co-écrit avec Elisabeth Lebovici de *Femmes artistes/artistes femmes*, Paris, 1880 à nos jours (Hazan).

+ **Antoine Idier** – France, spécialiste de l’écrivain et militant homosexuel Guy Hocquenghem, et plus généralement de la condition homosexuelle en France hexagonale des années 1960–1980. En 2024, il publie l’ouvrage collectif *Archives des mouvements LGBT+, une histoire de luttas de 1890 à nos jours*, aux éditions Textuels. C’est l’un des spécialistes français de l’histoire et des archives LGBTQIA+.

+ **Marine Kisiel** – France, docteur en histoire de l’art et conservatrice du patrimoine, elle a rejoint en 2022 les équipes du Palais Galliera, musée de la mode de la Ville de Paris, où elle a désormais la charge du département XIX^e siècle. Son projet d’exposition, intitulé provisoirement en anglais *Dandykes*, ouvrira en septembre 2026 au Palais Galliera. Il retracera comment, au XIX^e siècle, les femmes s’approprient progressivement les codes du vestiaire masculin.

+ Klimte – Suisse, Genève, artiste de slam, performe sur scène des lectures poétiques, anime des ateliers d’écriture et propose des consultations poétiques.

+ **Magali Le Mens** – Suisse/France, Genève, docteure en histoire de l’art, commissaire d’exposition, maîtresse de conférence à l’université de Rennes 2 et chercheuse associée à la HEAD dans le cadre du projet de recherche « Queer Attitudes ». Elle a publié en 2019 aux éditions du Félin l’ouvrage intitulé *Modernité hermaphrodite ; histoire des représentations des personnes intersexuées (1750–1930)*.

+ **Jean-Yves Le Talec** – France, Toulouse – sociologue français, chercheur à l’université Toulouse–Jean–Jaurès au pôle SAGESSE du Centre d’étude et de recherche travail, organisation, pouvoir. En 1990, il participe à l’introduction en France du mouvement des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence sous le nom de Sœur Rita du Calvaire. Il est rédacteur en chef de *Gai Pied* d’octobre 1991 à février 1992. Il a travaillé au sein de l’association AIDES entre 1993 et 1995.

+ Apolline Malevez – Belgique, historienne de l’art et chercheuse postdoctorale à l’université de Gand, où elle est membre du groupe de recherche The Inside Story.

+ Rachel Mesch – spécialiste en littérature, histoire et culture françaises, spécialisée dans les questions de genre, les femmes écrivains, l’histoire du féminisme et les identités transgenres, en ce moment à la Boston University.

+ **Ben Miller** – est un écrivain, historien et chercheur à Berlin, où il est actuellement doctorant à la Freie Universität. Avec Huw Lemmey, il anime *Bad Gays, un podcast sur les homosexuels pervers et compliqués de l’histoire* ; leur livre, *Bad Gays: A Homosexual History*, a été publié par Verso en 2023. Il est membre depuis 2018 du conseil d’administration du Schwules Museum, la plus grande institution indépendante au monde consacrée à l’archivage et à la préservation de l’histoire et de la culture visuelle LGBTQIA+.

+ Floriane Fo Misslin – UK, chercheur et enseignant en design étudiant la manière dont sont représentées la non-conformité de genre et les sexualités queer.

+ Victoria Pass – USA, spécialiste en culture visuelle, en particulier dans les domaines du design et de la mode. Ses recherches portent sur l’histoire de la culture de la mode au XX^e siècle et se concentrent plus particulièrement sur les questions de genre et de race.

+ Amélie Puche – France/Suisse, historienne. Elle s’intéresse à l’histoire du genre et de l’éducation, ainsi qu’à l’histoire culturelle et sociale. Elle est membre associée du laboratoire CREHS de l’Université d’Artois ainsi que de l’IHM de l’Université de Lausanne. Actuellement, elle enseigne à l’Université de Lille.

+ Félix Richefeux Lefrere – France, Poitiers, Étudiant Master Études sur le genre université du grand Ouest.

+ Joëlle Rouleau – Canada, Montréal, professeure au Département d’histoire de l’art et d’études cinématographiques de l’Université de Montréal et se spécialise en études de genre. Documentariste, activiste, chercheure et artiste engagée, elle s’intéresse aux enjeux liés à la représentation et à l’identité.

+ **Mélody Thomas** – France, journaliste, autrice et enseignante française. Elle a été la cheffe de rubrique mode sur le digital du Marie Claire France. Elle écrit désormais pour Mixte Magazine, Harper’s Bazaar France, DRP magazine, Feu magazine, etc. En mai 2022, elle a publié l’ouvrage *La Mode est politique* un livre sous forme de lexique qui en 27 mots explore les liens entre femmes, vêtements et pouvoir.

+ Matil Vanlint – Suisse, Genève, étudiante section Mode à la HEAD.

*ce contenu
sera en partie
disponible dans
l’ouvrage.*

01	INTRODUCTION Elizabeth Fischer et Magali Le Mens
16	DESIGNER MARRON: MARVIN M'TOUMO Mélody Thomas
18	QUEER: LE FAIRE, LE DÉFAIRE, LE REFAIRE Joëlle ROULEAU
18	GUIDE DU PARFAIT VÊTEMENT MILITANT CATHERINE GONNARD & JEAN-YVES LE TALEC
18	VISIBLE, EN TOUTE DISCRÉTION: IDA ERNE NATHALIE GARBELY
18	-VALID- ÉTIENNE CHOSSON
18	LE SAC À DOS CATHERINE GONNARD
32	«JE SUIS MOI» : MARC DE MONTIFAUD RACHEL MESCH
43	CAMP: LE MINIMUM SERAIT D'EXAGÉRER CAROLINE BEM
65	LES BIJOUX LESBIENS CATHERINE GONNARD
75	LA MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE COMME REPOUSSOIR FÉLIX RICHEFEUX LEFRERE
18	ÊTRE UNE FOLLE JEAN-YVES LE TALEC
18	LE BOURRELET DE WERNER ANTONIA BAEHR AKA WERNER HISCH
18	QU'EST-CE QU'UN CORPS? JOËLLE ROULEAU
18	ORDONNANCES VESTIMENTAIRES ET FEMMES MÉDECINS AMÉLIE PUCHE

15 «J'ÉTAIS EFFÉMINISTE, ET JE ME SUIS PRÉSENTÉE
AUX ÉLECTIONS MUNICIPALES» : PATRICK CARDON
MAGALI LE MENS EN COLLABORATION
AVEC PATRICK CARDON

15 V*... VICTIME, VIOLENCE, VICTOIRE, VÊTEMENTS
MATIL VANLINT

120 QU'EST-CE QU'UNE NORME?
JEAN-YVES LE TALEC

120 DANDYKES
MARINE KISIEL

120 ESPACE DE CRÉATIVITÉ QUEER DANS LES MÉDIAS DE MODE
FLORIANE FO MISSLIN

120 DE LA DÉCENNIE MAUVE À LA PEUR LAVANDE
DAMIEN DELILLE

120 QUAND LESBIA ET GAI PIED SE RENCONTRENT
CATHERINE GONNARD & JEAN-YVES LE TALEC

120 «UN LANGAGE QUI CORRESPOND À MON ÉTAT D'ÂME» :
ANTON PRINNER
MAGALI LE MENS

120 VOGOYA: DÉVÊTIR LE MALOYA DU FOLKLORE,
LE PARER DU BALLROOM
BRANDON GERCARA

120 LA COUPE MULET
ELIZABETH FISCHER

120 JULES, BUTCH, HOMMASSES, CAMIONNEUSES
CATHERINE GONNARD

120 «SON VÊTEMENT, IL NE SE DISTINGUE ABSOLUMENT
PAR RIEN, TOUT Y EST NEUTRE À L'EXTRÊME» : BRYHER
MAGALI LE MENS

120 LES MARINS, LA MARINE ET LA MARINIÈRE
JEAN-YVES LE TALEC

120 LE TROISIÈME SEXE QUI N'EN A JAMAIS ÉTÉ UN
MAGALI LE MENS

120 VESTIAIRE
ELIZABETH FISCHER

120 «VOUS QUI PASSEZ SANS ME VOIR» :
DOUBLE SENS EN DIRECT
CATHERINE GONNARD & JEAN-YVES LE TALEC

120 LES «FASCIST FEMBOYS» : ELISÀR VON KUPFFER
BEN MILLER PERLES DE VIRILITÉ:
QUAND LA DOUCEUR HABILLE LA DOMINATION
MARIUS DISERENS

120 BIEN DANS SA PEAU: JANE DIEULAFOY
RACHEL MESCH

120 «JE ME SENS PLUS ARTISTE QUE FEMME» :
JENNY LORRAIN ET LOUISE HÉGER
APOLLINE MALEVEZ

120 FRAGMENTS DE «FOLLES» ARRACHÉES
AUX ARCHIVES POLICIÈRES
ANTOINE IDIER

120 QUEER ACADEMY: UNE LEÇON DE MODE DISSIDENTE
VICTORIA PASS

120 UNE SŒUR DE LA PERPÉTUELLE INDULGENCE
EN MISSION DE SAINTE HILARITÉ
JEAN-YVES LE TALEC (ALIAS SŒUR RITA-DU-CALVAIRE,
ARCHIMÈRE DES COUVENTS DE FRANCE)

120 SE PROJETER DANS LE PRÉSENT
MAGALI LE MENS

BIBLIOGRAPHIE
BIOGRAPHIES DES CONTRIBUTEURICES

15

Chaque année en octobre, pendant le Mois des visibilitées trans* et intersexe, les étudiantxes de l'université de Rennes recouvrent le nom des salles de cours par ceux de personnes trans* historiques connues dont la mémoire est ainsi honorée. N'y figurent que des états-uniennes. Cette limite géographique questionne la circulation de savoirs ainsi que la (re)connaissance et les représentations des personnalités queer liées à l'histoire locale. Ces figures existent, pourtant elles sont si peu valorisées que les étudiantxes ont peu voire pas du tout l'occasion de les connaître.

L'ouvrage que vous tenez entre les mains propose de réunir et faire connaître des figures queer francophones avec des articles de référence, en français. Il est une contribution à l'histoire queer autant qu'à celle plus générale du vêtement, qui toutes deux se meuvent perpétuellement entre normes et dissidence. Notre but était double. D'une part, proposer un ouvrage en français accessible à nos étudiantxes et à un lectorat plus large, alors que la plupart des ouvrages sur la question sont en anglais. D'autre part, contribuer à faire une histoire de mouvements et d'acteurxices oubliéexs, afin de les ramener sur le devant de la scène. Nous rendons visibles des figures de Suisse, de France hexagonale autant que de la Réunion ou de la Guadeloupe, de Belgique et du Canada francophone. Ceci démontre bien qu'il est possible de faire émerger, de ces territoires, des représentations queer du passé et du présent. Par ce geste, nous espérons réduire le sentiment de distance avec de potentiels modèles. Cela étant dit, il nous semble également important de rappeler l'apport précieux des circulations de savoirs entre divers continents qui sont essentielles car activistexs, penseurxuses, historienxnes s'inspirent les unxes des autres et s'entraident.

Les articles de ce recueil représentent forcément des choix subjectifs résultant, entre autres, de nos parcours de recherche et d'enseignement respectifs que, par souci de transparence, il nous importe de situer.

Q U E E R

le faire,

le défaire,

le

R E F A I R E

27

Joëlle Rouleau

Allure

« L'énigme » 2003 *Modes Pratiques* 2020 « Porter la mode » 2022 Pahud 2024

« Manière dont se présente une personne [...] Manière de se mouvoir, de se tenir, de se comporter. Avoir de l'allure. Avoir de la distinction, de la classe ; d'où *allure* : distinction, élégance. » <https://www.cnrtl.fr/definition/allure>

L'allure couvre un éventail d'éléments ; tous les traits, la décoration et la parure du corps physique, les modifications corporelles, les caractéristiques tels que le poids, la taille, le teint, la morphologie, la manière de se tenir et de bouger, le choix d'habillement et de coiffure, d'accessoires ont une influence sur la conscience de soi, sur l'apparence qu'on élabore, sur la manière de se présenter au monde.

« Manière d'aller, de se déplacer, mais aussi de se tenir, de se comporter, l'allure est affaire d'apparence, de maintien, de prestance. L'allure a généralement moins à voir avec les vêtements qu'avec une façon de les porter. Si le mot ne désigne rien de très défini, il évoque beaucoup, ce qui explique qu'il soit souvent utilisé avec d'autres termes qui le précisent. » Kamitsis, Remaury 2004 : 27

« Je me vois vraiment comme au milieu d'un grand univers et aussi une chronologie, et l'allure pour moi, elle est ce dialogue entre quelque chose qui suinte de soi – un désir soudain d'être très serré ou d'être surélevé, ou d'être coloré, très peroxydé ou d'être très bijouté – mais en même temps, ce désir-là qui suinte de soi, qui exsude de sa propre intimité comme une nécessité. En fait cette nécessité ne prend forme que parce qu'elle s'inscrit dans une série de formes et de précédents et de signifiants qui produisent du désir, du sens, de la subversion et tout ça, on est toujours pris entre les deux, et je dirais même entre les trois. C'est que pour moi il y a toujours eu aussi ça : le désir personnel et la manière dont ça fait sens par rapport à une série de référents on peut dire, mais aussi le troisième aspect, c'est la pure matérialité de ce qui constitue l'allure. Et des fois pour moi, c'est ni un désir intime, ni de jouer avec ce que telle ou telle chose veut dire, mais c'est juste l'information matérielle, sensorielle, perceptive que donne telle ou telle pièce, telle ou telle chaussure, telle ou telle matière. Et en fait l'information sensorielle – qui n'est pas un mouvement de l'intérieur vers l'intérieur mais plutôt de l'extérieur

Figure 1
Accumulated garments, projet pédagogique avec les étudiants BA en Design mode et bijou, concept et direction artistique Josiane Martinho et Elizabeth Fischer, photographie #Raphaëlle Mueller @theadgeneve

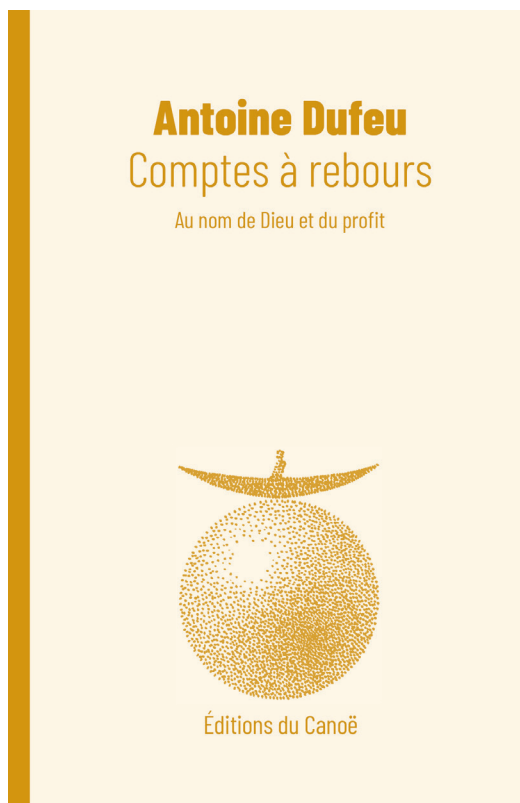




Genre : essai en vers
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 240
Prix : 18 €
ISBN : 978-2-487-558-19-9



Antoine Dufeu, écrivain et poète, est l'auteur d'une vingtaine de livres dont *Nous* (Mix., 2006), *Abonder* (NOUS, 2010), *AGO – autoportrait séquenté de Tony Chicane* (Le Quartanier, 2012), *Sic* (Al Dante, 2015), *Sofia-Abeba* (MF, 2020), *Nous abstraire* (éditions de l'Attente, 2022) ou *Blanchiment* (KC éditions, 2025). Il forme avec Valentina Traianova le duo Lubovda. Il est également éditeur, enseignant, journaliste et revuiste. Il a fondé et dirige *Lic*. Il vit à Paris.



16 juin

Comptes à rebours propose à la fois une réflexion et une médiation sur la comptabilité. Que s'agit-il de compter ? Et comment ? Telles sont les questions fondamentales alors que les principes de la comptabilité, dite en partie double, actuellement en vigueur remontent au XIII^e siècle et que cette comptabilité a commencé à être systématiquement mise en œuvre après la Seconde Guerre mondiale. Ces questions sont d'autant plus importantes que les champs de la création (art et littérature) les ont délaissées.

La comptabilité pourrait participer de la réponse aux enjeux de notre temps, qu'ils soient sociaux, environnementaux, économiques et financiers voire politiques. En l'état, elle n'y répond absolument pas. *Comptes à rebours* esquisse des pistes de propositions mais également avance quelques thèses, notamment sur l'émergence et le maintien du capitalisme par la comptabilité.

Au-delà de la comptabilité, *Comptes à rebours* amorce une réflexion sur la monnaie et l'écriture, une réforme de la comptabilité ne pouvant pas aller sans.

Comptes à rebours est un essai écrit en vers. Composé de cinq chapitres, il intègre aussi quatre intercalaires qui sont autant de pauses entre eux. L'essai s'ouvre sur une apocope et se clôt sur une limite. Il est associé à un incipit intitulé *Prébende*.

Jadis était courtois ce qui était propre à la vie de cour et fondamentalement la relevait. Courtois dérive du latin *cohors* qui en français a donné le substantif *cohorte* lequel désigne « l'ensemble des 0425 compagnons d'un chef » qui rompent du pain entre eux. Se développèrent à la cour un art de vivre et une élégance morale fondés sur la loyauté, la générosité, la fidélité et la discrétion que l'on désigna par le mirifique *courtoisie*, à la fois art et 0430 élégance qui furent sans cesse associés à la mesure et concernèrent les rapports de sexes. Tantôt au nord sitôt au sud, si ce n'est au sud alors au nord, on peut admettre un lien de courtoisie à courage, 0435 entre courtoisie et cœur. Jadis mais

ultérieurement apparurent *l'antidorum* et l'antidora. Selon Bartolomé Clavero celle-ci tient du concept en tant que donation en retour, *redonation*, quasi-donation, donation rémunératoire voire retour de don ou, d'après Antonio de Nebrija dans son *Dictionarium latinum cum hispanicis interpretationibus* traduit par Bartolomé Clavero : « antidora se dit d'une obligation qui n'est pas impérative pour l'action mais motivée par l'équité en vue de l'action ». Jadis il n'y a pas longtemps Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* définit réception et contre-don sans les assimiler en les juxtaposant à l'échange tout en réussissant à identifier et à définir de son cabinet le potlach.

On essaie rarement de penser don, contre-don, potlach et par là la monnaie sans la dette de sang qui n'est et ne fut certainement pas une vue de l'esprit, pas même une production générique de la société du spectacle car abstraire des affaires le sang et plus généralement le corps reste une opération sérieuse

que l'enregistrement d'écritures puis la financiarisation de la monnaie ont selon toute apparence rendu possible. Par la tenue de comptes put être illustré que le monde est une représentation politique et par exemple, au moment où la bourgeoisie prit la mesure de la noblesse, que le monde n'était pas adéquat à la noblesse, personne n'ayant trouvé depuis lors une raison valable et valide de faire du monde celui de la bourgeoisie, celui seulement des travailleurs et des travailleuses. Le monde, qui n'appartient à personne, à peine lui appartient-on mais a-t-on du cœur ?

Riot Éditions

APRÈS LA RÉVOLUTION

NUMÉRO 6 – VALEUR



Après la révolution est un journal d'application de la pensée architecturale à d'autres objets que la production de bâti en tant qu'elle est un outil pour la transformation systémique de la réalité.

Après cinq numéros respectivement voués à *la santé publique, le-la politique, la pédagogie, la production et la planification*, le journal *Après la révolution* continue son travail d'étude critique et prospective sur les infrastructures de la réalité. Ce sixième opus porte sur la notion de valeur.

La valeur est une entité tant centrale que insaisissable dans le capitalisme, cette architecture de la réalité qui est la nôtre. Karl Marx joue un rôle central dans la remise en question de cette catégorie de l'économie politique, et aura le premier mis en œuvre une tentative de venir à bout de la complexité des modes d'existence de la valeur. Valeur d'usage, valeur d'échange, extorsion de la plus-value, salaire, mais aussi fétichisme de la marchandise et baisse tendancielle du taux de profits, les trois volumes du *Capital* déploient une vaste intelligence de cette notion qui n'a eu de cesse d'être enrichie depuis cent cinquante ans. Les relations de la valeur à ses milieux ont été analysées de manière continue à travers les deux guerres mondiales, les tentatives de réalisation du communisme, la société de consommation, l'émergence d'un tiers monde non aligné, l'effondrement du bloc de l'est et l'écrasante révolution néolibérale. Quel point faire aujourd'hui sur cet immense ensemble d'analyse de la valeur et sur la place tant mouvante que constante de cette notion dans les affaires humaines ? Qu'en est-il à l'heure de l'explosion de l'IA, du réchauffement des conflits impérialistes, de la montée des fascismes, de l'embrasement des réalités sociales, politiques et écologiques partout dans le monde ? Où en sommes-nous de la valeur ?

La critique de la théorie de la valeur, les tentatives de reconstruction de l'économie antique à la Renaissance ou la tentative de mesure de la totalité de l'extractivisme du commerce triangulaire, les objets techniques, les éthiques environnementales qui contestent la valeur exclusive accordée à l'humain sur le vivant dans une tradition

morale anthropocentrique, les institutions et unités de mesure de la valeur accumulés depuis deux mille ans sur la surface du globe et à travers des mondes intensément divers sont autant d'aspects abordés dans ce numéro à travers les cinq sections habituelles du journal : Documents, Épistémologie, Pédagogie, Interventions et Critique. Les dimensions morales, politiques, esthétiques, philosophiques croisent les propositions, projets et prises de positions sur cette clef de voûte du capitalisme.

Ce journal est une des activités de l'association Après la révolution, basée à Saint-Étienne. Ce numéro 6 comprendra le maximum de textes que les deux centimètres d'épaisseur du format lettre peuvent contenir en essayant de couvrir le spectre le plus large, dans le temps et l'espace.

Comme toujours, les 500 exemplaires de ce numéro ont été collectivement imprimés, assemblés, reliés, massicotés par les membres du comité de rédaction et les camarades de route d'ALR, ce travail de réappropriation des moyens de production constituant en lui-même une tentative concrète de réinvention des infrastructures de la valeur dans la production de savoir et l'économie du livre.

Comité de rédaction du journal : Manuel Bello Marcano, Matthias Brissonaud, Kouadio Dawla, Adrien Durrmeyer, Anaïs Enjalbert, Marianna Kontos, Timothé Lacroix, Jessica Magnana, Léo Pougnet, Juliette Thiant, Claire Thouvenot, Xavier Wrona.

Coordination éditoriale de ce numéro et suivi des tâches : Xavier Wrona et Jean Alain.



Format : 20,8 x 29,5 cm, 350 pages

ISSN : 2678-3991

ISBN : 978-2-493403-16-2

Prix : 23 euros

Rayons : Beaux arts / Essais

Thèmes : Architecture / Philosophie

/ Sciences sociales

Sortie : juin 2026

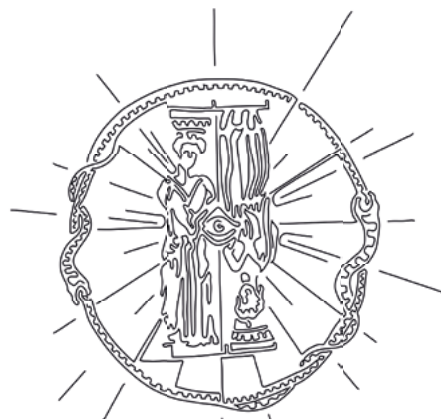
EXTRAITS

Planches extraites de la partie « pédagogie » du journal

STUDIO CITY

VALEUR ET ESTHÉTIQUE POUR LA RE-CONCEPTION DU SYSTÈME DE PRODUCTION

Hayoung Hong



On s'éloigne de l'appréciation des choses en s'obligeant à passer par la monnaie pour en mesurer la valeur. La culture de l'argent fait écran.

Alain Deneault

Avant qu'il n'y ait de capitale, nous collectionnions les coquillages. Attirés par ces beaux objets, nous avons construit nos centres de commerce sur la base de son image sacrée. Bientôt, ces coquillages ont été remplacés par des pièces de métal brillant jusqu'à l'adaptation de la monnaie papier. Imprimée de signes étranges et agrémentée de dessins artistiques, cette abstraction est devenue le fondement de l'hégémonie mondiale d'une monnaie esthétique.

Maintenant que nous vivons dans une ère d'abstraction omniprésente du capital. Nous sommes

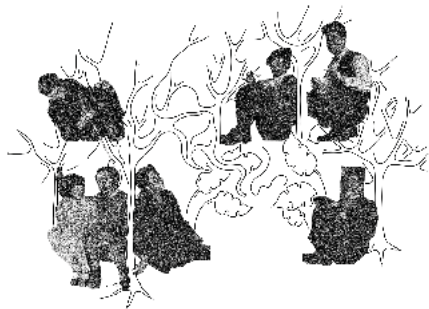
attachés et attirés par une carte de crédit, nous connectant à un cycle d'échange infini, auquel, non seulement nous sommes liés, mais nous sommes vendus en tant que crédits, passifs et options dans une économie mondiale du commerce.

La superstructure du capital a créé un cycle fermé d'accumulation du capital. Nous utilisons autrefois les coquillages pour échanger des marchandises. Maintenant, la collection de ces objets culturels est devenue le moyen de mettre un terme au travail et au commerce. L'architecture est devenue un investissement, ainsi que l'art, tandis que la musique et le cinéma sont

devenus un divertissement. Dans cette industrie de la culture, le consommateur est vendu une fois de plus comme un public, dormant gratuitement son temps et son attention pour être apaisé et détourné des problèmes et des tyrannies de la réalité.

Cette industrie, dominée par une minorité technocratique, fonctionnelle à travers la production d'effets et de désirs, la formation de l'opinion publique et la construction d'une réalité sociale d'où naissent les goûts et les styles de vie. Nous n'avons plus la liberté de choix, car nous manquons d'attention, car nous sommes noyés dans

une myriade de canaux qui nous distraient. Nous n'avons plus de loisirs, car nous poursuivons notre travail pour la superstructure en consommant les programmes de l'industrie de la culture par le biais des médias de masse. Et nous n'avons certainement pas de culture puisque la nature des médias de masse est tout sauf collective ni critique. Donc maintenant, plus que jamais, nous devons libérer le domaine de l'esthétique du système du capital qu'il a créé. Grâce à cela, nous pouvons vivre, une fois de plus, ouvrir nos yeux et regarder la société à travers une lentille critique et contrôler notre perspective et notre perception.



Nous avons donc dû fuir le système. Comme les réfugiés qui ont pris la mer pour construire Venise, nous avons dû nous détacher du nomos titanésque.

Pour reconstruire la réalité, nous avons besoin d'une nouvelle esthétique que nous avons conçue ensemble en tant que société. Dans la ville des studios, où le cycle du capital a finalement été brisé. Nous avons tous participé à la création d'objets culturels, car l'argent n'était plus un objet, tout comme la notion d'industrie et le mode de vie industriel qui en découlait. Nous ne travaillons plus. Nous vivons enfin dans cette condition humaine où nous nourrissons et créons l'économie, désormais libérée du capital.

Devenus vraiment libres, nous avons étudié nos intérêts pour créer ce qui nous touchait. Nous sommes donc tous devenus des artistes, des architectes et des designers et avons trouvé des moyens nouveaux et innovants de produire ce dont nous avions besoin et ce que nous voulions. Sur les ruines du modernisme, nous avons re-

cyclé les moyens de production qui étaient autrefois utilisés pour les industries, pour la production d'art. Les portes enclenchées des usines ont été ouvertes, et les machines ont été étudiées et modifiées pour que chacun puisse les utiliser pour ses projets. Ces objets étaient alors appropriés, plutôt que possédés.

Cette révolution a créé une économie où aucun objet n'était une marchandise complète, mais un organisme évolutif adapté par chaque génération d'utilisateurs. Ces objets étaient soigneusement conçus pour être utiles, malléables et échangeables. Par exemple, le laitier étudiait son métier et concevait la bouteille de lait parfaite plutôt que de recourir à l'utilisation de cartons en plastique, et la musicienne fabriquait ses propres instruments pour produire des mélodies authentiques. Dans cette économie esthétique, nous révisions plus des consommateurs passifs, mais des artistes regardant notre environnement avec un regard critique.

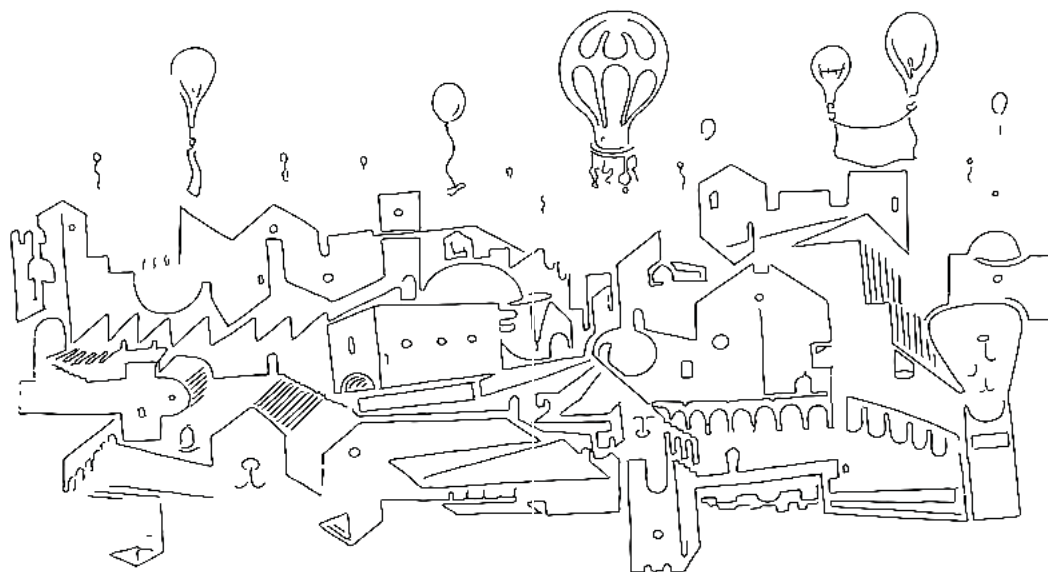
Non seulement les objets que nous produisions étaient agréables à l'œil, mais dans notre ville, tout ce qui rencontrait nos sens était un plaisir car chaque objet culturel était authentique. La collection de ces objets esthétiques dans notre domaine public en constante expansion a créé une exposition en constante évolution. Nous ne vivions plus dans une galerie mais dans un studio. La transformation la plus radicale de cette économie esthétique a pris forme dans son architecture vernaculaire, où tout ce que nous avons construit a été vécu, apprécié et approprié.

Ces constructions n'ont pas seulement été conçues pour être habitables, mais grâce à notre sensibilité esthétique accrue, nous avons trouvé de nouvelles façons de donner vie à nos habitations, allant au-delà des promesses du modernisme. Pour construire nos styles collectifs et personnels qui ont pris forme dans notre environnement bâti, chaque brique posée était basée sur le mode de vie que nous menions indépendamment. Ainsi, l'ornementation était enfin

intégrée à l'architecture et notre mode de vie influençait la forme de nos habitations, et non l'inverse où nous vivions dans une matrice industrielle qui forgeait notre style de vie.

Ce collage de désirs forme une beauté intrinsèque de la construction collective de notre ville. Depuis le labyrinthe des halls de Studio City. Une fois le projet terminé, tous les membres de la ville se réunissaient pour un spectacle festif. Là où ces productions étaient exposées de toutes les manières possibles, ces artefacts étaient ensuite envoyés comme des funérailles vikings pour traverser les océans et être vus aux quatre coins du globe.

Ces œuvres éphémères étaient donc la seule production excédentaire de la ville, qui travaillait au démantèlement continu de l'industrie culturelle, par le biais d'une esthétique subversive qui attire l'attention du public contre et depuis les médias de masse axés sur le marché.



APRÈS L'APOCALYPSE

UNE HISTOIRE DE LA REDÉFINITION DU SYSTÈME DE VALEURS DANS UNE SOCIÉTÉ POST-APOCALYPTIQUE

Jasmine Châble



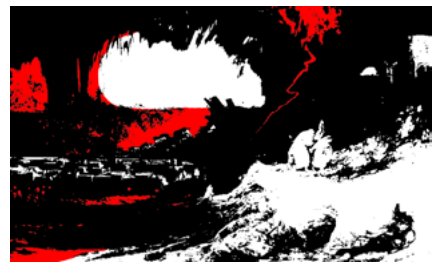
1 PÉDAGOGIE

LIVRE I : Le présage

Ce récit s'installe après l'apocalypse.

La puissance de l'eau s'était déployée sur la Terre, sur l'humanité. Les tambours du jugement dernier grondaient et les corbeaux croassaient. Le temple avait semé la mort et la destruction alors que le niveau des océans ne cessait de monter, submergeant le territoire. L'humanité a laissé sa situation dégénérer et l'Esprit de l'Eau cria au secours durant quarante jours, alors que les villes disparaissaient sous ses larmes.

La population ayant survécu le déluge se retrouva sans ressources, avec seulement un lourd silence après le temple, puis les sons glaçants de la nature et de ses habitants reprenant leurs forces. Les Hommes se rejoignirent au sommet d'une montagne, dans ce qu'était autrefois une église et son couvent abandonné, les seuls bâtiments épargnés. La première initiative qu'ils prirent fut le recensement de la population : cent ils ont été utilisés le premier soir. Ils se réunissaient dans le patio autour du cloître du couvent pour discuter de leur triste sort. Chaque individu avait le droit de parole, dans le but de prendre les décisions de manière collective, sans forme d'autorité. Au début, ils avaient décidé d'attendre que les eaux descendent. Mais lorsqu'ils ont réalisé que ce qu'ils trouveraient sous les eaux serait probablement perdu, ils décidèrent qu'il valait mieux vivre. Ils se sont ainsi répartis plusieurs tâches. Certains devaient passer l'île au peigne fin pour cartographier le territoire et trouver des vivres. D'autres devaient maintenir les enfants de la communauté en sécurité et faire l'inventaire des provisions.



2 PÉDAGOGIE

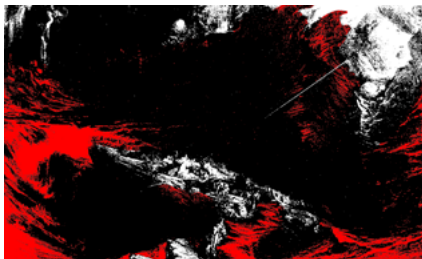


LIVRE II : La recherche

Vivre dans un monde détruit ressemblait plutôt à de la survie. Certains se remémorèrent la technique et la technologie, et la manière dont l'humanité était coincée dans une société ayant fondé ses principes les plus profonds sur la cruauté et la domination. Comme F. Nietzsche l'eut expliqué dans *Généalogie de la Morale* en 1887, il y raconte comment la conscience humaine, en tant que jugement moral inflexible, ne serait pas de nature, mais l'expression historique d'un instinct cruel, du désir d'imposer la douleur comme force de pouvoir et de domination envers l'autre. Les définitions de la valeur dépendent des différents sens de la moralité. La valeur attribuée aux choses n'a pas réellement de sens.

Cette thèse a été questionnée par Frédéric Lardion dans *La Condition Anarchique* publié en 2018. Pour lui, la condition anarchique des valeurs est qu'il y a une absence de principes de valeurs : les valeurs n'ont pas de valeur. Notre jugement de valeur n'a pas d'ancrage objectif et pas de principe de vérité absolue. Les valeurs ne sont que le produit des affects de nos sociétés.

Les survivants peinèrent à trouver un sens. La seule chose qu'ils connaissaient était l'eau : la raison de leur chute tout autant que celle de leur survie. Il leur fallait prendre l'aspect positif de ce qui les entourait, de recréer la vie avec l'aide de l'eau.



3 PÉDAGOGIE

Excuse-moi. Puis-je te poser une question? Comment ces gens-là sont capables de trouver un aspect positif à cette inondation? Enfin, cette force de l'eau vient juste de provoquer la fin de leur monde. Je me verrais incapable de lui faire confiance, à leur place. Pour moi, quelque chose qui apporte la destruction totale ne peut pas te sauver en même temps, à moins d'être un peu sadique...



Et bien, je pense qu'il devrait être plutôt désespéré là bas. Et puis, il y a quand même une fine frontière entre la peur et le respect. Tu te souviens que d'une manière ou d'une autre, dans toutes les religions, c'est la peur de notre condition humaine qui a fait pression sur le peuple pour qu'il crée en la force divine, celle qui allait le libérer? La même force qui l'a créée, en fait.



Le bruit courait à propos de la construction d'un nouveau monde. Cette question a été théorisée par Pierre Caye dans *Morale et chaos* écrit en 2008. Pour lui, les humains sont capables d'échapper à l'aliénation par la réorientation du rapport de l'homme au temps, à travers le concept de l'endurance. Ce concept fonctionne avec une valorisation du présent, le caractère instable de nos sociétés, ce qu'il appelle le chaos, et aussi la valorisation du futur, en gérant ce chaos au lieu de l'anticiper. L'idée véhiculée est celle de la transmission d'un nouveau futur au lieu de la perpétuation ou de la conservation.

Les humains devaient trouver leur équilibre avec l'environnement pour pouvoir agir avec une approche durable de la construction du monde. Ils devaient trouver leur place dans le royaume de la nature sauvage.

Le processus pour un tel monde allait trouver ses solutions à travers la redéfinition du système de valeurs vers la basse énergie et le modèle économique qui s'y prête.



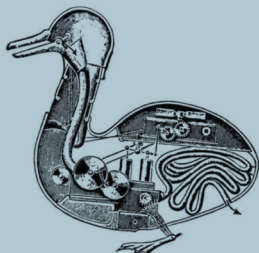
4 PÉDAGOGIE

RYBN

Une histoire de l'Informatique Laborieuse

suivi de

Six protocoles d'autodéfense



UV ÉDITIONS

UV ÉDITIONS

Genre : Enquête média
archéologique, Intelligence artificielle,
Organisation du travail.

Titre : Une histoire de
l'informatique laborieuse, suivi de
Six protocoles d'autodéfense

Auteur : RYBN

Directeurs de la publication :
Magali Daniaux & Cédric Pigot

— **Prix :** 20 euros
— **Parution :** juin 2025
— **EAN 13 :** 978-2-494333-02-4
— **Format fermé :** 14 x 22,5 cm
— **Nombre de Pages :** 304 pages
— **Souple**
— **Type de reliure :** cousue collée
— **Tirage :** 600 ex

Une histoire de l'Informatique Laborieuse, suivi de Six protocoles d'autodéfense permacomputationnelle est un ouvrage qui rend compte d'une recherche menée par RYBN.ORG sur une période de dix ans, de 2015 à 2025, qui vise à démêler l'enchevêtrement complexe qui s'est noué entre informatique et capitalisme, en prenant l'organisation du travail comme prisme d'analyse principal.

Si cette histoire de l'informatique laborieuse s'attache en premier lieu aux liens historiques qui relient la division du travail à l'automatisation du calcul, c'est pour mieux examiner, par extension, leur emprise sur ce qu'on appelle aujourd'hui « Intelligence Artificielle ».

La première partie, **Une histoire de l'Informatique Laborieuse**, se construit au rythme du slogan d'Amazon : Work Hard. Have Fun. Make History (Travailler dur, S'amuser, Écrire l'histoire). L'histoire entremêlée du calcul et de l'organisation scientifique du travail permet de nourrir un regard critique et informé sur nos environnements numériques, qui sont ici décrits comme des espaces disciplinaires où chacun est mis au travail en permanence, conduisant le collectif RYBN.ORG à remplacer le terme d'« intelligence artificielle » par celui d'« informatique laborieuse », ou IL.

Cette partie s'accompagne d'une frise iconographique retraçant de manière imbriquée les apparitions des calculateurs humains, les dessins techniques des instruments de métrique humaine, les représentations successives des automates, des simulacres et de la fauxtimation qui illustrent la matérialité numérique.

La seconde partie du livre, **Six protocoles d'autodéfense** rassemble six protocoles d'ateliers que les auteurs ont élaboré, ou dont ils rendent compte, et qui sont ici donnés à rejouer et réactiver, à se réapproprier à la manière d'un code informatique en open source. Ces ateliers ont en commun d'aborder les problématiques technologiques en évitant l'usage des ordinateurs : réaliser à la main un réseau de neurone monocouche, s'essayer à l'écriture algorithmique, reconstituer un processus d'apprentissage machine avec des boîtes d'allumettes. Aborder les objets complexes du numérique par leur modèles mathématiques, leurs règles algorithmiques, leur logiques rationnelles et réductionnistes sous-jacentes, qui, poussées à leurs extrêmes limites, apparaissent absurdes et dérisoires.

Enfin, en guise de glossaire, un article de Francis Hunger : En finir avec l'« intelligence artificielle » ! Une proposition pour remplacer la terminologie trompeuse de l'IA, traduit de l'anglais vient fournir une étude détaillée contre l'usage de métaphores anthropomorphistes dans nos désignations des processus de calculs.

RYBN.ORG est une plateforme de recherche artistique, expérimentale et indépendante créée en 1999, et basée à Paris. Le collectif suit une méthodologie d'enquête « extra-disciplinaire », sur le fonctionnement de phénomènes et de systèmes complexes – algorithmes de trading haute fréquence, architecture de l'économie offshore, structure des marchés financiers, protocoles de gestion des réseaux de communications, virus informatiques, etc. Sur les bases de ces investigations, RYBN.ORG produit des dispositifs, qui évoluent au-delà du seul champ artistique, à partir de processus d'intrusion et de contamination, afin d'intégrer des milieux et des terrains où ces objets sont à même de générer des résonances particulières : réseaux sociaux, marchés financiers, brevets, spectre radio-électromagnétique.

Sommaire

7 **Introduction**

7 **Une histoire de l'informatique laborieuse**

7 Work Hard

7 Have Fun

7 Make History

7 **Human Computers**

7 **Six protocoles d'autodéfense**

7 La leçon d'anatomie

7 Execute.ws

7 Perceptron Humain

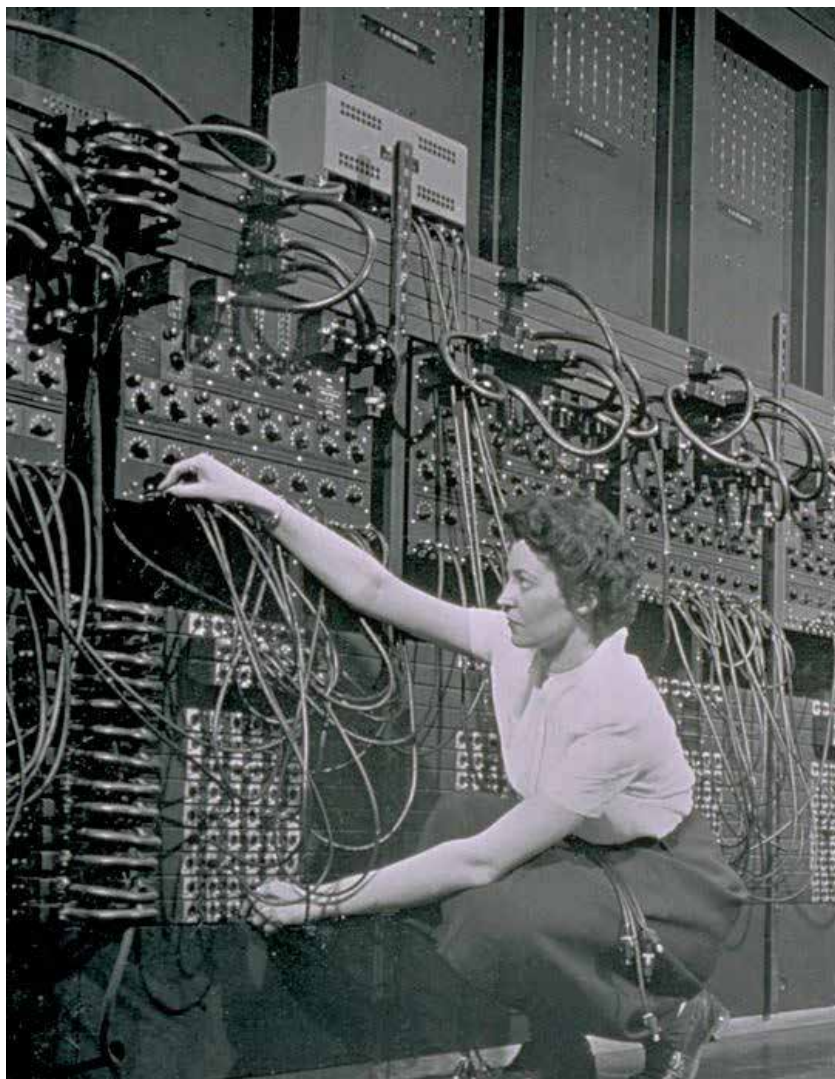
7 Menace

7 Retro-ingénierie d'une tâche d'un travailleur du clic

7 Technovlangue

7 **Glossaire : En finir avec l'« intelligence artificielle » !**

Une proposition pour remplacer la terminologie trompeuse de l'IA, par Francis Hunger



ENIAC Girls, 1946
(Laboratoire national de Los Alamos).

Work Hard

La première généalogie que nous allons explorer suit l'évolution du métier de *calculateur humain* ("Human Computer"). De sa naissance en 1793, au sein de la manufacture de calculs de Gaspard de Prony, jusqu'à sa disparition supposée, lors de l'arrivée des premiers ordinateurs mécanisés. Cette histoire du travail manuel du calcul s'entremêle avec celle du calcul du travail, ou métrique, science qui émerge au XVIII^e et XIX^e siècles, et qui cherche à « rationaliser » le management disciplinaire. Ces deux histoires finissent par se rencontrer au moment de l'avènement d'un modèle de management algorithmique.

L'usine de calcul

la manufacture de calcul de Prony¹ nous intéresse ici car elle met en exergue l'influence directe de la division du travail d'Adam Smith sur la logique informatique.² En revenant sur les premières expériences d'automatisation du calcul, nous espérons éclairer différemment la logique sous-jacente et les effets des machines de calculs, jusque dans leurs développements les plus récents. Examinons donc en détail la manufacture de Prony. À la Révolution française, l'Assemblée constituante adopte un nouveau régime fiscal et vote le cadastre général de la France,³ ce qui participe d'une logique étatique de normalisation, de quantification et de centralisation qui se met en place. Gaspard de Prony est nommé à la

1 – Sur le détail des calculs au sein de la manufacture de Prony, voir : Peaucelle, Jean-Louis. 2012. *Le détail du calendrier de calcul des tables de Prony de 1791 à 1802*, Preprint, The Loria Collection of Mathematical Tables ; Roegel, Denis. 2010. *The great logarithmic and trigonometric tables of the French Cadastre: a preliminary investigation*, Preprint, The Loria Collection of Mathematical Tables ; Daston, Lorraine. 1994. *Enlightenment Calculations*, Critical Inquiry, Vol. 21, No. 1 (Autumn 1994), p. 182–202 ; Grier, David A. 2005. *When Computers Were Human*. Princeton, N.J., Princeton University Press ; Laumonier, Alexandre. 2013. 6 : Le soulèvement des machines. Zones Sensible, Bruxelles.

2 – Selon D. A. Grier (2005, chap. 2), la division du travail avait déjà été appliquée à au calcul, en 1757, pour le calcul du retour de la comète de Halley, par les astronomes et mathématicien-ne-s Jean André Lalande, Alexis Clairaut et Nicole Reine Lepaute. Mais ce que la manufacture de calcul de Prony introduit concrètement comme un précédent dans l'histoire du calcul mécanisé, c'est à la fois la division horizontale et verticale du travail, 100 ans avant Taylor.

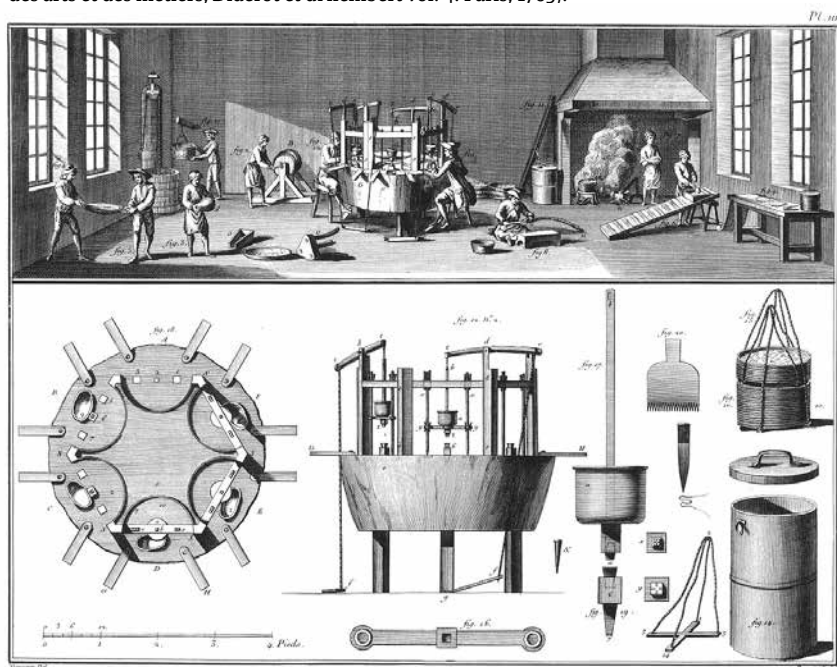
3 – Le cadastre, même s'il prendra du temps à être réalisé, joue en rôle constitutif de l'État émergeant, auquel James C. Scott consacre tout un chapitre dans *L'Oeil de l'État. Moderniser, uniformiser, détruire*. (La Découverte, 2024). Le cadastre a apporté une vision centralisée et uniforme du territoire. Il a également généralisé le modèle de la propriété foncière individuelle au détriment d'une diversité de coutumes, de droits d'utilisation et de terres des communs. La mise en place d'une usine de calcul non pas à des fins scientifiques mais pour doter l'État d'un tel outil de vision et de contrôle d'un territoire n'est pas sans lien avec ce qui va suivre dans notre propre récit des instruments de surveillance et contrôle à l'échelle du corps et du travail humain, à l'échelle de l'usine.

direction du bureau du cadastre. Pour faciliter ces mesures foncières, Prony entreprend préalablement de s'équiper de tables logarithmiques selon le nouveau système métrique décimal. Il organise le bureau du cadastre en une manufacture pour le calcul des tables. Même si elle finira en un échec cuisant, selon l'historien Jean-Louis Peaucelle,⁴ nous retenons de l'histoire que cette manufacture de logarithmes est le premier modèle de machine de calcul mécanisée.

Pour organiser le processus de calcul et l'équipe de calculateurs de son usine, Prony s'inspire de la théorie de la division du travail d'Adam Smith, comme il le consigne dans ses mémoires : « fabriquer des logarithmes comme on fabrique des épingles ».⁵

Dans *The Wealth of Nations* (1776), Smith s'appuie sur une description célèbre d'une manufacture d'épingles pour démontrer qu'il est plus efficace d'affecter chaque travailleur à une tâche spécifique de la production et de faire passer les pièces entre eux.

Manufacture d'épingles (Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Diderot et d'Alembert vol. 4. Paris, 1765).



4 – Jean-Louis Peaucelles. *Un éléphant blanc en pleine Révolution française: les grandes tables de logarithmes de Prony comme substitut au Cadastre*. Gérer et Comprendre, n° 111, mars 2013.

5 – Prony. 1824. *Notice sur les grandes tables logarithmiques, adaptées au nouveau système métrique décimal*. Didot, Paris, p. 35. Cité dans : Peaucelle. 2012.



RYBN

The Great Offshore

*Art, argent, souveraineté,
gouvernance, colonialisme*

_ **Genre** : Essai

_ **Titre** : The Great Offshore

Art, argent, souveraineté, gouvernance
colonialisme

_ **Auteurs** : RYBN.org, Wilfried Bartoli, James
Bridle, Ewen Chardronnet & Bureau d'études,
Paolo Cirio, Alain Deneault, John Doe, Rachel
O'Dwyer, Phineas Fisher, Max Haiven, Reijer
Hendrikse & Rodrigo Fernandez, Femke Her-
regraven, Brian Holmes, Aude Launay, Marie
Lechner, Frédéric Neyrat, Brett Scott, Hito
Steyerl, Sarah Taurinya, Vera Tollmann
& Boaz Levin.

_ **Directeurs de la publication** :

Magali Daniaux & Cédric Pigot

_ **Graphisme** : Schulz & Leary

_ **Prix** : 25 euros

_ **Parution** : Avril 2021

_ **EAN 13** : 978-2-9562753-5-0

_ **Format fermé** : 14 x 22,5 cm

_ **Nombre de Pages** : 512

_ N&B

_ Souple

_ **Type de reliure** : broché

_ **Tirage** : 800



Le collectif RYBN.ORG traque les manifesta-
tions physiques et concrètes de la finance off-
shore dans les territoires sur lesquels elle opère.
Empruntant les stratégies radicales de l'extra-
disciplinaire, cet ouvrage collectif qui rassem-
ble les écrits de vingt-et-un artistes, hackers et
philosophes, dresse l'inventaire des mutations
les plus récentes du capitalisme offshore. De la
politique des proxys à l'extractivisme spatial et
à la marchandisation des communs, en passant
par la citoyenneté par investissement et le
marché de l'art, tout nous indique que la «gou-
vernance offshore» est devenue la norme,
qu'elle est le capitalisme globalisé.

RYBN.ORG est un collectif d'artistes fondé en
1999, basé à Paris.

Pour une histoire profane de la Palestine

Lotfallah Soliman

Publié en 1989 par La Découverte, *Pour une histoire profane de la Palestine* désacralise l'histoire du Moyen-Orient. Dans ce livre, l'auteur rompt avec les discours officiels des Israéliens et des Arabes. Son point de vue de militant internationaliste lui permet d'expliquer, de façon originale et convaincante, la logique d'exclusion dans laquelle s'est enfermé le mouvement sioniste, tout en soulignant les faiblesses et les illusions des dirigeants arabes depuis 1948.

Des premières velléités britanniques, au début du XIX^e siècle, de créer un foyer juif au Proche-Orient, jusqu'à la création de l'État d'Israël en 1948 et aux bouleversements qu'il a provoqués, Lotfallah Soliman rappelle des événements décisifs, aujourd'hui occultés par les passions rivales. Il montre comment le sort de la région a été déterminé par les jeux cyniques des puissances dominantes, au premier rang desquelles la Grande-Bretagne et la France.

Cet essai n'est pas un ouvrage académique sur la question palestinienne : il constitue d'abord le témoignage sensible et irremplaçable d'un intellectuel égyptien qui s'est toujours tenu à l'écart des différentes chapelles. Pour l'auteur, déjà en 1989, l'islamisme est une fausse réponse au sionisme. Cette mise en perspective demeure d'une pertinence redoutable.

Comme l'écrit Soliman dans sa préface : « Je n'ai nullement la prétention d'être un historien. J'ai simplement voulu transmettre une mémoire à une jeunesse généreuse qui fait sienne la lutte menée par le peuple palestinien pour récupérer sa dignité bafouée. Sans mémoire pour la structurer, la générosité est souvent sujette à manipulations diverses. »



Essai

13 cm/21 cm

192 pages

Broché.

Prix : 17 € TTC

ISBN : 978-2-9596273-3-0

préface de Ziad Majed

« Je ne saurai dire : combien de fois j'ai eu recours à ce chef-d'œuvre : de concision et de clarté. »

Simone Bitton, *Revue d'études palestiniennes*, février 1995.

« L'ouvrage est instillé de digressions, voire de souvenirs personnels qui agrémentent la lecture, la trame qu'il tisse redonne toutes ses dimensions au conflit. »

Samir Kassir, *Revue d'études palestiniennes*, automne 1989.

« Lotfallah Soliman entend, lui, "désacraliser" la question palestinienne. Refusant le discours officiel des Israéliens et des Arabes, il revient aux sources et aux textes. »

Le Monde, 25 août 1989.

« *Pour une histoire profane de la Palestine* n'est pas seulement un document historique du passé. Il demeure un outil de lecture, une invitation à penser la complexité au lieu de la dissoudre dans l'incantation. Il montre que la désacralisation n'est ni un geste iconoclaste ni un retrait affectif, mais une condition de l'intelligence critique : comprendre les mécanismes plutôt que les masques, les intérêts plutôt que les légendes, les structures plutôt que les ornements rhétoriques.

Relire Soliman, c'est renouer avec une exigence intellectuelle qui reconnaît à la Palestine son inscription dans l'histoire mondiale, comme champ d'analyse privilégié pour appréhender les formes d'hégémonies, et les injustices et tensions qui façonnent toujours le présent. »

Ziad Majed (préface)

«J'ai simplement voulu transmettre une mémoire à une jeunesse généreuse qui fait sienne ou qui serait prête à faire sienne la lutte menée par le peuple palestinien pour récupérer sa dignité bafouée. Sans mémoire pour la structurer, la générosité est souvent sujette à manipulations diverses.»
Lotfallah Soliman

Lotfallah Soliman (1919-1995) fut journaliste, libraire, éditeur et militant communiste marginal. Il participa à toutes les luttes du monde arabe au sein de groupes durement réprimés et souvent clandestins en Égypte. Sa librairie au Caire était un lieu de débats et de rencontres permanents. Il fonda en 1956 une maison d'édition qui publia notamment des inédits marxistes. Emprisonné sous le régime de Nasser, il s'exila d'abord en Algérie pour être conseiller de Ben Bella, mais se confronta à l'establishment du FLN. Il quitta Alger pour s'installer en France, où il resta actif dans les milieux contestataires. Il se définissait lui-même comme surréaliste social.

Pour une histoire profane de la Palestine est le legs intellectuel d'un parcours engagé en faveur de l'émancipation et d'une vision internationaliste



Essai

13 cm/21 cm
192 pages
Broché.

Prix : 17 € TTC
ISBN : 978-2-9596273-3-0

préface de Ziad Majed

L'ÎLE AUX FLEURS

L'île aux fleurs a pour ambition de mêler éclats de langue, de poésie et de réel, d'inventivité narrative et formelle et de désir de rendre justice à ce qui a lieu, pour que notre époque si singulièrement étouffante et complexe puisse se saisir, dans toute sa densité et son ambivalence, au croisement du personnel et de l'universel.

L'île aux fleurs se peuplera d'essais, de récits, de non-fiction narrative ou savante, d'une littérature sociale.

L'île aux fleurs se fera aussi l'écho du débat permanent auquel participent aussi bien nos auteurs et autrices que nos lectrices et lecteurs. L'île aux fleurs sèmera des points de vue critiques variés impliquant des subjectivités, c'est-à-dire des doutes et des certitudes, des paroles souvent marginalisées auxquelles nous donnerons le temps de s'épanouir.

Bienvenue sur L'île aux fleurs.

contact@ileauxfleurs-editions.fr • ileauxfleurs-editions.fr • diffusion & distribution : Serendip Livres

Jean-Christophe Emmenegger

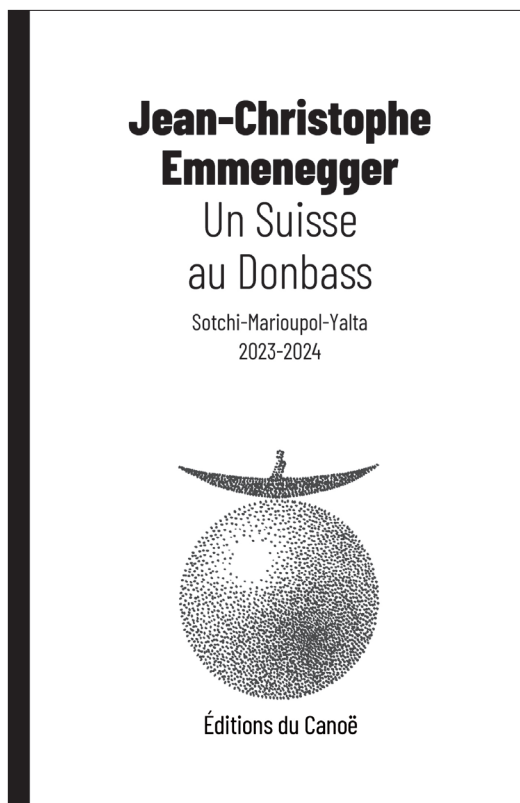
 Éditions du Canoë
2026



Genre : essai
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 423
Prix : 21 €
ISBN : 978-2-487558-16-8



Né en 1975, Jean-Christophe Emmen[egger] a exercé le métier de journaliste avant de se consacrer à l'écriture. Membre de la Société suisse d'histoire, il s'est spécialisé en histoire du renseignement durant la guerre froide. Il observe l'évolution de la Russie depuis son premier séjour en 1993 dans ce pays.



14 avril

« J'ai eu envie d'aller voir le Donbass de mes propres yeux dès 2014. Mais il fallait que je risque l'obus ou la mine en chemin à ce moment-là. Serais-je plus utile mort que vivant, sans avoir pu témoigner ? J'ai attendu huit ans avant de me rendre à Marioupol en 2023 puis en Crimée en 2024. La particularité de ces voyages : je n'y suis pas allé en tant que journaliste ou reporter de guerre, accompagné ou embarqué dans un tour organisé, mais en homme libre de ses mouvements, à l'invitation d'une connaissance.

J'ai séjourné dans une famille installée près de Marioupol, qui a vécu les événements depuis 2014 et en particulier l'affrontement armé de 2022. J'y ai rencontré des gens normaux, la plupart se considérant comme libérés d'un régime ukrainien qu'ils n'aimaient pas. Peut-être qu'en allant de l'autre côté, j'aurais pu dire le contraire ? Il n'est pas vraiment utile de le savoir, car ce qui m'a guidé dans ce voyage est l'intérêt que je porte au peuple russe depuis longtemps. Il m'importait de le suivre jusque dans ses retranchements, fussent-ils décriés dans cette « opération militaire » en Ukraine.

Sous sa forme de récit, ce texte est imprégné inévitablement du point de vue de l'auteur, et il reflète également ceux des gens rencontrés « de l'autre côté ». La position de l'auteur est assumée : dans un contexte de guerre, de la part de quelqu'un qui n'y est pas impliqué directement, ne l'a pas vécue dans sa chair, n'aurait pas envie d'y participer en armes d'ailleurs, les arrière-pensées, les théories, les hypothèses ne sont pas de mise ; ce serait se ridiculiser vis-à-vis de la population qui y est confrontée. Ce quelqu'un ne peut qu'être solidaire et c'est pourquoi j'affirme ma solidarité avec les gens du Donbass que j'ai rencontrés. »

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com

Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre
33710 Bourg-sur-Gironde

Téléphone : 06 60 40 19 16
Téléphone : 06 62 68 55 13
Local parisien : 23, rue Bréa
75006 Paris

Diffusion et distribution : Paon diffusion.Serendip

Oleg voit le bon côté des choses. « Depuis la cessation des activités de l'usine, on a vu des dauphins se rapprocher du littoral. Car il y a moins de pollution en général à Marioupol. »

Pour ma part, j'ai trouvé l'air de la ville agréable durant mon séjour. Mais je ne peux pas comparer : je n'ai pas connu cette époque où les déchets industriels étaient déversés dans la mer d'Azov et la rivière Kalmious, et où les pics de pollution atmosphérique pouvaient rendre l'air irrespirable autour de l'usine, dit-on.

Nous roulons ensuite sur la rue du Quai (*Naberejnaïa oulista*) qui borde Azovstal et nous contournerons entièrement le complexe industriel pour nous rendre dans le district est de la ville, qui s'appelle encore *Levoberejni raïon* sur les cartes, mais qui se nommait *Ordjonikidzé* avant 2016 et les lois ukrainiennes de décommunisation. Il s'agit d'une entité administrative intra-communale

de la ville de Marioupol, qui comptait plus de 122 000 habitants avant le conflit, soit l'une des zones les plus peuplées de la ville de 425 000 habitants en tout – avant le conflit. Fondée en 1939, cette périphérie était liée au fonctionnement du *kombinat*, avec ses barres d'immeubles qui devaient loger les ouvriers. Elle possédait ses propres parcs, son palais de la Culture, ses écoles, ses hôpitaux, son stade de football... C'était avant les destructions.

Tout à l'est de ce district, Oleg doit récupérer sa femme et son fils dans un appartement de leurs amis, situé dans un retranchement de l'avenue Leningrad. Quand nous entrons dans la cour intérieure du carré d'immeubles, je revois les scènes que l'on a pu voir à la télévision à la fin du siège : c'est là où des gens cuisinaient à l'extérieur, dans un dénuement extrême. Eh bien, c'est encore plus impressionnant vu de près. Ces immeubles éviscérés d'où s'écoulaient devant mes yeux des salles de bains, des cuisines et des salons livrés aux quatre vents. Des ouvriers s'affairaient à nettoyer les décombres. Bonjour. Bonjour.

« C'est ici que les gens buvaient l'eau des radiateurs, me rappelle Oleg, car les soldats d'Azov campaient dans la zone et interdisaient aux gens de sortir. Plusieurs personnes qui voulaient aller chercher de l'eau à l'extérieur

ont été abattues par des snipers. Beaucoup de jeunes sont morts ainsi. »

Géographiquement, l'armée russo-donbassienne arrivait de l'est, par la rue Taganrog, qui entoure le district au nord et mène ensuite à Azovstal, en épousant le contour de la rivière Kalmious.

« C'est une des zones les plus sinistrées de la ville », m'avait averti Oleg. Il ne m'avait pas menti.

Je n'ai jamais vu un désastre pareil. La guerre d'ex-Yougoslavie, dans les campagnes de Bosnie-Herzégovine, n'a pas grand-chose à voir avec une telle destruction, me dis-je. Une destruction que seuls les bombardements illégaux de l'Otan sur la République fédérale de Yougoslavie, durant la Guerre du Kosovo en 1999, ont peut-être approchée, si l'on veut comparer.

Oleg a embarqué sa femme et son enfant dans la voiture. Tout le monde est curieux de voir à quoi ressemble Azovstal de plus près : ils n'y sont jamais retournés depuis la fin des combats.

Nous avançons lentement dans le dédale des routes désertées qui mènent à l'usine : rue Komsomol, rue d'Azovstal... « Je me suis trompé de chemin ! » s'exclame Oleg, avant d'effectuer un tourner sur route. À côté de cette route, ce que je prends pour de simples plaines non urbanisées ou des terrains vagues, se révèle

un ancien quartier d'habitations entièrement rasées au niveau du sol. « Les immeubles étaient tellement endommagés ici, qu'ils ont dû les déblayer. C'est pour ça que je ne reconnais plus rien », explique Oleg.

Réminiscence.

Des mortiers lourds et des canons automoteurs étaient placés dans les espaces ouverts entre les immeubles disposés en quinconce, aires de jeux arborisées en temps normal. Des véhicules blindés légers stationnaient tout près des porches d'habitations, sous les huées de protestation des civils. Images que j'avais vues sur les réseaux numériques.

Est-ce vrai ?

Oleg acquiesce. L'armée ukrainienne, régiment Azov en tête, ne se gênait pas pour stationner entre les immeubles civils ou à l'intérieur de ceux-ci. Cela expliquerait les tirs provenant du côté russe contre ce système de défense ukrainien, l'ampleur des destructions et les habitants devenant des cibles malgré eux quand ils étaient ainsi utilisés comme boucliers humains. Je laisserai cependant les experts et les témoins directs nous désenchevêtrer ce chapitre sombre du conflit : en cas de guerre urbaine, tout est possible.

Toutes les constructions situées aux abords des chemins que nous empruntons sont détruites, écroulées, incendiées, coupées en deux, éventrées, comme des

estomacs laissant échapper leurs viscères ; comme des pâtés de sable pulvérisés par le ballon de volley d'un grand dadais sur la plage, ruines auprès desquelles un enfant pleure ; sauf qu'ici, des adultes pleuraient.

Les combats ont dû être extrêmement violents. Oleg me signale un édifice longiligne dont le toit a été soufflé et l'intérieur incendié : « Ancienne caserne de soldats », lâche-t-il. Je filme... Ce n'est qu'en regardant plus tard ces images que j'ai découvert quelque chose sur le revêtement de la façade, écroulé par endroits ; je réussis à déchiffrer cette inscription à la peinture blanche sur des panneaux de couleur ardoise : « CENTURIA. Aut Caesar [dessin de l'emblème du régiment Azov] aut nihil ». La devise est écrite en lettres latines et non cyrilliques.

« Centuria » est un ordre militaire qui existe depuis 2017-2018 en Ukraine ; il s'agit aussi d'une organisation politique et d'un mouvement dévolu à l'embrigadement de la jeunesse. Cette formation paramilitaire a été fondée par d'anciens membres du régiment Azov, appartenance dont témoigne le blason au crochet du loup casé au milieu de la devise. L'organisation compterait des milliers de membres. Son idéologie frappa-dingue se distingue lors de ses cérémonies aux flambeaux comportant rituels, symboles et mise en scène pagano-régressive à donner la chair de poule. C'est fait

pour impressionner l'esprit de ses partisans et surtout, puisque c'est filmé et diffusé sans interdiction dans le monde occidental, pour acclimater les gens à son existence et attirer de nouveaux adeptes. Son programme peut encore se lire sur son site internet : « *Produire une génération de légionnaires ukrainiens qui se dévoueront entièrement à la cause de combattre l'ennemi extérieur et intérieur par tous les moyens, la force brute et l'action primant sur la parole et l'écrit.* » On y trouve pêle-mêle des références au bandérisme, au nazisme, au fascisme... La devise latine « *Aut Caesar aut nihil* », qui signifie en français « Ou César, ou rien », exprime quelque chose d'autre que la démocratie. Elle pourrait avoir été empruntée au prince italien de la Renaissance César Borgia, qui la fit graver sur son épée de parade et figurer sur les drapeaux de son armée. En 2021, un rapport publié par un chercheur de l'Université George Washington dénonçait le fait que cette organisation d'extrême-droite avait pris racine dans l'université d'élite militaire de Lviv, financée et conseillée étroitement par l'Otan¹.

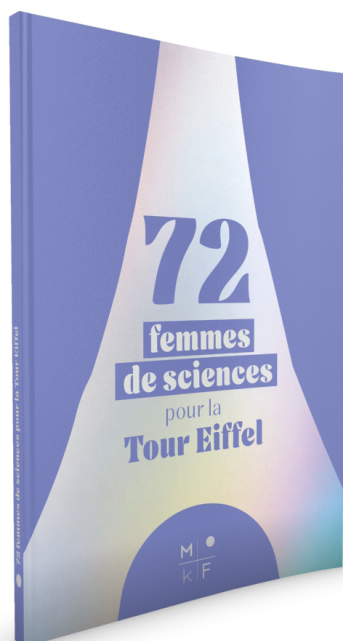
1. Voir Oleksiy Kuzmenko, « Far right Group Made Its Home in Ukraine's Major Western Military Training Hub », Institute for European, Russian and Eurasian Studies, The George Washington University, September 2021. URL : www.illiberalism.org/far-right-group-made-its-home-in-ukraines-major-western-military-training-hub/

Les membres de Centuria se trouvaient donc aussi en première ligne de la « défense » de Marioupol en 2022 ou de « l'occupation » de la ville depuis 2014, selon les points de vue. À 500 mètres de leur caserne se trouve l'entrée principale d'Azovstal, à l'opposé de celle des ouvriers près du pont Kalmious. Cette entrée avait bonne gueule à l'époque ; elle était majestueuse avec ses jardins aménagés au pourtour ; mais elle est totalement sinistrée en ce jour de printemps 2023. Des barrières et un panneau d'interdiction nous empêchent d'aller plus avant. Il n'y a pas un chat en vue, littéralement pas une seule âme qui vive dans ces parages. Comme si le désastre venait de se produire. Nous n'avons croisé qu'une seule voiture et un camion militaire durant notre périple qui dura une demi-heure.

Je ne suis pas déçu de ne pouvoir entrer. J'en ai assez vu.

72 FEMMES DE SCIENCES POUR LA TOUR EIFFEL

Sous la direction d'Isabelle Vauglin



978-2-493458-44-5

12 €

Broché, textuté, marquage à chaud
108 pages, 15 x 21 cm

EN LIBRAIRIE MAI 2026

À l'ombre de la « frise des 72 savants » voulue par Gustave Eiffel, un pan entier de l'histoire des sciences manquait encore : celui des femmes.

Pour la première fois, la tour Eiffel s'apprête à inscrire en lettres d'or les noms de 72 femmes scientifiques dont les découvertes ont marqué la France et le monde. Mathématiciennes, physiciennes, climatologues, biologistes, informaticiennes, ingénieures... leurs travaux ont façonné notre compréhension du monde.

Accessible au grand public comme aux passionné·es de sciences, l'ouvrage offre un panorama inédit de deux siècles de recherche au féminin. Il se lit à la fois comme un livre de référence et comme une galerie de portraits inspirants, où se croisent des destins singuliers, souvent méconnus, toujours exemplaires.

Au fil des pages se dessinent les portraits de femmes, trop rarement à la lumière, dont les trajectoires ouvrent la voie aux générations futures.

Un hommage, mais aussi une invitation : regarder la tour Eiffel autrement et, avec elle, ré-imaginer notre mémoire collective des sciences.

LES POINTS FORTS

- Le livre officiel d'un événement national sur un symbole de Paris et de la France.
- Une campagne médiatique nationale
- Une sortie pour le 8 mars, Journée internationale des droits des femmes
- 72 portraits inspirants du passé qui viennent compléter ceux actuels du livre *Les filles sont parfaites pour les sciences !*

9782493458193 — 19€ ttc
168 pages



également
disponible en
version ebook

Fondée en 2000, FEMMES & SCIENCES est une association qui regroupe plus de 500 membres, femmes et hommes, pour la plupart scientifiques de toutes disciplines. Elle agit pour sensibiliser les citoyen·nes aux inégalités de traitement femmes/hommes et aux stéréotypes encore largement présents.

L'association a pour objectifs de :

- Promouvoir les femmes scientifiques.
- Inciter les jeunes, et particulièrement les filles, à s'engager dans des carrières scientifiques.
- Constituer un réseau d'entraide pour encourager les femmes dans leurs carrières.

MkF éditions

1, rue Maison Dieu - 75014 Paris

Distribution/Diffusion :

Serendip Livres

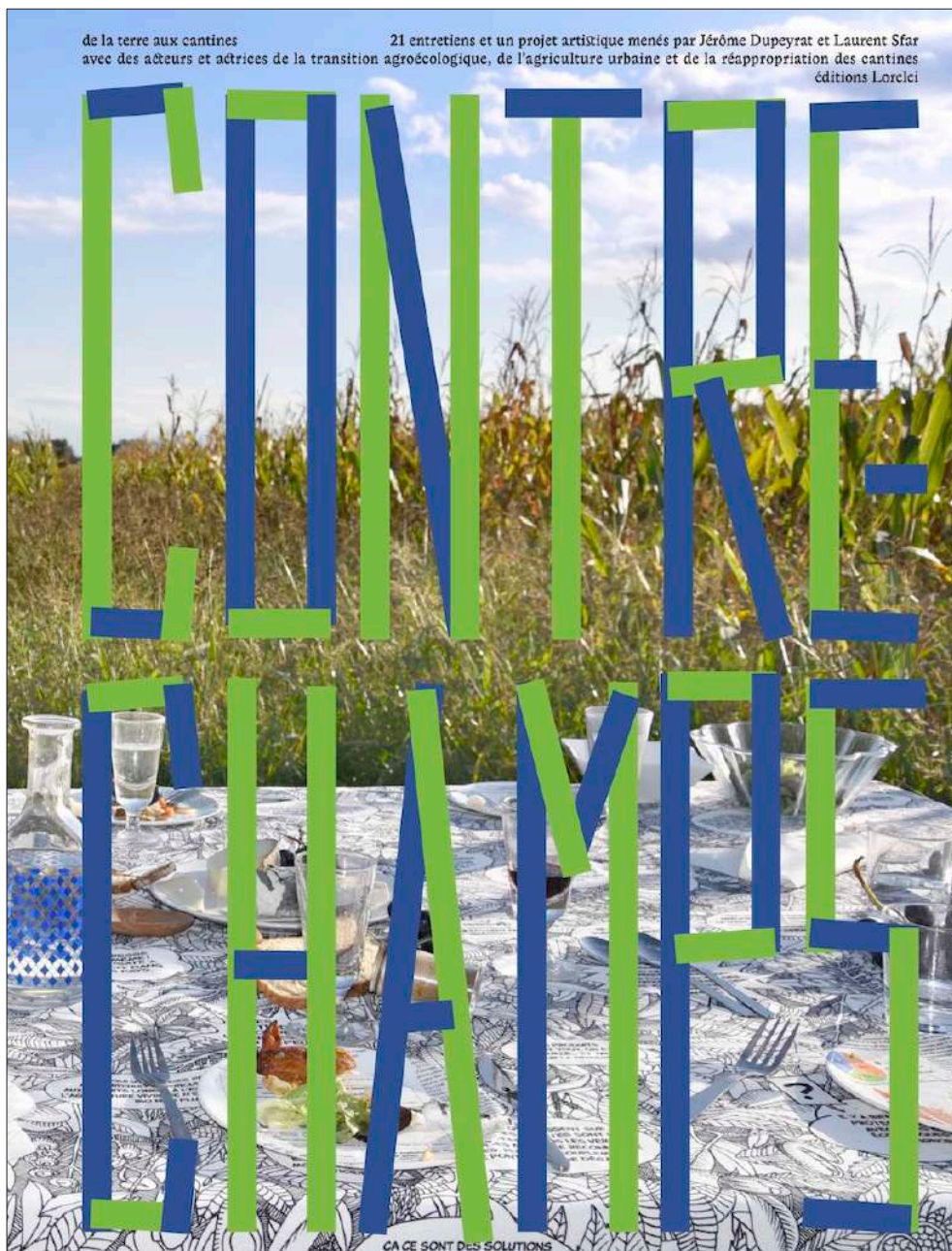
Plus d'informations sur : WWW.EDITIONSMKF.COM

Contact éditeur :

Mikaël Ferloni

Tel: 06.84.15.06.78

mikaelferloni@mkfeditions.com



À paraître, mai 2026

Contre-champs

De la terre aux cantines

21 entretiens et un projet artistique menés par Jérôme Dupeyrat et Laurent Sfar, avec des acteurs et actrices de la transition agroécologique, de l'agriculture urbaine et de la réappropriation des cantines

éditions Lorelei

160 p., 30 × 23 cm

ISBN : 979-10-978723-0-4

conception graphique : Rovo

28 €

Cet ouvrage rassemble des entretiens au sujet de l'agriculture et de l'alimentation, réunissant des agronomes, bergers, cuisiniers, cultivateurs, distributeurs, diététiciens, économistes, éleveurs, formateurs, géographes, maraîchers, militants du monde agricole, paysans, vigneron...

Leur propos ont été recueillis dans le cadre d'une enquête menée par deux artistes s'interrogeant en ignorants curieux. Peut-on produire une alimentation de qualité tout en garantissant un accès égalitaire à celle-ci ? Comment favoriser une production agricole à la fois respectueuse de l'environnement et viable pour les paysans ? Par quels moyens partager et mettre en circulation les expériences et les savoirs qui favorisent cette approche de l'agriculture ? Ces questionnements ont été abordés depuis trois champs de réflexion : la transition agroécologique, le lien entre ville et agriculture, la réappropriation des cantines.

Les propos collectés sont mis en regard d'une œuvre d'art participative réalisée à partir de cette enquête, et de photographies qui documentent les territoires, les paysages et les lieux où s'inscrivent les activités des personnes rencontrées.

Biographies

Les activités de Jérôme Dupeyrat incluent la recherche et la critique d'art, l'édition, la création et l'enseignement (Institut supérieur des arts et du design de Toulouse). À travers l'ensemble de ces pratiques, il prête attention aux relations multiples entre art et société.

Laurent Sfar est artiste et enseignant-chercheur (École nationale supérieure d'architecture de Normandie). Au travers de livres d'artistes, de vidéos et d'installations, son travail spatialise l'acte de lire et explore les usages de l'espace, notamment urbain.

Depuis 2015, ils mènent un travail artistique en duo, *La Bibliothèque grise*, dans le cadre duquel ils ont mené cette enquête sur l'agriculture et l'alimentation.

Avec

- Christine Aubry, agronome - AgroParisTech
 - Anne Barbillon, agronome - AgroParisTech
 - Jean-Claude Balbot, agriculteur - L'Atelier Paysan
 - Paula Becker et Armand Duteil, agriculteurs - Ferme Duteil Becker, Bourdeille (24)
 - Jérôme Belly, Céline Boudy, Valentin Deltreil, Cécile Jallet, Aurélie Mansard et Jean-Marc Mouillac, équipe Restauration du Conseil général de la Dordogne
 - Sarah Cohen, agronome - Caissalim Toulouse / INRAE Toulouse
 - Étienne Davodeau et Richard Leroy, dessinateur de bande dessinée et vigneron - Domaine Richard Leroy, Bellevigne-en-Layon (49)
 - Julie-Lou Dubreuil et Guillaume Leterrier, bergers - Les Bergers Urbains, La Courneuve (93)
 - Michel Duru et Pierre Triboulet, agronome et agroéconomiste - INRAE Toulouse
 - Justine Esnault et Thibault Pereira, maraîchers - GAEC du Champ libre, Ferme de Combreaux, Tournan-en-Brie (77)
 - Ludivine Floirac, cheffe du service Restauration - Municipalité de Romainville (93)
 - Laurent Fourgeaud, agriculteur - Ferme du Chatain, Celles (24)
 - Matthieu Gauthier, maraîcher - Biau Jardin de Grannod, Sornay (71)
 - Julia Girard et Benoit Laperriere - plateforme d'approvisionnement Bio A Pro, Brignais (69)
 - Sophie Imbert, cheffe culinaire - La CinéFabrique, Lyon - Marseille
 - Marion Journet, chargée de production agricole - association Veni Verdi, Paris
 - Séverine Quencez, cuisinière nutrithérapeute et formatrice - collectif Les Pieds dans le Plat / SCIC Nourrir l'Avenir
 - Marie-Hélène Robin, agronome - École d'ingénieurs de Purpan / INRAE Toulouse
 - Florent Sebban, maraîcher - Ferme Sapousse, Pussay (91)
 - Coline Sovran, coordinatrice - Terre de Liens
 - Christophe Toussaint-Soulard, géographe - INRAE Montpellier
-
- Postface de Claire Lamine, sociologue - INRAE Avignon



de la terre aux cantines
avec des acteurs et actrices de la transition agroécologique, de l'agriculture urbaine et de la réappropriation des cantines
21 entretiens et un projet artistique menés par Jérôme Dupeyrat et Laurent Sfar
éditions Lorelei

Contre-champs

avec

Christine Aubry, agronome
AgroParisTech, Paris (75)

Anne Barbillon, agronome
AgroParisTech, Paris (75)

Jean-Claude Balbot, agriculteur
L'Atelier Paysan

Paula Becker et Armand Duteil, agriculteurs
Ferme Duteil Becker, Bourdeille, (24)

Jérôme Belly, Céline Boudy, Valentin Deltreil,
Cécile Jallet, Aurélie Mansard
et Jean-Marc Mouillac, équipe Restauration
Conseil général de la Dordogne (24)

Sarah Cohen, agronome
Caissalim Toulouse, INRAE Toulouse (31)

Étienne Davodeau, dessinateur de bande dessinée
et Richard Leroy, vigneron
Domaine Sophie et Richard Leroy,
Bellevigne-en-Layon, (49)

Julie-Lou Dubreuil et Guillaume Leterrier, bergers
Les Bergers Urbains, La Courneuve, (93)

Michel Duru, agronome
et Pierre Triboulet, agroéconomiste
INRAE Toulouse (31)

Justine Esnault et Thibault Pereira, maraîchers,
GAEC du Champ libre, Ferme de Combreaux
-Tournan-en-Brie, (77)

Ludivine Floriac, cheffe du service Restauration,
Municipalité de Romainville (93)

Laurent Fourgeaud, agriculteur
Ferme du Chatain, Celles, (24)

Matthieu Gauthier, maraîcher
Biau Jardin de Grannod, Sornay (71)

Julia Girard et Benoit Laperrière,
plateforme d'approvisionnement
Bio A Pro, Brignais, (69)

Sophie Imbert, cheffe culinaire
La CinéFabrique, Lyon (69) et Marseille (13)

Marion Journet,
chargée de production agricole
association Veni Verdi, Paris (75)

Séverine Quencez,
cuisinière nutrithérapeute et formatrice
Collectif Les Pieds dans le Plat,
SCIC Nourrir l'Avenir

Marie-Hélène Robin, agronome
École d'ingénieurs de Purpan,
INRAE Toulouse (31)

Florent Sebban, maraîcher
Ferme Sapousse, Pussay, (91)

Coline Sovran, coordinatrice
Terre de Liens

Christophe Toussaint-Soulard, géographe
INRAE Montpellier (34)

et
Claire Lamine
sociologue, INRAE Avignon (84)

Contre-champs

2018 : deux artistes amorcent une enquête sur les pratiques agricoles qui associent alimentation de qualité et respect de l'environnement. 2026 : un livre d'entretiens, un ensemble de nappes, un service d'assiettes.

Plan de table (2019-2025)

Essaimées dans le livre, des photographies documentent un projet artistique de Jérôme Dupeyrat et Laurent Sfar, prenant la forme d'une série de nappes et assiettes « parlantes ». Celles-ci restituent une enquête sur l'agriculture et l'alimentation, dont les entretiens ici réunis ont été la source. Dispositif éditorial parallèle au livre, les nappes et les assiettes sont destinées à être utilisées lors de repas prolongeant entre convives les paroles colportées par ces différents objets.

Vers une transition agricole

Vigneron, maraîcher et éleveurs livrent le récit de leur (re)conversion à une agriculture motivée par une quête d'autonomie, une attention au goût, et une compréhension singulière des écosystèmes où leurs expériences prennent place. À ces paroles se joignent celles de chercheuses, de chercheurs et d'associations qui éprouvent des propositions politiques et sociales respectueuses à la fois de la condition paysanne et de la santé des sols, des humains et de l'environnement.

Agriculture urbaine

L'agriculture dans les villes ou à proximité de celles-ci joue de multiples fonctions : alimentaires, sociales, écologiques et pédagogiques. Des maraîchers, des bergers, des agronomes et un géographe explicitent la dimension urbaine de l'agriculture, entre frictions foncières, contraintes liées à la pollution, éducation au goût et accès du plus grand nombre à une alimentation de qualité.

À la cantine

Soutenir l'agriculture paysanne et mieux se nourrir : la restauration collective est un levier pour mettre en œuvre ce programme, car elle implique à la fois la production agricole, sa distribution, et l'éducation au goût. Les pouvoirs publics ont ainsi la possibilité d'instaurer une politique alimentaire efficiente à l'échelle municipale, départementale ou régionale, comme en témoignent différentes initiatives en Ile-de-France, à Lyon, et surtout en Dordogne, dans l'ensemble des cantines de collèges du département.

Une sociologue de l'agriculture met en perspective les croisements, divergences et angles morts des différentes expériences réunies dans ce livre.



Vers une transition agricole

37 Étienne Davodeau, auteur de bande dessinée,
et Richard Leroy, vigneron
Domaine Richard Leroy, Rablay-sur-Layon (49)

*On fait des vins
avec la vigne qu'on a.*

Vin et bande dessinée : retour sur une expérience d'initiation
croisée, une décennie plus tard

40 Michel Duru et Pierre Triboulet, agronomes
Inraé, Toulouse (31)

*Un véritable besoin de
relocaliser la production.*

La nécessaire transformation du système agroalimentaire,
en tentant d'articuler la santé humaine, animale et
environnementale

43 Marie-Hélène Robin, agronome
École d'ingénieur de Purpan, Toulouse (31)

*L'agriculture conventionnelle,
ça ne nourrit pas la planète.*

Une approche écologique de la recherche en agronomie,
au service de la protection des cultures et des semences
paysannes

48 Paula Becker, maraîchère
et Armand Duteil, éleveur, cultivateurs
Ferme Duteil-Becker, Bourdeilles (24)

*Le secret,
c'est de descendre du tracteur.*

L'engagement d'un couple d'agriculteurs en faveur de
la bio et des semences anciennes, entre autonomie paysanne
et respect du vivant

Laurent Fourgeau, éleveur
Ferme du Chatain, Celles (24)

51

*Et je m'étais dit : chèvres,
luzerne, maïs, et tu tournes.*

De l'agriculture conventionnelle à l'agriculture biologique

Matthieu Gauthier, maraîcher
Biau Jardin de Grannod, Sornay (71)

54

On observe, on s'adapte.

Reprise d'une ferme familiale entre rupture et continuité :
modèles économiques et engagements citoyens

Coline Sovran, coordinatrice
Association Terre de liens

57

*On défend l'idée que la terre
doit être un bien commun.*

Le foncier agricole en France : l'accaparement des terres et les
solutions pour y résister

Jean-Claude Balbot, ancien éleveur, militant
L'Atelier Paysan

60

*La machine
est loin d'être neutre.*

Enjeux d'une coopérative d'autoconstruction visant l'autono-
mie machinique des paysans et la transformation du système
agroalimentaire

Sarah Cohen, agronome
Caissalim Toulouse (31)

63

*Expérimenter une forme
de démocratie alimentaire.*

La sécurité sociale comme modèle pour un accès démocratique
à l'alimentation et une juste valorisation du travail paysan



Richard Leroy dans ses vignes à Rablay-sur-Layon (49).

Étienne Davodeau, auteur de bande dessinée
et Richard Leroy, vigneron
Domaine Richard Leroy, Rablay-sur-Layon (49)

On fait des vins avec la vigne qu'on a.

Membre d'un club d'œnologie en région parisienne, Richard Leroy décide de quitter son milieu professionnel — l'univers bancaire — en 1990, pour s'installer comme vigneron à Rablay-sur-Layon (49). Richard Leroy s'initie alors à la viticulture en autodidacte, grâce à un couple d'amis, Joël et Christine Menard du domaine des Sablonnettes, situé à Bellevigne-en-Layon. Dès le début, Richard Leroy travaille en agriculture biologique. Son domaine de 2,7 hectares est labellisé en 2002. Connaissant l'excellente réputation qu'avaient dans les années 1920 les vins du château Montbenault, situé non loin de son domaine, il achète 700 ares de vignes de chenin qui le décident à abandonner la production de vins liquoreux pour se consacrer à la production de 8000 bouteilles par an de vin blanc sec, élaboré avec un minimum voire pas du tout de soufre. Depuis 2008, les vins du domaine Richard Leroy ne sont plus produits en appellation Anjou, mais en Vin de France, pour s'abstraire d'un cahier des charges devenu trop normatif.

Étienne Davodeau est un dessinateur, scénariste et écrivain français de bande dessinée. Ses ouvrages convoquent alternativement des récits fictionnels et documentaires dans lesquels il se met parfois en scène, comme dans *Les Ignorants*. Récit d'une initiation croisée (*Futuropolis*, 2011). Cette bande dessinée raconte l'apprentissage mutuel entre le dessinateur et le vigneron Richard Leroy, tous deux vivant à Rablay-sur-Layon, village dans lequel Étienne Davodeau a été conseiller municipal entre 2014 et 2016. Pour cet ouvrage, pendant un an Étienne Davodeau s'est initié au goût des vins et a découvert la taille, la tonnellerie, la vinification, la biodynamie. Le vigneron, de son côté, a lu des bandes-dessinées, rencontré des auteurs, un imprimeur, parcouru des festivals. Huit ans plus tard, lors d'une rencontre en mai 2019 sur le domaine de Richard Leroy, ce dernier et Étienne Davodeau sont revenus ensemble sur les sédimentations de cette initiation croisée.

Jérôme Dupeyrat et Laurent Sfar: Nous sommes à Montbenault, en Anjou. Pour quelle raison vous êtes-vous installés dans cette région lorsque vous avez débuté votre activité de vigneron?
Richard Leroy: Je me suis établi en Anjou à cause du Chenin et de son histoire.

Pourtant, dans la bande dessinée *Les Ignorants*. Récit d'une initiation croisée, d'Étienne Davodeau, vous dites que ce cépage n'a pas bonne réputation.

Richard: Oui, c'est vrai. Mais c'était en 1991. J'étais alors dégustateur, le petit doigt en l'air, je prétendais savoir si un vin était bon ou pas. J'ai beaucoup progressé depuis: maintenant, je ne sais plus. Cette évolution a commencé lors d'un salon de l'agriculture où j'ai rencontré un monsieur qui s'appelle Jean-Louis Robin, qui était alors président des Coteaux-du-Layon village, qui m'interpelle dans une allée: «Monsieur, goûtez mon vin.» Je lui dis: «Non, c'est un Coteaux-du-Layon, c'est toujours mauvais» et le gars, qui comprend tout de suite le second

degré, me répond «Alors, goûtez celui-ci.» Je goûte, et juste après je lui commande des bouteilles en m'exclamant: «C'est pas possible que vous ayez fait un vin de ce niveau-là dans cette région!» Donc, je suis allé le voir, pour essayer de comprendre, et quand je suis arrivé, je me suis tout de suite rendu compte que la région était formidable. D'ailleurs, en 1921, une bouteille du château de Montbenault, sur la corniche angevine, valait le même prix qu'un Château d'Yquem. Mais la mémoire de cette époque a été complètement oubliée... C'est ainsi que j'ai découvert la région, et de jeunes vignerons qui, déjà, voulaient produire différemment.

En biodynamie, par exemple?

Richard: Oui.



Richard Leroy photographié au travail par Étienne Davodeau lors de la préparation de la bande dessinée *Les Ignorants*, en 2008.

Dans *Les Ignorants*, le travail de vos vignes en biodynamie est décrit avec un certain scepticisme par Étienne.

Étienne Davodeau: Oui, la biodynamie c'est un truc qui m'intrigue toujours, et je crois que je ne suis pas le seul dans ce cas...

Richard: Oui, c'est vrai. Dans le domaine du vin, la première étape, c'est toujours un leitmotiv rabattu par tout le monde, c'est le raisin. Or c'est bien rarement le cas, que le raisin soit considéré comme l'outil indispensable. Laisser fermenter un vin, je trouve que c'est miraculeux. Être agriculteur, c'est le fait d'aller toujours un petit peu plus loin dans la compréhension de son terroir. Dans cette logique, je me dis que la biodynamie, qui consiste notamment à nourrir le sol avec un petit peu de matière animale et de silice, ça semble cohérent. Mais effectivement, nous, on est mal placé pour établir des statistiques sur les effets de cette pratique. Elles viendront très probablement. Ça commence à arriver du reste des pays du nord.

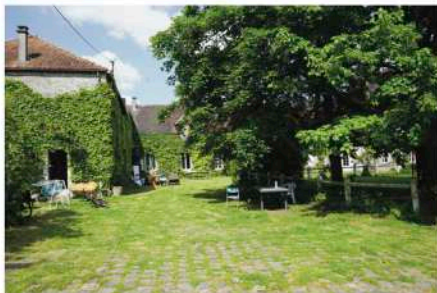
On a relu le passage à propos de l'épandage de la poudre de corne sur les vignes dans le Cours aux agriculteurs de Rudolf Steiner. À la lecture de la BD aussi bien que de Steiner, on sent bien qu'il y a une difficulté à définir la biodynamie?

reconvertissent dans l'agriculture, comme nous, veulent souvent vivre leur projet à 100 % : ils s'installent sur leur lieu de travail, et leur activité prend toute la place. Ce n'est pas du tout notre vision des choses. On ne tient pas à travailler soixante heures par semaine toute notre vie, sans jamais prendre de vacances, donc on essaye de structurer notre organisation pour avoir du temps libre, en faisant des roulements, en se faisant aider. Pour nous, la ferme est une étape. On veut créer un outil qui puisse être facilement transmis à d'autres par la suite.

Est-ce que le choix de vous associer en duo au sein d'un GAEC, lui-même membre du collectif de la Ferme de Combreux, influence votre manière de pratiquer l'agriculture ou le maraîchage, en vous amenant à envisager des modèles d'organisation ou des formes de collectivisation auxquels vous n'auriez pas pensé autrement ?

Thibault : Ce n'était pas vraiment un choix, plutôt une opportunité. À l'origine, on visait plutôt la constitution d'une SCOP*.

Justine : La SCOP est un modèle coopératif et collectif qui nous plaisait bien, mais qui n'existe pas pour l'agriculture. En arrivant à Combreux, on s'est adapté au lieu et à sa configuration. On n'avait jamais imaginé reprendre une grange en collectif avant de rejoindre la ferme.



Cour collective de la ferme de Combreux.

Thibault : Aujourd'hui, quand tu veux être en société ou en collectif en agriculture, tu n'as pas beaucoup d'options. Il y a le GAEC, la SCEA* (Société Civile d'Exploitation Agricole), ou la SARL classique.

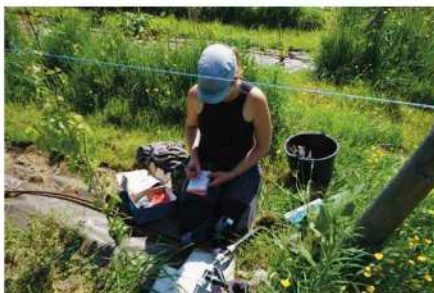
Justine : Le GAEC est plus contraignant administrativement, mais plus avantageux pour nous, car chaque individu conserve son autonomie. On peut donc toucher l'un et l'autre certaines aides.

Thibault : Parmi les contraintes, il y a ce qu'on appelle la transparence GAEC. C'est une obligation légale. On doit être transparent sur nos comptes et on ne peut pas faire autre chose que de l'agriculture. Il y a un pourcentage d'heures tolérées pour d'autres activités, mais légalement, c'est limité.

Comment tirez-vous parti des différents statuts pour concilier votre fonctionnement collectif et la transmissibilité de votre activité ?

On a fait le choix que le forage de la ferme soit un bien commun pour l'ensemble du lieu, acquis et géré avec la SCIC.

Si une autre activité a besoin d'eau, elle pourra bénéficier de cette installation.



Mélanie Caillé, voisine de parcelle de Justine et Thibault, répare le système d'irrigation de son verger.

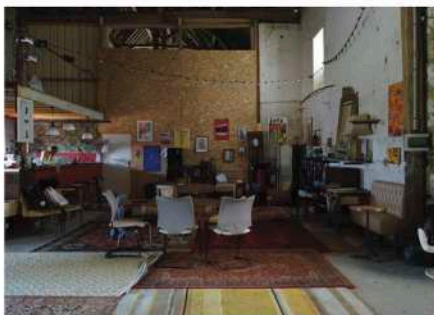
Justine : Ça signifie en retour que les nouvelles personnes qui pourraient s'installer ici devront intégrer le collectif.

Thibault : Quel que soit le statut juridique ou économique choisi par nos potentiels successeurs – GAEC ou pas –, ils pourront s'intégrer à la SCIC. C'est un millefeuille administratif, à l'image de l'administration française.

Qu'est-ce que ça change pour vous, le fait qu'il y ait des habitants dans la ferme et d'autres agriculteurs qui y travaillent ? Quels sont les apports de cette mixité ?

Thibault : Cela apporte une vraie dynamique au lieu. Au début, quand on s'est installés, je me projetais uniquement dans notre collectif agricole, et petit à petit d'autres personnes se sont ajoutées. C'est très plaisant de faire partie d'un collectif plus large, de rencontrer des gens, de discuter, et de voir des projets se développer en parallèle de notre activité : des fêtes, des concerts, des ateliers, mais aussi d'autres modes de culture.

Justine : On apprend plein de choses. On ne fait pas d'arboriculture ni de grandes cultures, mais être entourés de Bastien [paysan-boulangier] et Mélanie [arboricultrice] nous enrichit sur ces sujets. Puis il y a toujours du passage : la ferme, c'est un super moyen de rencontrer du monde.



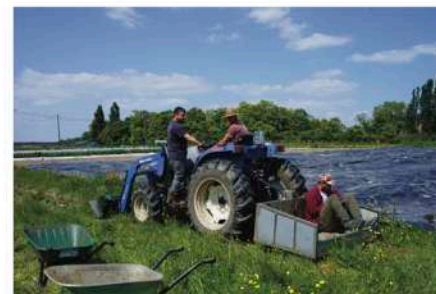
Cuisine et lieu festif partagés de la ferme.

Thibault : On n'est presque jamais isolés ici, sauf l'hiver.

On a remarqué que les coups de main sont des pratiques assez fréquentes dans le maraîchage. L'entraide et le bénévolat jouent-ils un rôle important dans votre économie ?

Thibault : Je pense que c'est un phénomène plus large dans le monde agricole et rural.

Justine : Je doute que les gros céréaliers demandent de l'aide à leurs amis. Les tâches qu'ils effectuent n'exigent pas d'être nombreux. Nous, on fait tout à la main et c'est une activité où l'aide est précieuse. Tous les stagiaires qu'on accueille sont en reconversion et ont déjà un certain bagage. Pour les bénévoles, on n'en a pas beaucoup à part des amis qui viennent un après-midi. On pourrait accueillir plus de bénévoles, mais ce serait épuisant.



Des amis prêtent mains fortes à Justine et Thibault.

Thibault : On ne veut pas entrer dans ce système de main-d'œuvre gratuite, même si, en vérité, on a pas mal de stagiaires.

Vous devez quand même enchaîner pas mal d'heures, non ?

Thibault : Pas tant que ça, même si on a énormément travaillé la première année. On a mis en place un système où on est d'astreinte un week-end sur deux, et il y a des jours où à 16h30-17h on se dit qu'on peut rentrer.

Justine : On a l'impression qu'on perd du temps en ne venant pas à la ferme, mais je suis sûr qu'on en gagne au final. Sinon, tu te blesses ou tu fais des erreurs. L'an dernier, on a même réussi à partir en vacances, quasiment un mois. Et quoi qu'il arrive, le dimanche, on ne travaille

pas : c'est notre règle d'or depuis le début. Quand on n'est pas là, ce sont les habitants-es qui nous aident et que l'on remercie en faisant du troc de légumes.

Ce principe de troc est-il structuré ou informel ?

Thibault : On troque sans regarder. On ne compte pas. Bastien et Mélanie prennent des paniers de légumes et Bastien nous fait du pain. Il n'y a pas de réciprocité exacte.

Justine : Renaud, qui habite à la Ferme, s'occupe souvent d'arroser les plants le dimanche. Soit on lui donne des paniers gratuitement, soit on lui dit de se servir dans les serres.



Cultures sous serre, GAEC du Champ libre.

Outre la vente et le troc, vous approvisionnez aussi des cantines solidaires. Comment cela fonctionne-t-il ?

Justine : Avant de lancer le projet de la ferme, j'étais membre d'une cantine solidaire, Le Chaud Bouillon, à Ivry. J'en fais toujours partie, mais je m'investis moins par manque de temps. L'idée de cette cantine est de cuisiner un samedi sur deux, uniquement avec des bénévoles, pour des caisses de grève, des associations ou des collectifs en fonction des demandes. Ça peut être des groupes comme l'Association française antifasciste, des collectifs de parents d'élèves, ou engagés pour les luttes environnementales. Toutes sortes de luttes et de causes se croisent. À la fin du Covid, plusieurs cantines ont pris le temps de réfléchir et se sont rendu compte de leur dépendance au min* (Marché d'intérêt national) de Rungis : la plupart se fournissent en surplus là-bas. Une fois qu'une association est enregistrée, elle peut accéder à ces surplus. Il y a toute une organisation des collectifs qui se rendent à Rungis à la même heure pour se partager ce qu'ils trouvent. De cette organisation est née l'inter-cantines, un réseau de cantines solidaires qui réfléchit à l'approvisionnement. Ce réseau a donné naissance à l'Interco-champêtre, qui regroupe plusieurs cantines : celles des Pyrénées dans le 20e arrondissement de Paris, Le Chaud Bouillon à Ivry, les Gilets jaunes de Montreuil et la Brigade de solidarité populaire de Pantin, Aubervilliers et Montreuil. Ça forme un petit réseau qui cherche à cultiver des légumes que l'on ne retrouve pas souvent en récup, comme des oignons, des pommes de terre ou des courges. Ce modèle existait déjà dans des squats et d'autres groupes ailleurs en France, notamment dans la Sarthe.



Les Bergers Urbains déplacent leur troupeau à travers les rues de La Courneuve, d'un espace de pâturage urbain à un autre.

Entretien avec Julie-Lou Dubreuilh
et Guillaume Leterrier, bergers
Les Bergers Urbains, La Courneuve (93)

L'animal, il mange la ville. Toi, tu manges la ville à travers l'animal.

Julie Lou Dubreuilh et Guillaume Leterrier sont les créateurs des Bergers Urbains <www.bergersurbains.com>. Ils ont travaillé ensemble de 2014 à 2023, pour développer une agriculture paysanne en ville, en élevant des moutons et en aménageant des jardins potagers collectifs à La Courneuve, où se trouve leur bergerie. Depuis 2023, Julie Lou Dubreuilh poursuit seule les activités. Guillaume Leterrier est désormais jardinier, vigneron, berger, éleveur, à Juliéas dans le département du Rhône. Au cours d'une journée de pâturage en juillet 2020, à La Courneuve ainsi qu'à Aubervilliers, nous avons échangé sur leurs activités, la place des animaux en ville, et l'implication des consommateurs dans la sauvegarde du goût.



Dans le parc départemental Georges-Valbon, les Bergers Urbains et l'association Clînamen gèrent un jardin potager jouxtant la bergerie.

Guillaume Leterrier: Nous, on remet en place le travail de berger tel qu'il existait initialement, si ce n'est qu'on n'a pas affaire au loup. Avant, les bergers déplaçaient leurs animaux autour des villages, et ça permettait notamment d'entretenir les prairies. Aujourd'hui, dans une commune comme Garges-lès-Gonesse, il y a cent quinze hectares d'espaces verts. C'est impossible à gérer ou du moins ça nécessite un budget énorme. Avec nos moutons, au lieu de devoir tondre quatre ou six fois par an, la ville pourrait le faire une fois ou deux seulement. Et puis cela anime le territoire: on se déplace d'une cité à l'autre, ça plaît aux habitants. Toutes les cultures ont un rapport avec les moutons et les bergers. Un mouton qui se porte bien, ça parle tout de suite à la plupart des gens. Souvent ils nous suivent, et ils découvrent que la cité d'à côté n'est pas pire que celle où ils habitent. En arpentant le territoire, on déconstruit un peu sa perception.



Julie Lou Dubreuilh mène son troupeau au pied d'une cité d'habitation à Aubervilliers.

Jérôme Dupeyrat et Laurent Sfar: Quelle distance parcourez-vous avec les moutons?

Par journée de pâturage, dix à douze kilomètres, avant de revenir à la bergerie. Si l'on est dans un endroit fermé ou surveillé, on peut laisser les moutons et poursuivre le lendemain. De cette façon, on peut avoir jusqu'à cent cinquante moutons, ce qui permet d'obtenir un 5mc, en vendant la viande en direct. Nous, on en a un peu moins de cent, qui mangent ainsi de l'herbe toute l'année. Le mouton, c'est un herbivore. Si tu donnes du grain aux brebis, elles font plus de lait, mais ça les rend malades. Nous, on revient à d'anciens modes de production en faisant du mouton antenais, qu'on élève jusqu'à dix-huit mois, sans antibiotiques, ou le moins possible. Dans le système classique, le mouton est mangé à six mois, donc le garder dix-huit mois, a priori, c'est un manque à gagner. Mais comme on vend notre viande beaucoup plus cher que du mouton de six mois, on s'en sort convenablement en y ajoutant les prestations de pâturages, sachant que ce sont elles qui nous rapportent le plus.



Des moutons à l'arrêt, broutant la végétation sauvage disponible dans l'environnement urbain

Vous louez vos moutons aux collectivités?

Non, elles nous rémunèrent, pour le désherbage ou pour l'animation, mais les deux vont ensemble. Plusieurs fonctions s'accumulent en fait, mais le premier intérêt, c'est que le broutage des moutons permet d'augmenter la biodiversité. Nous, on se bat beaucoup avec



À la cantine

135 Julia Girard, co-directrice
et Benoit Laperrière, commercial
Coopérative Bio A Pro, Brignais (69)

*95 % du marché
de la distribution est contrôlé
par des multinationales,
c'est là le principal problème.*

Un réseau de distribution en Rhône et Loire, organisé pour répondre à une demande en produits bio de qualité pour la restauration collective.

139 Sophie Imbert, cheffe cuisinière
La CinéFabrique, Lyon (69), Marseille (13)

*C'est un choix pédagogique
d'avoir fait entrer les étudiants
dans la cantine.*

L'alimentation comme priorité pédagogique dans deux écoles de cinéma.

144 Ludvine Floirac,
cheffe de service de la restauration scolaire
Municipalité de Romainville (93)

*Être vertueux sans rompre
le plaisir des enfants.*

La cantine de l'école élémentaire Maryse Bastié, jalon d'une démocratie alimentaire à l'échelle municipale.

Séverine Quencez,
cuisinière nutritionniste, formatrice
Collectif Les Pieds dans le plat,
scic Nourrir l'avenir

147

*On n'est pas des tuyaux
qu'on remplit d'aliments.*

L'engagement d'un groupe citoyen et d'un organisme de formation pour une restauration collective 100% faite maison, bio et locale.

Cécile Jallet
et l'équipe Restauration scolaire
du département de la Dordogne:
Jérôme Belly, Céline Boudy, Valentin Deltreil,
Jean-Marc Mouillac, Aurélie Mansard
Direction de l'Éducation et des Collèges,
Département de la Dordogne (24)

151

*La restauration collective,
à l'échelle nationale,
c'est un marché de plusieurs
milliards d'euros.
Alors, forcément, on dérange.*

Un acte politique à l'échelle d'un département : 35 collèges publics où la transition des cantines favorise une relocalisation de l'agriculture et le développement des élèves.

d'amener des ingrédients comme des phytonutriments qui catalysent et synthétisent les vitamines.

Ça fait partie de la formation des accompagnants au temps du repas. Mais normalement, on ne dresse pas les assiettes en restauration collective, donc on réfléchit aussi au soin que l'on apporte au plat à partir duquel est fait le service.



Formation entre chefs avec la SCIC Nourrir l'Avenir, centre de formation de l'abbaye de Cadouin (24).

Est-ce que la manière de composer l'assiette pourrait, par exemple, amener les enfants à goûter des choses qu'ils ne goûteraient pas autrement ?

C'est le genre de réflexion que j'aimerais bien approfondir. Pour l'instant, le plus gros levier qu'on utilise est la discussion. Demander aux enfants s'ils aiment, s'ils veulent goûter. Mais faire cela pendant le service peut prendre trop de temps. Donc, il faut présenter le menu avant le repas. On a des accompagnants au temps du repas qui sont souvent très motivés. On peut même théâtraliser ce moment : « On est au restaurant... », etc. Les enfants adorent cela. Idéalement, ça peut être eux-mêmes qui s'approprient et présentent le menu : ça veut dire qu'ils connaissent et savent ce qu'ils mangent. Ce qui reste tout de même assez rare.

Est-ce qu'on peut observer des évolutions dans la réception des plats par les enfants, voire une évolution des pratiques culinaires dans leurs familles, lorsque leur propre rapport à la nourriture évolue ?

Le changement d'attitude des enfants face à leur assiette se produit plus vite que ce que l'on pensait. Pour le reste, je ne sais pas. Hors de l'école, on voit quand même une uniformisation de l'alimentation qui est assez effrayante. À d'autres moments, on a l'impression que ça bouge un petit peu. Le soir, on ne se dit pas qu'on a changé le monde : on se dit qu'il y a peut-être quelques enfants qui auront saisi quelque chose et qui s'en souviendront.

Cadouin (24),
avril 2024

Cécile Jallet et l'équipe Restauration scolaire du département de la Dordogne : Jérôme Belly, Céline Boudy, Valentin Deltreil, Jean-Marc Mouillac, Aurélie Mansard
Direction de l'Éducation et des Collèges, Département de la Dordogne (24)

La restauration collective, à l'échelle nationale, c'est un marché de plusieurs milliards d'euros. Alors, forcément, on dérange.

En 2016, le Département de la Dordogne a décidé de proposer dans les cantines des 35 collèges publics dont il a la responsabilité des repas cuisinés en 100 % fait maison, bio et local. Ce changement d'ampleur est coordonné par Cécile Jallet, responsable d'une équipe relevant de la direction de l'Éducation et des Collèges : Jérôme Belly, chef de bureau ; Céline Boudy, directrice de l'Éducation et des Collèges ; Valentin Deltreil, ingénieur agronome et conseiller agricole auprès des producteurs du département ; Jean-Marc Mouillac, formateur en cuisine, auparavant cuisinier pour la première cantine d'école ayant adopté en France une cuisine 100 % bio ; Aurélie Mansard, nutritionniste. Pour mener ce projet, cette équipe s'est entourée du collectif Les Pieds dans le Plat et de la SCIC Nourrir l'Avenir [voir l'entretien avec Séverine Quencez], deux partenaires avec lesquels nous nous sommes également entretenus au vu de l'importance de leur action politique dans ce renouvellement de la restauration collective.

Jérôme Dupeyrat et Laurent Sfar : Le Département de la Dordogne a décidé de convertir les cantines de ses collèges en cuisine 100 % faite maison, bio et locale. Quelle est l'origine de ce projet ?

Cécile Jallet : Il s'agit d'une décision politique portée par Germinal Peiro, le président du Département, qui est particulièrement investi sur les questions agricoles, sur lesquelles il a beaucoup travaillé lorsqu'il était député. Les cantines des collèges, dont le département a la responsabilité, lui semblent un levier puissant pour favoriser la relocalisation de l'agriculture et la viabilité des systèmes agricoles locaux, pour agir sur l'environnement, et pour assurer la santé des élèves. L'objectif est d'offrir aux collégiens une alimentation saine et durable, en réfléchissant à la mise en place d'actions pour les impliquer dans cette voie.

Valentin Deltreil : L'idée de départ du projet était d'accompagner les producteurs de notre département vers une transition en agriculture bio, pour pouvoir approvisionner nos cantines. Mais on s'est vite rendu compte qu'il existait déjà de nombreux producteurs bio sur le territoire. Il suffisait donc de se fournir auprès d'eux pour notre projet et favoriser ainsi les pratiques agricoles alternatives et agroécologiques.



Cuisson des légumes pour un couscous végétarien, collège Eugène Le Roy.

lire sous les Écorces

l'art des signatures, une médecine
magique à la Renaissance



Guillaume Bunel

postface Mohamed Amer Meziane

*éditionsMagiCité.

lire sous les Écorces

l'art des signatures, une médecine
magique à la Renaissance

Guillaume Bunel

postface Mohamed Amer Meziane

sortie mai 2026
14 euros | 1200 exemplaires
120 pages

115×165 mm
15 illustrations | dos carré collé souple
| couverture un ton direct

*points forts du livre.

Texte hybride et accessible, entre récit,
prose et recherche vulgarisée

Point de vue original sur une période
scientifique discréditée

Ouverture sur l'aspect poétique que
peut revêtir la science

Une compréhension alternative
de notre lien potentiel avec la nature

Une iconographie étrange et joyeuse,
ponctuant l'ouvrage

Des notes marginales identifiées
par des glyphes

Une pluralité de lectorats potentiels:
science, histoire, art, récit, critique

Durant les XVI^e et XVII^e siècles, médecins, botanistes, astrologues, ont exercé une science aujourd'hui oublié, censé guérir toutes les maladies humaines: l'art des signatures.

Leur doctrine affirme que les parties du corps se soignent à l'aide des végétaux qui leur ressemblent — les noix, qui rappellent le cerveau, guérissent les maux de tête; les herbes aux tiges creuses, qui évoquent la trachée, soulagent les voies respiratoires.

Loin de se limiter à des fins curatives, cette médecine constitue également un véritable système pour expliquer le monde. En déposant ces marques sur les plantes, en les gravant aussi sur le front des humains, jusqu'au creux de leurs paumes, dans les contours des pierres, les pelages des bêtes, Dieu rend lisible un grand réseau d'accords et de correspondances, livrant les secrets cachés dans l'épaisseur des choses.

En suivant la piste de Sebastian Walther (fl. 1600-1650) — érudit allemand qui, à l'aide des signatures, tente de guérir sa fille d'un mal mystérieux —, ce récit hybride propose une plongée dans la réalité profondément dépaysante, énigmatique, saturée de magie, des savants de la Renaissance. Restituant les tâtonnements, les efforts empiriques qui ont longtemps guidé la science, Guillaume Bunel remet en question l'idée d'une conquête méthodique du savoir scientifique à l'Époque moderne.

Rayons: Essai — Histoire — Sciences.
*Plantes *Récit *Médecine *Secret *Nature *Cosmovision.

Guillaume Bunel *l'auteur.

est docteur en musicologie et professeur agrégé à Sorbonne Université. Spécialiste de l'histoire culturelle et des musiques de la Renaissance, il s'intéresse notamment aux canons énigmatiques et rébus musicaux, ainsi qu'aux liens entre l'histoire des sciences et l'esthétique.

Mohamed Amer Meziane *le postfacier.

agréé et docteur de la Sorbonne, enseignant à Columbia University, à présent professeur à Brown University. Auteur *Des empires sous la terre* (La Découverte, 2021) et de nombreux articles, il est également membre du comité de rédaction de la revue *Multitudes*. Il élabore une critique de l'anthropologie contemporaine à travers une *métaphysique décoloniale*.

*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes
magiques et mondes critiques

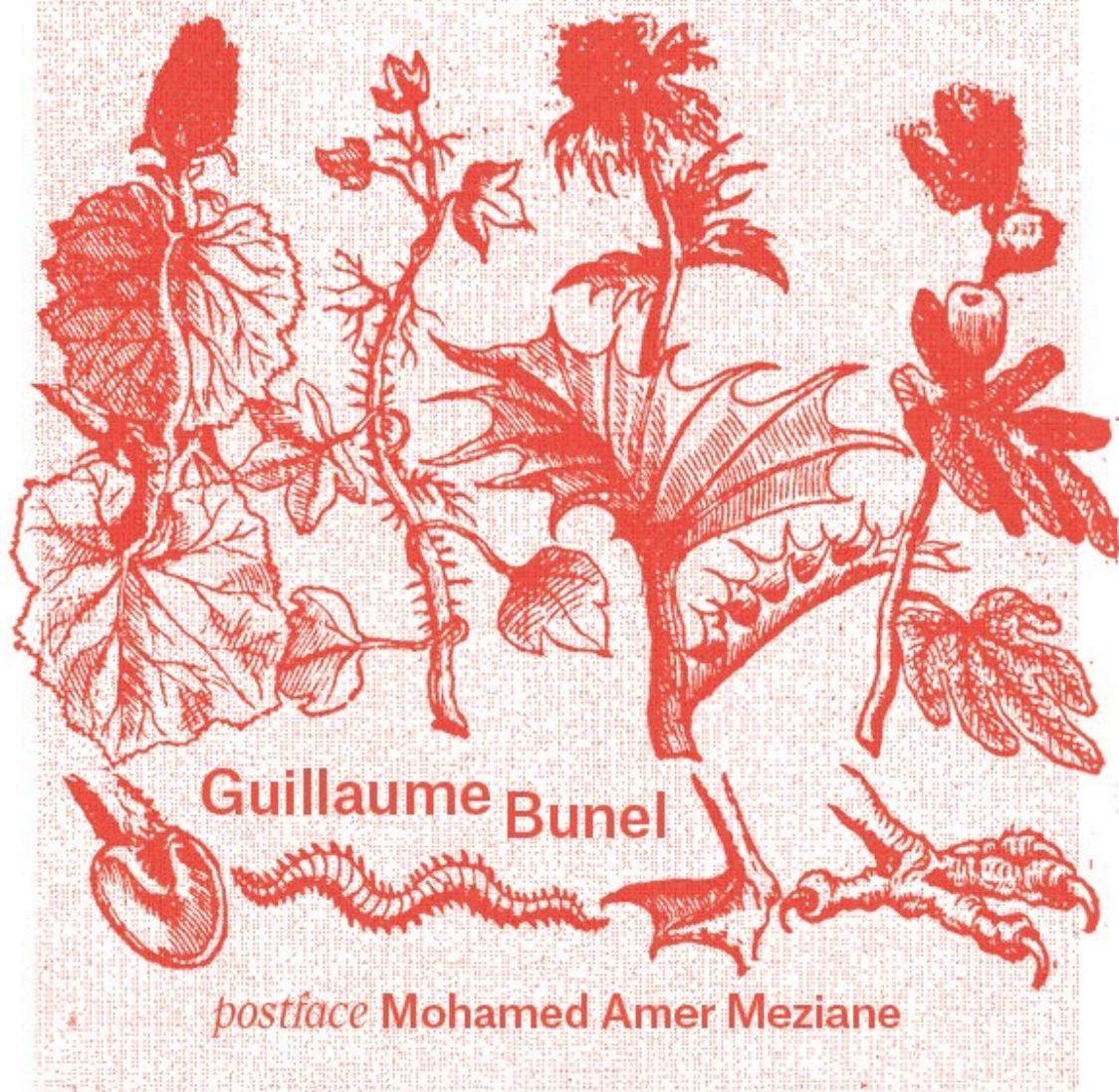


prix de vente 14 €
ISBN : 978-2-9590198-5-2



lire sous les Écorces

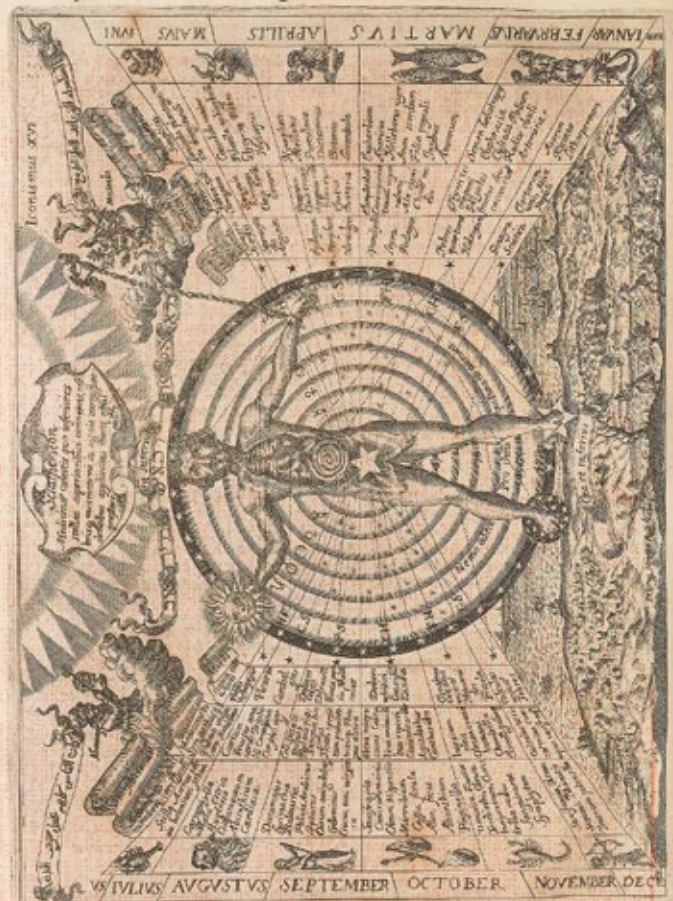
l'art des signatures, une médecine
magique à la Renaissance



Guillaume Bunel

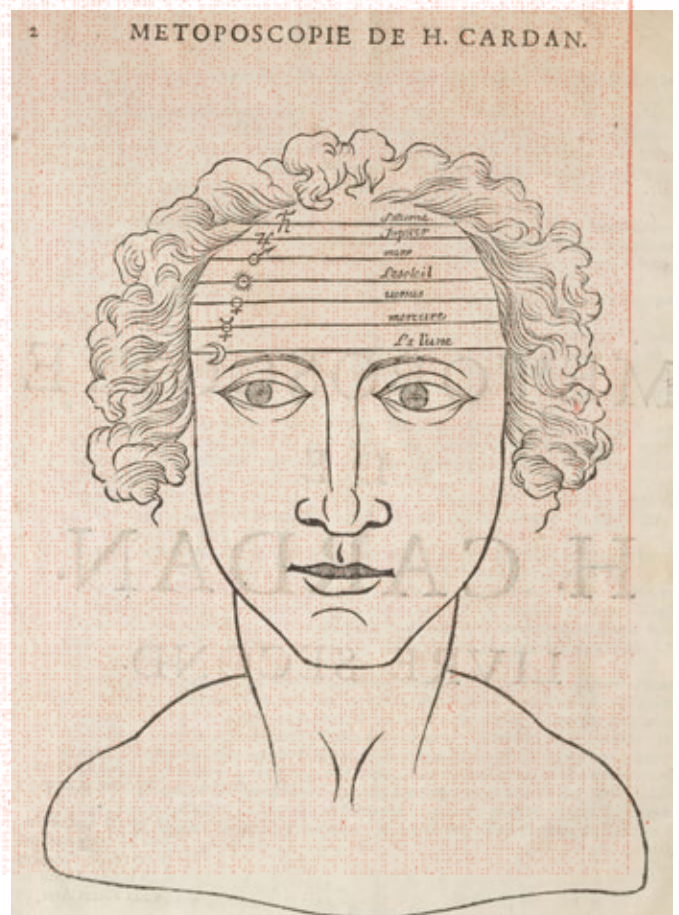
postface Mohamed Amer Meziane

*éditionsMagiCité.



Nullum humani generis malum sine re-
medio aliquo reliquit Deus: Nam contra
animarum morbos morales scientias, do-
ctrinæque largitur, & quò non pertingit di-
sciplina, supplet divini auxilli remediorum;
contra morbos corporis medicinas; atque
adco contra mortem ipsam corporis, animæ
immortalitatem; contra famulæ mala econo-
miæ.





*extrait #1.

Dans une forêt d'Europe centrale, aux environs de 1600, un savant cueille des fruits, les examine, les ouvre ; il incise des tiges, enlève des écorces, laisse couler des sèves. Perdu parmi les arbres, dans l'atmosphère bleutée, Sebastian Walther, botaniste et médecin, étudie les feuillages, les mousses et les baies ; identifie les champignons et les racines. Il cherche des remèdes.

De petits yeux poudreux l'observent depuis l'herbe ; des grappes d'oreilles l'entendent approcher ; des langues pendent, sans bouche, du haut de branches bercées par le vent. Des foies, des reins poussent au pied des arbres.

En prélevant des rameaux, des bourgeons, des lichens, il lit partout des significations. Dans les formes des feuilles, des pépins, des nervures, il reconnaît des organes humains, ou les couleurs de fluides corporels – le sang, le sperme, la bile ou le lait maternel.

*extrait #2.

Quiconque met le pied dans une science ancienne gagne un ailleurs dépayçant, étrange, contemple des visions qui semblent impensables.

Jorge Luis Borges imaginait classer la métaphysique comme une branche de la littérature fantastique.

On peut en dire autant de l'Histoire des sciences : les systèmes anciens sont un genre poétique.

La théorie des signatures est à la fois obscure et rassurante, cohérente et compliquée, rationnelle et absurde. Elle révèle à quel point la science au seuil de la modernité est à la fois si proche et si dépayçante ; à quel point le passé est un autre pays.

*extrait #3.

Walther s'oublie dans une étude inquiète, sombre dans le travail et l'urgence de chercher. Sa plume d'oie, qu'il taille lui-même, ne cesse de courir, puisant à l'encrier de corne, travaillant jusqu'à l'aube. Près de l'unique fenêtre, il effectue ses pesées, sur une petite balance métallique. Puis il prépare des flammes, des creusets, prélevant dans des bocalaux aux panses globulaires les éléments qu'il va piler, mêler dans des cornues, des alambics, pour préparer des distillats ou extraire des essences, sécher, ou transmuter.

*extrait #4.

Au XVI^e siècle, le miracle et le commun voisinent et se confondent. Les légendes vivent à portée de la main. À côté des empereurs romains, des rois médiévaux, les historiographes de la Renaissance citent Orphée, Hercule, le roi David, Hermès ; des personnages de l'Enéide, la Bible, ou des Métamorphoses.

Il suffit d'un pas pour tomber dans des lieux légendaires. Les géographes du xv^e siècle débattent encore de l'endroit où se situe le paradis terrestre, se demandant, comme Christophe Colomb, si Dieu l'a placé dans le Nouveau Monde. L'arche de Noé, écrit Cornelius Agrippa, est encore visible de nos jours, dans les montagnes d'Arménie. Le cosmographe André Thévet soutient quant à lui que les vestiges de la tour de Babel se trouvent en Mésopotamie, à quelques lieues de Babylone.

*extrait #5.

La rhubarbe s'oppose à la colère, la thériaque au poison ; le saphir à la fièvre, aux maladies des yeux ; le jaspe aux flux de sang et aux fantômes nocturnes. Tout l'univers est traversé d'accords ou d'aversion. C'est une réalité entièrement affective, tissée d'inclinations secrètes. Le médecin doit connaître les ennemis de chaque maladie, ses haines et ses points faibles, ce qui peut lui nuire. Rassembler ses alliés dans le royaume des pierres, des animaux, des plantes, tirer profit de ses ententes pour lancer son assaut, anéantir le mal, restaurer l'équilibre.

*extrait #6.

Ses recherches avancent. Un jour, il a trouvé un fruit qui semblait un visage. Une branche qu'il a coupée avait l'allure d'un bras. Marchant dans les ruelles tortueuses près de la place aux Herbes, du quartier des Tanneurs, Walther est encerclé d'allégories, d'images. Les volutes des nuages, les vols des oiseaux, le murmure du vent lui soufflent mille secrets. Il lit partout les entrelacs chiffrés de l'avenir, et sent confusément la signification de l'univers. Le remède est tout proche. C'est certain, Walther va bientôt réussir.